122

Mad Movies

Ciné Fantastique

Sixième Sens

Au-delà du réel...

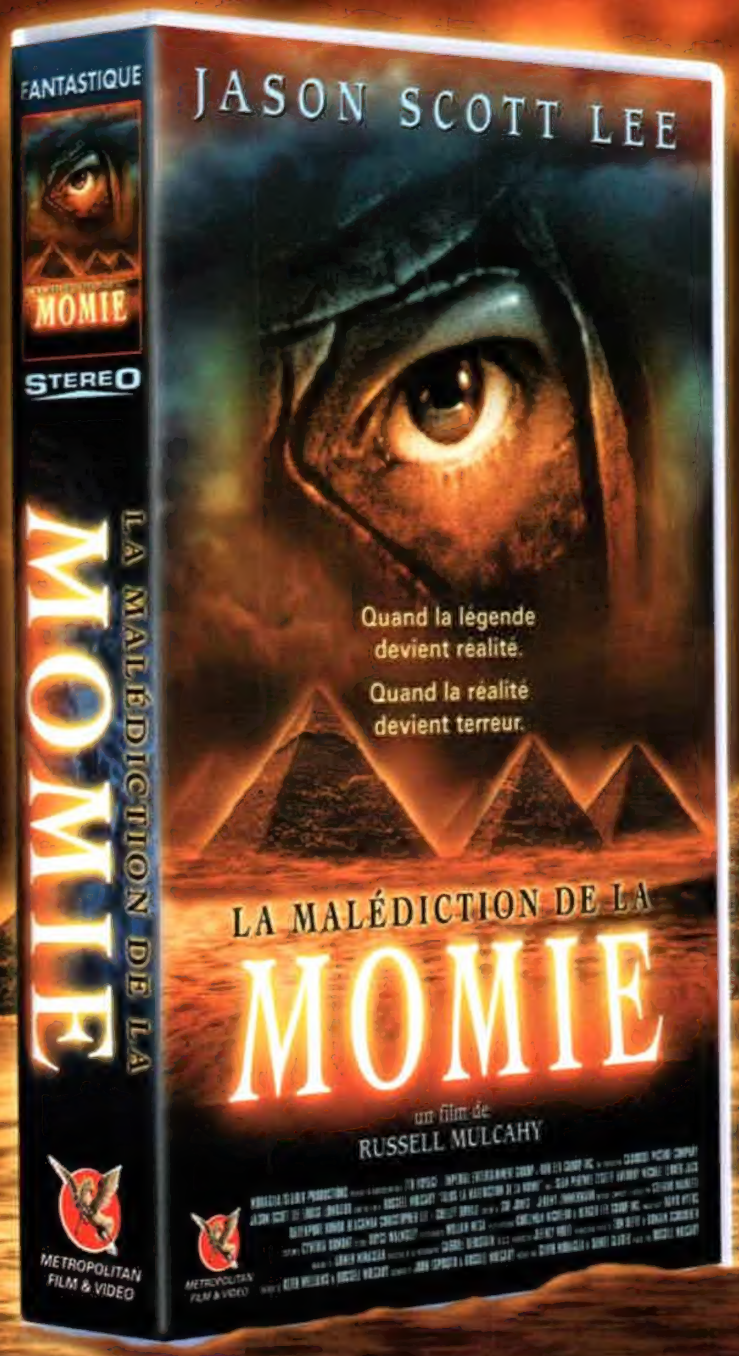
Psychose, Shining, L'Exorciste, Alien...

Opération peur : la trouille en 25 films !

gne : 700 Pts
que : 180 FB - Suisse : 8 F
da : 7,50 $ - RCI : 2800 CFA

016 - 122 - 25,00 F - RD

PAR LE RÉALISATEUR DE HIGHLANDER



EN DECEMBRE DANS VOTRE VIDEOCLUB

METROPOLITAN FILM & VIDEO

Club TF1 VIDEO

Rédaction, Administration
4, rue Mansart
75009 Paris
Tél.: 01 48 74 70 83
Fax : 01 40 23 95 69
Internet
http://www.dual.net./mad

Éditeur/Directeur de la publication
Jean-Pierre Putters

MAD MOVIES Ciné-Fantastique
Numéro 122

Rédacteurs en chef
Damien Granger
Jean-Pierre Putters

Secrétaire de rédaction
Vincent Guignebert

Comité de rédaction
Marcel Burel
Rafik Djoumi
Damien Granger
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Collaboration
Cédric Delelée
Stéphane Derderian
Alexis Dupont-Larvet
Cyrille Giraud
Frédéric Lelièvre
Stéphane Moïssakis
Alexandre Nahon
Hélène Nunez
Bertrand Rougier
Sandra Vo-Anh
Thomas Ventura
Erich Vogel

Correspondant à Los Angeles
Didier Allouch

Maquette Men
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Photocomposition/ Montage
Tarth Maul

Photogravure
Beauclair

Impression
SIEP

Distribution
N.M.P.P.

Tirage
80.000 exemplaires

Dépôt légal
Novembre 1999

Commission paritaire
59956

ISSN : 0338-6791

Paraît tous les deux mois

Remerciements
Album, Arkham, Fabien Baron, Marc Bouhana, Myriam Bruguière, Cat's, Valeria Ciezar, Priscille Demoly, Monica Donati, Sylvie Forestier, François Frey, Astrid Gavard, Olivier Guigues, Mathilde Incerti, Christophe Jouvet, Mary Anne Kiremidjian, Henry Lenique, Olivia Malka, Floriane Mathieu, Jean-Claude Michel, Steve Odic, Céline Petit, Stéphanie Petit, Stéphanie Sauret, Dominique Segall, Sabine Theillier

Sommaire

Dossier : OPÉRATION PEUR

4 - Notules Lunaires et Éditorial

8 - Dans les Griffes du Cinéphage

Mrs. Tingle, Le Géant de Fer, Cure, Mon Voisin Totoro, Peut-être, Luna e l'Altra, Mystery Men, Austin Powers : L'Espion qui m'a Tirée.

16 - La Fin des Temps

Après quelques comédies qui n'ont fait que ternir sa réputation, Arnold Schwarzennegger revient au fantastique pour ce thriller millénariste qui annonce la fin du monde. Sous la direction de Peter Hyams, l'ancienne superstar du film d'action doit empêcher le Diable Gabriel Byrne de s'accoupler avec une vierge et ainsi préserver la Terre d'une éventuelle invasion de démons. Sombre et explosif.

20 - Sixième Sens

Sorti de nulle-part, réalisé par un quasi-inconnu, **Sixième Sens** a fait l'unanimité outre-Atlantique. Film fantastique «rétro», mélodrame teinté de paranormal, **Sixième Sens** raconte l'histoire d'un petit garçon qui voit les morts nous entourant et de son psychologue. Sans effets spéciaux à outrance, M. Night Shyamalan raconte une belle histoire et provoque quelques frayeurs.

26 - Dossier OPÉRATION PEUR

A l'occasion de la sortie de **Sixième Sens**, les rédacteurs de *Mad* ont compilé les 25 films les plus flippants du cinéma. Un dossier où se croisent **L'Exorciste, Twin Peaks, Shining, La Maison du Diable, The Kingdom** et même **Silent Hill** ! Comme d'habitude dans ce genre de liste, c'est la subjectivité qui l'emporte.

36 - Tarzan

Après Hercule, *Disney* s'attaque maintenant à Tarzan sans le dénaturer pour ce qui est un de ses métrages les plus réussis. Une histoire solide, une animation sans reproche et une utilisation justifiée de la 3-D rendent agréable la vision de ce film à la fois divertissant et un peu plus adulte que d'habitude.

40 - Dans la Peau de John Malkovich

Un film bien étrange et bien barré que ce **Dans la Peau de John Malkovich**. Un marionnettiste incompris trouve, un emploi d'archiviste, découvre dans son bureau un passage qui lui permet d'entrer dans la tête de John Malkovich et décide d'en faire un commerce. Qu'est-ce qu'en pense l'acteur ? Amusé, il s'est même prêté au jeu !

42 - Razor Blade Smile

Depuis que la *Hammer* s'est éteinte, les vampires dépérissaient dans la production fantastique anglaise. Le débutant Jake West ressuscite le genre en débauchant la Scream Queen nationale Eileen Daly pour ce **Razor Blade Smile** également très influencé par John Woo, Luc Besson et Tarantino.

44 - Steve Sansweet

Personnage discret, Steve Sansweet n'en est pas moins un des membres les plus influents de *LucasFilm*. Ambassadeur de Georges Lucas auprès des fans de **Star Wars**, il s'occupe avant tout du marketing du film. En matière de partenariat et de distribution, rien n'est décidé sans son avis. La sortie de **La Menace Fantôme** imposait de le rencontrer.

48 - Vidéo et Débats

52 - Fantastic Guide

58 - Jeu Vidéo

60 - Rayon Laser

62 - Mad'gazine

64 - Le Courrier des Lecteurs, Les Petites Annonces

Sixième Sens

La Fin des Temps

Tarzan

NOTULES LUNAIRES

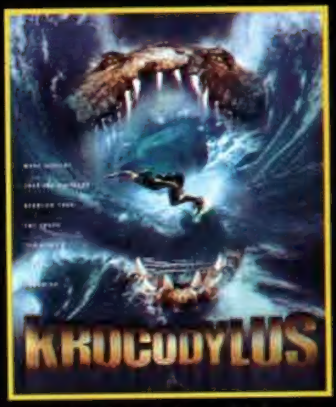
EDITORIAL

Le dernier éditorial avant l'an 2000, ça impressionne. Pas le moment de dire n'importe quoi. On écrit dans le marbre et pour la postérité. Partout ailleurs, il n'est question que de dernier grand match du siècle, dernier grand film du siècle, etc., comme si tout devait s'arrêter à la date fatidique du 1er janvier prochain. En fait, il convient de dépassionner le débat car, non seulement le siècle ne se termine pas en l'an 2000 comme chacun sait (puisqu'il n'y eut jamais d'an zéro, mais tout de suite une première année appelée fort judicieucement l'an 1), mais en plus personne n'est certain de l'authenticité de la date actuelle. Nous voilà trois ! Figurez-vous qu'autrefois le monde occidental prenait volontiers pour départ l'année de création de Rome, et quand il s'agit de lui substituer la date de la naissance du Christ, plusieurs siècles après celle-ci, personne ne tombait d'accord sur l'année exacte, au point qu'une erreur de cinq à six ans est aujourd'hui considérée comme tout à fait vraisemblable. On mesure donc la faible importance des délires alarmistes à base de jugement dernier biblique au passage à l'an 2000, ou des prédictions à la Nostradamus, dont on s'aperçoit avec un tant soit peu d'objectivité qu'elles n'ont pas davantage de fondement que les délires mythomanes de nos astrologues actuels. Pour compliquer les choses, la course de la Terre par rapport au Soleil ne s'accorde pas non plus, malgré l'astuce du jour supplémentaire accordé par année bisextile, provoquant au cours des siècles un nouveau décalage impossible à évaluer aujourd'hui dans la mesure où les instances religieuses tentèrent autrefois de régler le problème et changèrent bien sûr à nouveau les dates, au moyen de systèmes tout aussi improbables. Donc, à la question essentielle de savoir où se trouver au jour du 31 décembre 1999 à minuit, la réponse *«peu importe !»* paraît encore la plus raisonnable (pour ma part, puisque cela ne vous intéresse pas, je serai dans la campagne profonde, loin des klaxons, de la fureur citadine et des annonces apocalyptiques du genre *«vous vous couchez le soir et le lendemain matin c'est la* **Planète des Singes**).

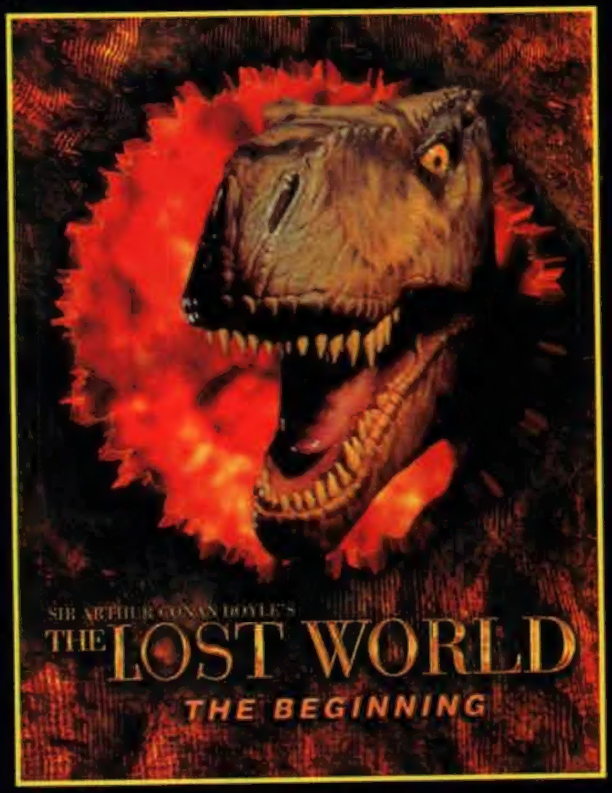
Vous allez rire, mais dès le lendemain, il va falloir se remettre au travail, tout simplement. Cela va même constituer la plus grande surprise de l'an 2000 de constater à quel point rien n'aura changé de par le monde. Sauf, peut-être, et pour ce qui nous concerne, le rôle du critique de cinéma à l'heure où les grandes productions relèvent davantage du super jeu vidéo et de l'épicerie en gros que de l'élémentaire création artistique. **La Menace Fantôme**, à cet effet, paraît exemplaire, où le rapport action, humour, effets spéciaux, défilé de créatures, explosions, tombée des décors façon Châtelet, sentiments rapportés (minute sanglot : attention il va quitter sa mère !) et script standardisé procèdent d'un tel professionnalisme, d'un tel refus créatif, d'une telle roublardise, qu'il vous garantit un résultat sans émotion aucune, à évacuer aussitôt vu. La question du rôle de la critique mérite pourtant d'être posée quand tant de nouveaux magazines sur le cinéma, les séries TV ou le DVD envahissent nos kiosques (la précédente invasion remonte à une dizaine d'années et pas un titre ne devait survivre). Quand la moindre tentative de discours sur le cinéma tourne à la promotion. Quand les journalistes de *Télérama* ne peuvent voir en avant-première le nouveau film de Besson, sauf à accepter, en cas d'avis négatif, de repousser leur papier à la semaine suivante, c'est-à-dire après la sortie du film (véridique. Cf leur n° 2598). Ou encore quand la loi du plus grand nombre impose son diktat à tous les autres, au point d'oser proclamer un Lagaf «homme de l'année élu par tous les Français» (hé, bande de menteurs, pas les Français, mais seulement les spectateurs de *TF1*, ça compte pas !).
Comme autrefois s'y attachèrent les nombreux fanzines ou prozines de l'après soixante-huit (*Actuel*, *L'Echo des Savanes* (il a mal tourné, lui !), *Le Citron Hallucinogène*, *Schtroumpf* (tremplin des futures Editions Glenat), *Métal Hurlant*, *Le Petit Mickey qui n'a pas Peur des Gros*, et même un certain *Mad Movies*...) la nouvelle presse reste à inventer. Un vrai challenge pour l'an 2000, n'est-il pas ?

Jean-Pierre PUTTERS

■ Produit par John Landis, **The Lost World** est tiré du roman d'Arthur Conan Doyle, à qui Michael Crichton avait piqué son titre. Dans cette nouvelle version du roman original, après celle du maquilleur Bob Keen, une expédition menée par le professeur Challenger découvre une vallée préhistorique perdue en pleine Amazonie, avec tout ce que ça implique : dinosaures, tribus indigènes et cannibales, crocodiles géants, plantes carnivores, insectes cyclopéens, entre autres joyeusetés. Le film, tourné en Australie, et qui est en fait le pilote d'une série télé, est réalisé par Richard Franklin (**Link**, **Psychose 2**), avec Peter McCauley et Rachel Blakely.



comptant bien piquer leur repas aux requins ! Ça sent le bon gros Z à plein nez.



■ Plus ancien que le dinosaure, plus meurtrier que le requin, moins poilu que l'orang-outang, mais plus gros que le kangourou, tel est le Krocodylus ! Cette production *Trimark* nous fait découvrir un nouveau sport extrême, le blood surfing, qui consiste à s'entailler la peau de façon à bien saigner avant d'aller surfer sur un océan infesté par les requins. Les mecs qui aiment le danger, quoi ! Une équipe d'adeptes affrète donc un bateau afin de se rendre sur un lieu propice à leur distraction, qu'ils comptent immortaliser en vidéo dans le but d'en tirer un paquet de pognon. C'est là qu'intervient ledit Krocodylus, saurien gigantesque qui va passer à l'attaque, ayant reniflé une bonne odeur de sang frais et

■ Des nouvelles de **Scream 3**, toujours réalisé par Wes Craven, qui ne lâche pas le filon et reprend un peu la structure de son **Freddy Sort de la Nuit**, puisque l'histoire se déroule cette fois sur le tournage de **Stab 2**, inspiré par les événements relatés dans **Scream 2**, où les meurtres mis en scène vont vite devenir réels. On ne sait pas grand chose d'autre sur l'intrigue, *Miramax* protégeant jalousement son bébé et faisant modifier le script au fur et à mesure que des extraits en sont piratés et proposés sur Internet ! Le casting habituel (Neve Campbell, Courteney Cox et David Arquette) est complété par des seconds rôles alléchants : Parker Posey, Patrick Dempsey, Jenny McCarthy et surtout Lance Henriksen, le Franck Black de la série ***Millennium***. Quant au scénariste Kevin Williamson, trop occupé par le tournage de **Mrs Tingle** et l'écriture de sa nouvelle série ado ***Wasteland***, il cède son poste à Ehren Kruger (**Arlington Road**).
Scream 3 sortira chez nous en mars prochain.

Scream 3. *Courteney Fox et Parker Posey.*

■ Production *Alpine* réalisée par Mike Mendez, **The Convent** se déroule dans un très gothique pensionnat de jeunes filles, fermé il y a quarante ans suite à une horrible et mystérieuse tragédie. Ce qui n'empêche pas une bande d'étudiants de s'y introduire afin de sacrifier à un rituel universitaire. Surpris par la police, ils laissent sur place l'une de leurs camarades, Monica, qui du coup est capturée par les membres de la secte satanique qui occupe les lieux. Lorsqu'ils reviennent la chercher, elle est possédée par un esprit malétique. Prisonniers de la bâtisse, il va leur falloir survivre aux assauts d'un démon dont les légions ne demandent qu'à festoyer. L'ancienne égérie de John Carpenter, Adrienne Barbeau, et le rappeur Coolio honorent de leur présence cet apparent dérivé d'**Une Nuit en Enfer**.

LE RETOUR DU BIS ITALIEN

Comme si on était revenu dix ans en arrière, à l'époque des **Killer Crocodile** et autres **Alien La Créature des Abysses**, les Italiens remettent le couvert en matière de fantastique bien ringue. Ainsi, *Production Film 82* nous annonce deux histoires réalisées par Al Passeri qui pompent allègrement les deux derniers films de Stephen Sommers, **Un Cri dans L'Océan** et **La Momie**. Le premier, **Creatures from the Abyss**, se déroule sur un yacht abandonné au large que découvre une bande de teenagers pas très futés. Forcés de s'y réfugier suite à une tempête qui fait couler leur embarcation, ils s'aperçoivent que le bateau est en fait un laboratoire flottant étudiant une étrange variété de poissons très laids. Inconscients du danger, ils commencent à accumuler des bourdes incroyables : l'une fait cuire une des bestioles pour la manger et se met à vomir d'étranges créatures, tandis qu'un autre trouve de la poudre blanche sur une table, s'empresse de la sniffer croyant que c'est de la coke et se transforme en monstre pendant qu'il copule joyeusement avec sa copine (non, pas avec un poisson, quand même !). Le seul de la bande qui ne soit pas complètement abruti découvre la vérité : le plancton dont se nourissent les poissons a été contaminé par une substance radioactive qui les a métamorphosés en hideuses bêtes carnivores affamées.

Creatures from The Abyss et ses poissons iroquois.

The Mummy Theme Park sent quant à lui le Michael Crichton réchauffé. En Egypte, un sheik installe un parc d'attractions à l'intérieur d'une pyramide où les momies qu'il y a découvertes sont programmées pour faire peur aux touristes via un microprocesseur implanté dans leur cerveau. Deux Américains mandatés par le sheik pour effectuer un reportage sur cette géniale trouvaille se retrouvent enfermés dans la pyramide tandis que les momies, effrayées par les flashes de leurs appareils photo, brisent leurs chaînes et se mettent en quête de chair humaine.
Une histoire rigolote, des momies en latex, des effets gore artisanaux et les quelques chaleureuses poitrines de rigueur sont au rendez-vous de ces deux productions transalpines confectionnées dans les règles.

■ Toujours pour *Miramax*, Gary Fleder, réalisateur du très bon **Dernières Heures à Denver** et du beaucoup moins bon **Le Collectionneur**, passe du thriller à la science-fiction avec **Impostor**, adapté d'une nouvelle de Philip K. Dick par Ehren Kruger, décidément très en vogue ces derniers temps. Dans un futur proche, Gary Sinise y interprète un scientifique dont l'existence jusqu'ici sans taches (considéré par tous et marié à Madeleine Stowe) bascule du jour au lendemain lorsqu'il se retrouve ennemi public numéro un. Il va devoir prouver son innocence dans une de ces ambiances paranoiaques chères à l'auteur de **Blade Runner** et de **Total Recall**. Mais l'est-il vraiment, innocent ? C'est la question que pose le film, co-produit par Sinise lui-même, et où on retrouvera également Vincent d'Onofrio (**Passé Virtuel**).

Impostor. *Gary Sinisie, coupable ou innocent ?*

■ Le carton du **Projet Blair Witch** donne des idées à tout le monde. Production *Dead Alive*, **In the Woods**, réalisé par Lynn Drzick, accompagne deux chasseurs dans une forêt où ils découvrent le crâne d'une créature cornue (une vache ?) enfouie sur un site funéraire.
De son côté, **The St Francisville Experiment**, qui est une production *Kushner/Locke*, se prend très au sérieux puisque le réalisateur a enfermé quatre acteurs non-professionnels spécialisés dans le paranormal (un médium, un chasseur de spectres, un étudiant en cinéma et un historien) dans une maison hantée par les fantômes d'esclaves massacrés par la propriétaire des lieux, leur confiant une caméra afin de filmer tout ce qu'ils y verraient. Le résultat est paraît-il terrifiant et, bien sûr, parfaitement authentique.
Plus satirique, **The Bel Air Bitch Project**, produit par les spécialistes du *Z Vista Street*, relate le meurtre

d'une jeune femme via les images saisies par la caméra retrouvée à côté de son cadavre.
Enfin, **Blair's Sick of the Witch Project**, chez *Trimark*, joue ouvertement la carte de la parodie comme en témoigne son sujet : après que trois jeunes réalisateurs soient allés dans la forêt de Blair Witch pour y découvrir ce qui était arrivé aux personnages du film original et disparaissent à leur tour, l'épidémie s'étend : à travers tous les Etats-Unis, des aspirants metteurs en scène se perdent non seulement dans les bois, mais aussi dans les bas quartiers, dans les centres commerciaux et dans les jardins publics, ne laissant derrière eux que leurs caméras. Toutes les bobines retrouvées ont donc été assemblées à l'occasion de ce film qui sera certainement plus drôle, et de toute façon aussi fauché que le vrai !

FLASHES

● Le réalisateur Stephen Sommers devrait retrouver la star de **La Momie**, Brendan Fraser, pour une nouvelle adaptation du **Tour du Monde en 80 Jours** de Jules Verne. Stephen Herek (**Critters**) en prépare une autre de son côté.

● Encore un remake, celui de **Barbarella** de Roger Vadim cette fois, pour lequel Drew Barrymore devrait reprendre le rôle tenu à l'époque par Jane Fonda dès qu'elle aura terminé le tournage de **Charlie's Angels**.

● Alors que **Doom**, **Resident Evil**, **Tomb Raider** et **Final Fantasy** en sont toujours à l'état de projet, les studios continuent d'acquérir les droits de jeux vidéo pour de futures adaptations au cinéma. Le dernier en date : *Redneck Rampage*, un carton sur PC. Deux frères bouseux, qui vouent un culte déraisonnable aux armes à feu, partent secourir leur cochon, enlevé par des extra-terrestres qui pensent qu'il s'agit là de l'être le plus intelligent de notre planète (!).

● *Warner* vient de commander au scénariste Steve Kloves (**Susie et les Baker Boys**) une adaptation de *Harry Potter and the Philosopher's Stone*, d'après les romans à succès de JK Rowling, qui relate les aventures d'Harry Potter, un apprenti sorcier orphelin. Chris Columbus, Jonathan Demme, Rob Reiner et Steven Spielberg sont sur les rangs pour le réaliser.

● Dans la comédie fantastique **The Kid**, que réalise John Turteltaub (**Instinct**), Bruce Willis joue un homme de quarante ans obsédé par l'idée de vieillir, et qui trouve le moyen de passer du temps avec lui-même... à l'âge de dix ans !

● Douze ans plus tard, le scénario de la version cinéma du ***Prisonnier*** est enfin terminée. Pendant longtemps, il était question que Mel Gibson le réalise et tienne le rôle de Numéro 6. Finalement, il est fort probable qu'Ewan McGregor ou Liam Neeson lui pique la place, sous la direction de Paul Anderson (**Event Horizon, Soldier**).

● La boîte de production de George Clooney vient d'acquérir les droits de la série télé ***The Time Tunnel***, qui traite de voyages dans le temps, comme son titre l'indique, pour une version cinéma. George Clooney y tiendra le rôle principal, aux côtés de Woody Harrelson et Ving Rhames, après que son partenaire de la série *Urgences*, Anthony Edwards, ait été envisagé.

● Au rayon des séquelles, se profile celle du **Professeur Foldingue, The Nutty Professor 2 : The Klumps**, dans lequel Eddie Murphy sera entouré de Samuel L. Jackson et Janet Jackson (sœur de Michael, pas de Samuel). Ainsi que **Jack Frost 2 : Revenge of the Killer Snowman**, la suite d'une agréable série Z sortie chez nous en vidéo. Cette fois, le bonhomme de neige assassin poursuit son pire ennemi, le shérif Sam, parti en vacances aux Caraïbes, ce qui va lui fournir l'occasion de transformer l'île paradisiaque en glacier !

● Anthony Hickox (**Hellraiser 3**, **Warlock 2**) prépare actuellement un remake de **I Was a Teenage Werewolf**, une série B de 1957 où le jeune Michael Landon se transformait en loup-garou à la stupéfaction de sa mère et de ses camarades. La nouvelle version a été budgétée à 25 millions de dollars et s'adressera aux ados.

● Suite au succès phénoménal du **Sixième Sens** (voir ce numéro) au box-office américain, *Hollywood Pictures* envisage d'ores et déjà très sérieusement une suite. Pour le moment, le réalisateur et scénariste M. Night Shyamalan planche sur un nouveau thriller paranormal, toujours avec Bruce Willis, auquel se joindra Samuel L. Jackson.

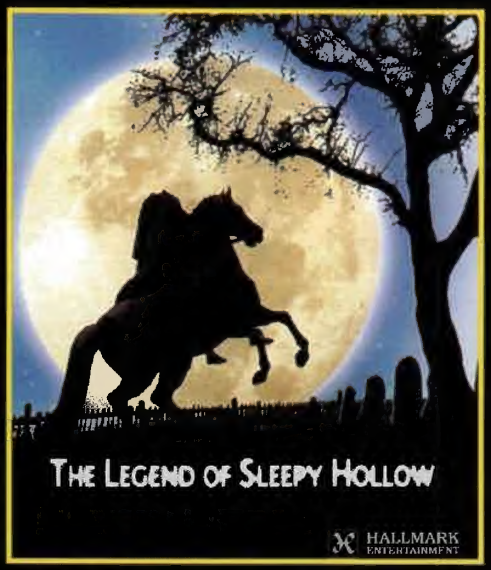
● Mel Gibson produira prochainement le thriller **The Night Room**, dans lequel des étudiants trouvent le moyen de se projeter plusieurs années dans le futur et s'aperçoivent que l'un d'eux est devenu un serial killer.

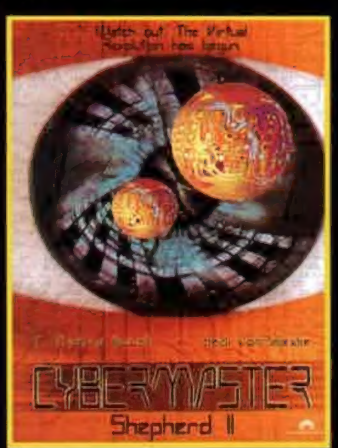
● Après **The Faculty**, Robert Rodriguez écrit et réalise **Spy Kids** pour *Miramax*, un thriller de science-fiction pour la famille où les enfants des deux meilleurs agents secrets du monde viennent en aide à leurs parents, lesquels ont été kidnappés.

● Des news sur un des projets les plus maudits de cette décennie, **Jason vs Freddy**. Le film, que devrait réaliser le maquilleur Rob Bottin, ne verra pas le jour avant la fin de l'an 2000 pour faute de scénario déficient. A ce jour, personne n'a encore trouvé une solution pour associer les deux croquemitaines dans la même histoire. C'est actuellement Mark Verheiden (**The Mask**) qui s'y colle, pendant que Kane Hodder, interprète de Jason dans les trois derniers épisodes, s'impatiente : *«ça fait des années que j'attends de pouvoir botter le cul de Freddy !»*. Brave homme ! Faudrait pas qu'il se mette en colère...

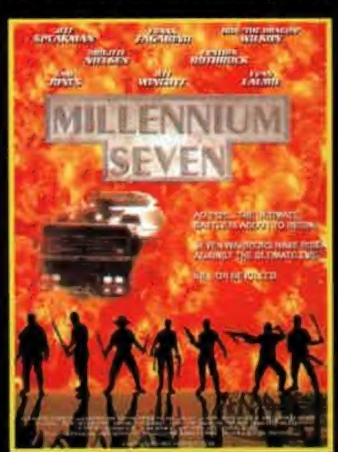
■ En 2120, dans un futur post-nucléaire à la **Mad Max 2**, plus rien ne pousse sur Terre, jusqu'à ce qu'un village pacifiste découvre la formule qui permettra enfin de recommencer à se nourrir de fruits et légumes. Lorsqu'une bande de soudards investit les lieux afin de se l'approprier, le village recrute sept aventuriers pour assurer sa protection et emmener la formule en lieu sûr. On l'aura compris, **Millenium Seven**, co-production *IQ/Frontline*, se veut une version SF et Z des **Sept Mercenaires**, dotée pour l'occasion d'un casting particulièrement musclé. D'un côté, les gentils Walkers, interprétés par Jeff Speakman, Jeff Wincott, Cynthia Rothrock, Don «The Dragon» Wilson, Sam Jones et Frank Zagarino. De l'autre, les méchants Raiders, (Evan Lurie, T.J. Storm, Loren Avedon, Woon et Michiko Nakasaki), menés par la sculpturale Brigitte Nielsen. Eric Weston (**Messe Noire**) se charge de diriger cette troupe apparemment échappée de toutes les productions bis de ces dernières années.

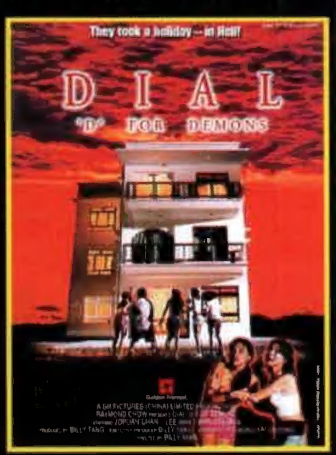
■ En attendant **The 10th Kingdom** avec Rutger Hauer, la chaîne télé *Hallmark*, qui s'est spécialisée dans les téléfilms de luxe (**Merlin**, **Alice in Wonderland**), s'attaque à deux nouveaux sujets fantastiques pour la famille. **Leprechauns**, tout d'abord, réalisé par John Henderson (**Loch Ness**), dans lequel un businessman américain en séjour en Irlande se retrouve impliqué dans la guerre que se livrent les farfadets et les fées. S'y croisent Randy Quaid, Colm Meaney, Whoopi Goldberg et Roger Daltrey. Ensuite, **The Legend of Sleepy Hollow**, réalisé par Pierre Gang, qui n'a cependant pas grand chose à voir avec le film horrifique de Tim Burton, bien qu'il soit tiré de la même nouvelle de Washington Irving. TV oblige, l'adaptation est ici beaucoup plus proche du texte original et donc beaucoup plus light.





■ Nouvelle production de la firme *Concorde* dirigée par Roger Corman, **Cybermaster - Shepherd 2**, réalisé par Eli Necakov, débute dans un monde souterrain où la civilisation s'est installée après que la surface de la Terre ait été détruite. Etouffé par le fanatisme religieux qui y règne, un couple de renégats (C. Thomas Howell et Heidi VonPalleske) décide de remonter à l'air libre afin d'y vivre en paix. Traqués par des prêtres illuminés, des êtres virtuels et autres timbrés plus ou moins humains, ils découvrent qu'un cyborg s'apprête à anéantir la planète. Des rebelles face à la réalité virtuelle, voilà un sujet que Corman n'aurait jamais traité si **Matrix** n'avait pas cartonné !





■ Réalisé par Billy Tang pour la *Golden Harvest*, **Dial D for Demons** suit un groupe de teenagers qui partent en vacances sur une île déserte afin de fuir l'épidémie de suicides sévissant à Hong-Kong. Mais celle-ci semble les avoir suivis, puisqu'ils disparaissent les uns après les autres, comme s'ils s'étaient donné la mort après avoir reçu sur leurs bippers d'étranges messages. Jordan Chan et Lee-Ann font partie des lycéennes en short et baskets du casting.

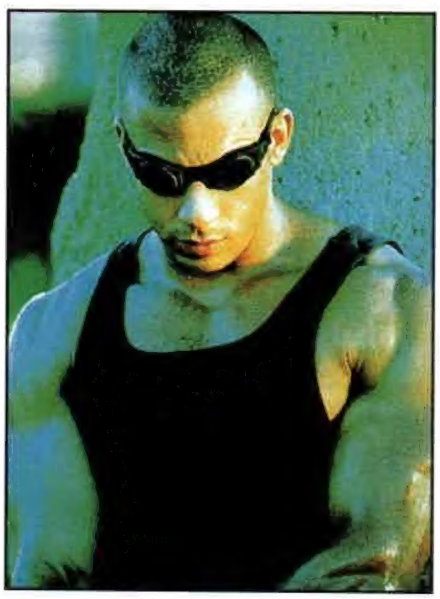
Jack TEWKSBURY

MIFED 1999

Le MIFED (marché international du film de Milan), un lieu fort convoité où converge tout ce que Paris compte de fans connus (journalistes, réalisateurs, producteurs, distributeurs). Avides de découvrir les dernières productions de Hong Kong et d'Italie, se risquant aux thrillers de diverses nationalités et aux pires films fantastiques, fonçant sur les délices à venir où à jamais inédits, les intéressés se rendent pendant cinq jours dans les salles (une trentaine) d'un immense complexe évoquant le palais des expositions de la porte de Versailles. Compte-rendu en vrac des perles et des nanars présentés cette année.

■ Dans le nullissime **Fear 2**, un homme-arbre présent dans **Fear n°1** va essayer d'éradiquer un groupe de teenagers grimés en n'importe quoi à l'occasion de la fête d'Halloween. Baraque pourrave bien isolée, malédiction à la con, boutonneux irrécupérables et monstre super naze font passer une heure et demie dans un état au moins aussi comateux que celui du prétendu réalisateur.

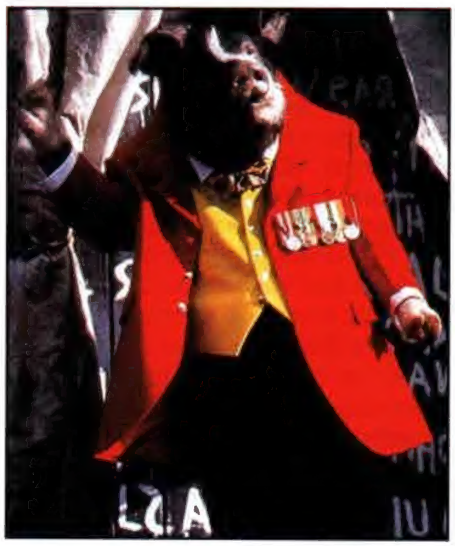
■ Produit de SF, **Last Stand** nous conte les aventures d'une belle aventurière voulant libérer Washington d'un tyran, genre gigolo de la Coupole, qui dispose d'un power book pour instrument de travail. Le couloir d'une décharge publique fait office de mégapole labyrinthique, lorsque celle-ci ne nous apparaît pas grossièrement peinte avec les pieds. Côté scènes d'action, les figurants mongoloïdes ont dû ingurgiter du témesta avant de tourner (au ridicule). Heureusement, les geôles où sont enfermées des femelles (même pas nues) évoquent les films de prison de femmes de Jess Franco.



Pitch Black

■ Autre film de SF, mais revendiqué par l'*Universal* : **Pitch Black**. Un vaisseau spatial se pose en catastrophe sur une planète inconnue et attend vainement une éclipse pour repartir. Problème : à bord du vaisseau se trouve un dangereux criminel et la planète abrite d'étranges créatures, genres chauves-souris géantes. Autre problème : on s'ennuie ferme dans cette grosse production inepte où le vide des situations évoque le néant cosmique.

■ Lorgnant vers la science-fiction mais jouant sur le registre du thriller psycho-politique, **Purple Storm** du Hong-Kongais Teddy Chen raconte comment un ex-membre amnésique des Khmers Rouges se retrouve tiraillé entre son gourou auquel il est toujours lié et l'armée de son pays qui essaie de lui faire recouvrir la mémoire. Très inspiré par **Total Recall** et **Un Crime dans la Tête**, **Purple Storm** est très efficace dans ses scènes d'action. Le thriller de Hong Kong le plus anti-conventionnel depuis **Beyond Hyperthermia**.



Animal Farm

■ Le succès de **Babe** ne doit pas être étranger à l'existence d'**Animal Farm**, une production anglaise, nouvelle et brillante adaptation du roman d'Orwell. Sur le principe de l'animation combinée avec l'utilisation de véritables animaux, le film de John Stephenson, à la fois poétiquement noir et superbement universel, risque de décontenancer nos chères petites blondes.

■ **House on Haunted Hill** est le remake homonyme du classique de William Castle, avec Jeffrey Combs et Peter Graves en prime. Un sosie de Vincent Price (de l'époque) demande à un groupe d'amis de passer une nuit dans un complexe qui fut jadis un asile où se sont déroulées des expériences bien malsaines. Ce remake, genre série B de luxe, tient toutes ses promesses d'autant plus qu'il joue la carte du fantastique et du gore à fond. À ce titre, la séquence de la «chambre de saturation», sorte de caisson anti-gravitationnel en met plein les neurones !

■ L'Espagne présentait entre autres **Celos** de Vincente Aranda (**La Mariée Sanglante**, un des chefs-d'œuvre du fantastique ibérique). Un homme en passe de se marier devient jaloux après avoir vu une photo de sa promise dans les bras d'un autre. Pas au meilleur de sa forme, l'auteur essaie de nous aspirer dans une spirale maladive fort peu convaincante. Malgré tout, il réussit un final admirable où sous des trombes d'eau, l'héroïne tue son ancien amant à coups de fusil. Plus réussi, **Lisbon**, autre thriller où Carmen Maura se fait vomir dessus par sa fille (!), est un sympathique road movie correctement réalisé. Mais c'est **The Namless** qui remporte l'adhésion. Une jeune mère dont la fille est décédée commence à douter de la véracité des faits lorsque, cinq ans plus tard, l'enfant lui déclare qu'elle vit cachée quelque part... Tout en atmosphère et à l'aide d'une photo grisâtre, ce thriller pêche par un final pas assez percutant compte tenu de tout l'arsenal glauque qu'il déploie.

■ **Laughind Dead** représentait inutilement l'Allemagne. Une ville déserte, des morts-vivants au sang frelaté, trois noctambules en quête d'auteur et une mystérieuse usine où les corps des zombies exterminés sont rapatriés. Parfois, les petits produits en 16 mm sont d'un gonflant...

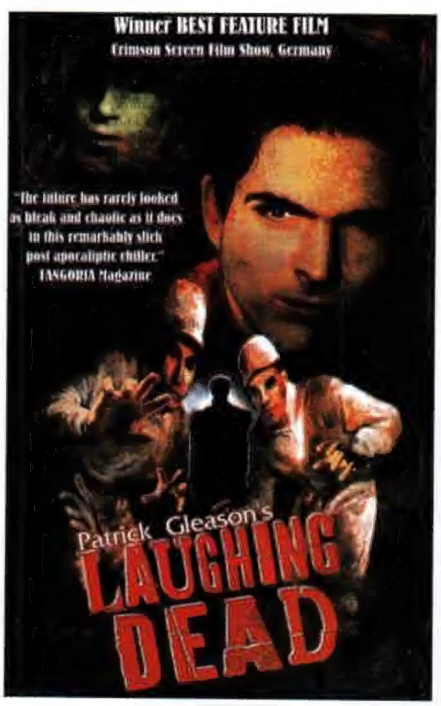
■ Côté tricolore, Alain Berbérian (**La Cité de la Peur**) tenta de convaincre avec **Six Packs**, un thriller à la sauce US, où un fou furieux est traqué par un Richard Anconina dont je vous laisse deviner toutes les finesses du jeu. C'est plutôt formellement acceptable, mais les dialogues débiles et la platitude des situations replacent ce film de fan de base dans les normes de la franchouillardise absolue.

■ **Blowback** du vétéran Mark Lester (**Les Risque-tout**, **Firestarter**) est une heureuse surprise. Mario Van Peebles y traque un vrai bon vieux psychopathe des familles. Mêlant habilement fantastique et thriller, Blowback, avec sa mise en scène bien ficelée couplée avec de la vraie bonne violence, reste un produit du samedi soir étonnamment sympathique.

■ Du côté du Japon, **Hypnosis** a déçu. Un policier enquête sur trois morts inexplicables dans des conditions des plus ahurissantes. Sur ce, nous suivons alors une jeune femme mêlée à l'enquête, victime de troubles du comportement, et ce durant quarante (inter)minables minutes. La monstrueuse demi-heure finale voyant la jeune femme se métamorphoser en une sorte de démon mérite bien le détour, mais on reste perplexe quant au message que film délivre.

■ Dans **Riccky 6**, les démons intérieurs prennent eux aussi d'assaut deux jeunes désœuvrés qui se droguent durant leurs nuits merdiques, pour finalement invoquer Satan (dont l'apparition reste le clou du spectacle), perpétrer un crime et se retrouver en prison. L'un d'eux finira par se pendre. Sales mômes !

Stéphane DERDERIAN



MRS TINGLE

Triste destin que celui réservé à **Mrs Tingle**. Et à son auteur par la même occasion, puisque le premier film de Kevin Williamson en tant que réalisateur est descendu en flèche par la critique et ramasse quinze maigres millions de dollars au box-office US. Pourtant, il s'agit là du projet le plus personnel et le plus abouti du scénariste de **Scream** et **The Faculty**. Avec **Mrs Tingle**, Williamson exorcise des frustrations adolescentes refoulées liées à une prof tyrannique et s'amuse comme un petit fou.

Lycéenne sans reproche, Leigh Ann Watson (Katie Holmes) espère bien décrocher la bourse que son école réserve au meilleur élève. Pour ça, il lui faut un «A» en histoire, et donc l'approbation de Mrs Tingle (Helen Mirren), une enseignante qui terrorise élèves et profs depuis maintenant vingt ans, et qui ne connaît aucun bon jour. D'ailleurs, elle n'hésite pas une seconde à accuser Leigh Ann de tricherie lorsqu'elle la surprend, le sujet du devoir entre les mains, en compagnie de Jo Lynn (Marisa Coughlan) et Luke (Barry Watson). Comme Mrs Tingle refuse d'écouter les explications des présumés coupables, ces derniers décident de la séquestrer chez elle pour lui faire entendre raison.

Sans prétention, Kevin Williamson réalise un film rythmé, drôle et correctement écrit pour montrer comment une histoire banale, sous l'effet de la panique, peut rapidement devenir un drame incontrôlable. Un bon moyen pour dresser des portraits d'adolescents plus crédibles et consistants qu'à l'accoutumée. Des têtes de linotte qui accumulent bêtement les bourdes et qui ne cessent de s'enfoncer encore un peu plus dans leur erreur en essayant de l'effacer. Mais la grande réussite du film, c'est précisément la Mrs Tingle du titre, un personnage machiavélique et privé de sentiments que Kevin Williamson prend plaisir à filmer comme une sorcière. Celui aussi qui ajoute un peu de psychologie à cette histoire légère mais tout à fait distrayante.

Damien GRANGER

Teaching Mrs Tingle. USA. 1999. Réal. et Scén.: Kevin Williamson. Dir. Phot.: Jerzy Zielinski. Mus.: John Frizzell. Prod.: Kathy Conrad pour Miramax Int. Int.: Helen Mirren, Katie Holmes, Jeffrey Tambor, Barry Watson, Marisa Coughlan, Liz Stauber, Molly Ringwald, Vivica A. Fox, Michael McKean... Dur.: 1 h 28. Dist.: Bac Films. Sortie le 17 novembre 1999.

Helen Mirren

Interview : KEVIN WILLIAMSON

Jusque là, la carrière de Kevin Williamson était impeccable. Tout ce qu'il touchait se transformait en or. Il a lancé une nouvelle vague de films d'horreur avec SCREAM, ré-inventé la série télé pour ados avec DAWSON et permis à toute une nouvelle génération d'acteurs adolescents d'éclore à Hollywood. Il était donc normal d'attendre avec impatience MRS TINGLE, son premier film en tant que réalisateur. Mais voilà, cette comédie gentiment cynique n'a intéressé absolument personne outre-Atlantique. Peut-être est-ce pour le mieux, car un tel échec vous remet rapidement les pieds sur terre. C'est de cela que Kevin Williamson nous a parlé en direct de sa voiture, par cellulaire interposé. Et pendant l'interview, il a juste failli avoir deux accidents mortels. C'est le danger quand on redevient juste un être humain.

Mrs Tingle est un projet que vous développez depuis un bon moment déjà, non?

C'est le premier script que j'ai écrit. Quand j'ai décidé de tenter ma chance dans l'écriture, c'est la première histoire qui me soit sortie du ventre. Elle est d'ailleurs presque autobiographique. Elle provient du temps où j'étais lycéen. J'avais cette horrible prof d'anglais qui me disait que je ne réussirais jamais à gagner ma vie en écrivant. Je devais en quelque sorte prendre ma revanche le plus vite possible sur cette méchante prédiction !

Le scénario de _Mrs Tingle_ est donc une forme de vengeance...

Kevin Williamson & Katie Holmes.

Je ne sais pas si on peut appeler la création d'une œuvre une vengeance, mais c'est vrai qu'il y avait quelque chose de revanchard dans la façon dont j'ai écrit ce scénario. Cette prof était tellement méchante. Elle me rabâchait sans cesse que je manquais de talent, que j'étais incapable de raconter une histoire. Elle a installé en moi une véritable peur du passage à l'acte, en terme d'écriture. Elle m'a vraiment paralysé pendant des années. J'étais incapable d'écrire à cause d'elle. C'est sans doute de sa faute si je n'ai pas pondu le moindre scénario avant l'âge de 28 ans. Je me suis mis à la croire. Elle employait des méthodes terribles. Par exemple, elle nous demandait d'écrire des histoires courtes et nous les faisait lire à voix haute avant de les massacrer à coup de critiques assassines devant les autres élèves. Avec mon histoire de viol après un rendez-vous amoureux, je n'ai pas échappé à la règle ! C'était dur et assez provocant. Elle me l'a fait lire en classe et m'a humilié en s'acharnant dessus. J'ai retrouvé cette rédac il y a à peu près un an. Je l'ai relue. C'est n'est certes pas de la grande littérature, mais ça ne valait pas un tel mépris. Les idées étaient intéressantes et assez novatrices. Dans mon histoire, une jeune fille un peu moche se faisait violer par l'athlète numéro un du lycée. Des tas de faits divers ressemblaient à mon devoir. J'ai écrit sur ce sujet alors que personne n'osait le faire à l'époque. Rien que cela aurait dû me valoir quelques encouragements. Mais avec cette prof, non. Je crois cependant que nous avons tous eu une Mrs Tingle dans notre passé.

Qu'est-ce que la Mrs Tingle a pensé du film ?

Oh, elle est morte depuis des années. Mais le film n'est pas seulement une revanche sur les mauvaises intentions de cette dame. Il dit aussi comment chacun se doit d'encaisser les mauvais coups, de les digérer et d'en tirer quelque chose de positif. En fait, je suis aussi assez reconnaissant envers Mrs Tingle, parce qu'avec ses sarcasmes, son cynisme et sa méchanceté, elle m'a appris beaucoup. Grâce à elle, je sais que je ne dois pas laisser mon monde se faire envahir par les mauvaises pensées des autres.

Une leçon qui a dû vous servir pour la sortie américaine de _Mrs Tingle_ tant le film s'est fait éreinter par la presse...

La mauvaise presse m'a fait mal, c'est sûr. Chaque mauvaise critique vous renvoie à votre enfance, au besoin d'approbation et à la peur du rejet que chaque gamin ressent. C'est un cercle vicieux. Mais j'apprends. Si la première réaction à la mauvaise presse est douloureuse, après, on réalise que ce n'est pas si important. Ce qui importe, c'est de croire en soi, d'être fier de ce que l'on fait et de réussir à être aussi heureux en travaillant sur un projet qu'en en regardant le résultat. Et de savoir aussi que chaque fois que vous présentez au monde extérieur votre travail, quelque chose de précieux qui vous a demandé du temps et beaucoup de vous, il faut être prêt à tout accepter et avoir beaucoup d'humour pour supporter cette pression. Cela marche également quand les critiques sont bonnes. Mais il ne faut pas accorder trop d'im-

portance à ces choses, il ne faut pas qu'elles vous empêchent de continuer à progresser.

Beaucoup de rumeurs ont couru sur les coupes imposées par *Miramax* sur le film. Qu'en est-il exactement ?

C'est vrai que les frères Weinstein m'ont demandé d'effectuer quelques modifications. Mais ça ne me dérange pas, je sais depuis longtemps que personne ne fait un film tout seul. Nous avons aussi été victimes des circonstances. Le film est sorti à un mauvais moment. Nous avons dû tenir compte des événements qui se sont produits au lycée Columbine de Littleton *(deux lycéens du Colorado sont entrés arme au poing dans leur établissement et ont tué quatorze élèves, en blessant une vingtaine d'autres. NDLR)*. Après ce drame, le studio m'a demandé de faire très attention à la façon dont je traitais la violence. Le plus gros changement a été le titre. De **Killing Mrs Tingle**, nous sommes passés à **Teaching Mrs Tingle** pour son exploitation américaine. Le premier titre avait une connotation trop violente. Je n'avais pas envie que le public pense que **Mrs Tingle** était un film violent ou un film d'horreur. Ça n'a jamais été le cas, même si **Mrs Tingle** était un poil plus dur avant Columbine. J'ai réfléchi et je me suis dit que le film pouvait marcher sans aucune violence. De toute façon, je ne suis pas un fan du gore à tout prix.

Marisa Coughlan

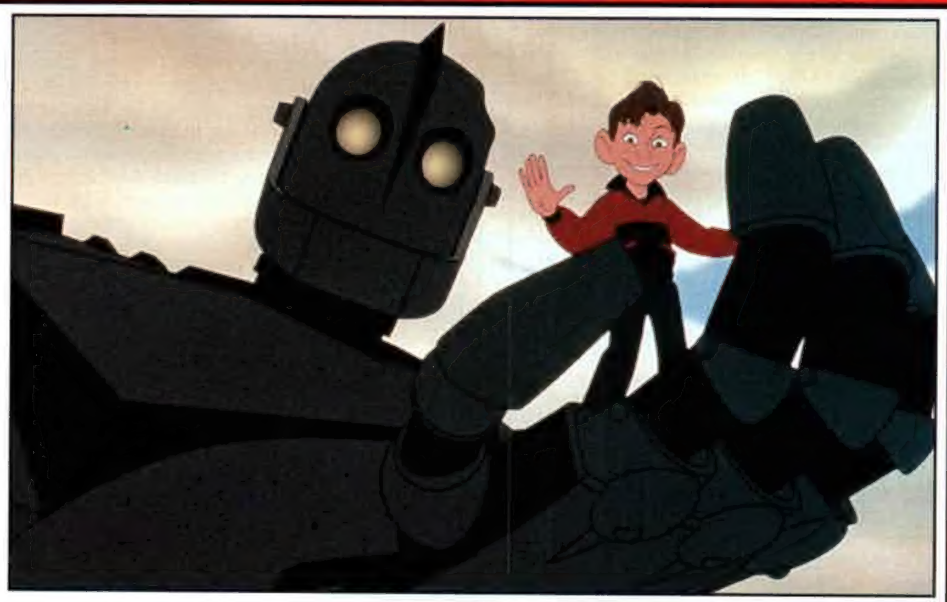
Barry Watson

Ce n'est pas tellement une question de gore, mais on a l'impression que vous vous retenez dans le film, que vous n'allez pas jusqu'au bout de ce que vous avez envie de dire. Après tout, ce qui commence comme une histoire bien tordue et perverse se termine gentiment pour tout le monde. C'est un problème, non ?

Je ne sais pas. Visiblement, c'est vous qui avez eu un problème avec ça. J'aime bien l'idée que tout reste au niveau psychique. La violence et la domination de Tingle sur ses élèves est complètement psychologique. J'aime bien l'idée qu'il en soit de même pour la revanche des gamins. Et parfois, c'est bien plus dur que de voir quelqu'un mourir.

Propos recueillis et traduits
par **Didier ALLOUCH**

LE GÉANT DE FER



Comme si l'extraordinaire qualité des dessins animés japonais diffusés en France en cette fin de siècle ne suffisait pas, la *Warner* décide à son tour de donner un grand coup de maillet pour ébranler le monopole de *Disney*. Néanmoins, nous avions de bonnes raisons de craindre le pire. En effet, l'assaut asthmatique livré en 1998 par le chevalier *Warner*, armé d'**Excalibur, l'Epée Magique**, n'était rien de plus qu'une tentative vicelarde destinée à dégoûter les amis du septième art. **Le Géant de Fer** adaptant un roman éponyme de Ted Hugues, une œuvre signifiante écrite en gros caractères pour apprendre à lire aux enfants, nous pensions sincèrement assister à un revival heroic fantasy filmé en direct d'un cabinet de toilette (pour rester poli).

Seulement voilà, Brad Bird est passé par là. Réalisateur aguerri, connu pour son travail de consultant sur la série des ***Simpsons***, il réinvente à la fois la manière dont la firme de Bugs Bunny conçoit le cinéma d'animation au fond de son terrier, et le poussiéreux script original. Il transforme **Le Géant de Fer** en brûlot à la gloire des Beatniks, ces libres penseurs qui, dans les années 50, en plein cœur de l'Amérique conformiste, engendrent un mouvement social et littéraire contestataire, pour réagir contre les valeurs de la société industrielle moderne. Jugez plutôt : Hogarth, un exégète es science-fiction âgé de neuf ans, rencontre le géant de fer. Commence alors un voyage initiatique conduisant le jeune garnement surdoué sur la piste du monde des adultes, un univers paranoïaque, dévoré par les faux-semblants et une certaine forme de corruption intellectuelle... En fait, il s'agit des Etats-Unis sous McCarthy.

Comme ce court résumé le laisse volontairement supposer, l'ambition de Bird se situe un cran au-dessus de la moyenne des spectacles animés conçus outre-Atlantique. Le réalisateur prend le risque de porter à l'écran un film de science-fiction rétro qui rend hommage aux classiques des années 50, notamment **Le Jour où la Terre s'Arrêta** de Robert Wise. Il se complaît dans le suspense, l'espionnage, sans oublier de livrer une réflexion passionnante sur l'utilité de la contre-culture. L'intérêt du **Géant de Fer** naît donc de la guerre des nerfs opposant Hogarth au capitaine Mansley, un agent du gouvernement. Mieux encore, Bird réalise le seul long métrage d'animation véritablement effrayant. Quelques plans de coupe, accompagnés par une musique terrifiante, des bruitages glaçants et une mise en scène suggestive, ressuscitent les belles heures du cinéma fantastique à tendance horrifique.

Bien sûr, un film animé produit par une major américaine ne peut pas totalement échapper à la culture de masse, même si elle la critique habilement. Au final, **Le Géant de Fer** rejoint donc le ghetto des dessins animés pour gosses. Mais, sur le haut du panier, il brille d'un éclat particulier, car il ne se moque jamais du public auquel il est destiné. C'est le premier thriller pour enfants, à l'exclusion de certains DA nippons, qui, par ses innovations techniques (les images de synthèse sont enfin parfaitement intégrées aux celluloïds), sémantiques et conceptuelles, supporte l'épithète de chef-d'œuvre. En somme, Brad Bird a pétri de la boue, il en a fait de l'or !

Bertrand ROUGIER

***The Iron Giant**. USA. 1999. Réal.: Brad Bird. Scén.: Tim McCanlies d'après le roman de Ted Hughes. Dir. de l'animation : Tony Fucile. Décors : Mark Whiting. Mus.: Michael Kamen. Prod.: Allison Abbate & Des McAnuff pour Warner Bros. Dist.: Warner Bros. Dur.: 1 h 25. Sortie le 8 décembre 1999.*

DANS LES GRIFFES DU CINÉPHAGE

AUSTIN POWERS
L'ESPION QUI M'A TIRÉE

Austin Powers, l'espion le plus niquédélique de la planète, est de retour ! Une manière pour Mike Myers, son créateur, de confirmer qu'il s'est enfin trouver SON personnage, celui qui lui permet de déployer tout son talent comique. En bon transfuge du *Saturday Night Live*, ce show comique US d'où sortent notamment Bill Murray, Steve Martin et Adam Sandler, il triple son plaisir (et le nôtre) en incarnant à nouveau le Dr Denfer (nemesis d'Austin et sosie foiré de Blofeld), mais aussi Gras Double, un espion écossais de 300 kilos passé à l'ennemi. Trois personnages, un poste de producteur et un crédit de co-scénariste, si vous n'aimez pas le film, vous saurez à qui vous en prendre...
Le Dr Denfer, le despote le plus incapable de l'histoire, est donc lui aussi de retour ! Pour assouvir sa vengeance, il décide de voler le «Mojo» d'Austin Powers, sa force sexuelle. Pour ce faire, il crée une machine à voyager dans le temps et retourne en 1969 alors que son ennemi est cryogénisé. Le super espion va donc devoir lui aussi traverser le temps pour retrouver sa virilité perdue et combattre un Denfer qui menace de faire sauter la Terre du haut de sa base lunaire.
Dans la série des suites «better and louder», **Austin Powers : l'Espion qui m'a Tirée** fait figure d'exemple à suivre. Mieux rythmé que le premier opus et croulant sous des références plus accessibles (**Star Wars**, **Jerry Maguire**), le film est parcouru par un esprit politiquement incorrect des plus jouissifs. Ainsi Mini-Moi, le clone/nain de Denfer (une idée géniale !) passe son temps à se prendre les pires avoines et finit littéralement sa course en étron volant ! Mais la principale réussite réside dans l'immense bonheur ressenti au terme de la projection. Le divertissement par excellence. Groovy, Baby !

Stéphane MOÏSSAKIS

Austin Powers : The Spy who Shagged me. *USA. 1999. Réal.: Jay Roach. Scén.: Mike Myers et Michael McCullers. Dir Phot.: Ueli Steiger. Prod.: John S. Lyons, Mike Myers, Suzanne Todd, Jennifer Todd, Demi Moore et Eric McLeod. Int.: Mike Myers, Heather Graham, Michael York, Robert Wagner, Rob Lowe, Verne Troyer... Dist.: Metropolitan Filmexport. Dur.: 1 h 35. Sorti le 27 octobre 1999.*

CURE

Quand le thriller est devenu un genre populaire, il s'est peu à peu détaché de toute revendication et de tout discours. Citons les pires exemples, ces faux thrillers «psychologiques» tels que **Color of Night**, **Le Collectionneur**, **Sang Chaud pour Meurtre de Sang Froid** et autres produits à la mise en scène tape à l'œil et au service de rien, privilégiant systématiquement, et sans succès, l'effet au propos. Alors évidemment, quand on voit **Cure**, on tombe de haut. Tout d'abord parce que c'est peut-être, avec **Seven**, un des thrillers les plus intelligents de cette décennie, ensuite parce qu'il arrive complètement anonymement, après deux ans de transferts, dans un nombre limité de salles.
Le film de Kyoshi Kurosawa part d'un postulat classique. Des cadavres sont retrouvés le corps mutilé, une croix gravée sur leur torse. Ce qui l'est moins, c'est qu'à chaque victime correspond un assassin, retrouvé sur les lieux du crime dans un état de totale hébétude. Un inspecteur dépressif cherche la corrélation entre ces meurtres, tandis qu'un jeune amnésique est appréhendé par la police...
Tout le succès du film de Kyoshi Kurosawa réside dans la complexité de son scénario et la simplicité de sa mise en scène. Si **Cure** use de personnages clichés (le flic malheureux, le pote psy...), c'est pour mieux les exposer comme coincés dans leur propres schémas. Des schémas desquels un personnage va les faire sortir, accouchant leur esprit par le biais de l'hypnose et les forçant à revenir aux instincts les plus primaires et bestiaux ancrés dans leur être. Dès lors, **Cure** n'a de cesse de creuser la distance entre l'homme et son ego social, entre ce qu'il peut être et ce qu'il est forcé de devenir, par restriction morale et par nécessité. Le discours de **Cure** est ainsi d'un sadisme achevé et torpille allégrement le mythe du bon sauvage. Revenu à l'état primitif, l'homme tue. Un propos discutable mais fortement dérangeant qui donne à **Cure** sa raison d'être, et lui permet de livrer une réflexion poussée sur la nature humaine et ses travers, leitmotiv finalement à la base de tout bon thriller. Cure est ainsi un grand, très grand film de genre en même temps qu'une œuvre dérangeante et viscérale qui révèle un auteur torturé.

Erich VOGEL

Japon. 1997. Réal et Scén.: Kyioshi Kurosawa. Dir. Phot.: Tokusho Kikumura. Mus.: Gary Ashiya. Prod.: Tokuma Japan. Int.: Koji Yakusho, Tsuyoshi Ujiki, Anna Nakagawa, Masato Hagiwara... Dist.: MK2 Diffusion. Dur.: 1 h 43. Sorti le 10 novembre 1999.

MON VOISIN TOTORO

On vous l'a déjà dit, on vous le répétera dans le prochain numéro, Hayao Miyazaki est le Kurosawa du cinéma d'animation. En une poignée de longs métrages, il a donné naissance à une œuvre cohérente, constituée d'images splendides empreintes d'une puissance et d'une sensibilité rares. A la manière de Spielberg ou de Lucas, il a un peu réinventé le cinéma. C'est lui qui, en Occident, a permis au public de découvrir les immenses qualités du media animé. Pourtant, le réalisateur nippon n'a jamais cultivé l'art pour l'art. Il est resté fidèle à son credo : témoigner, éduquer et distraire, pour que son œuvre demeure en nos mémoires après avoir été consommée. Sans dogmatisme, chacun de ses films entend nous transmettre une leçon de cinéma et de sagesse.
Versant optimiste et poétique de **Princesse Mononoke**, **Mon Voisin Totoro** comble en tout point nos espérances, celles de grands enfants pas encore tout à fait blasés. En suivant les pérégrinations de Mei et Satsuki, véritables Indiana Jones en culottes courtes partis à la chasse aux monstres en peluche rigolos (on ne vous en dira pas plus), Miyazaki réunit sa passion de la logique formelle et sa fascination pour l'imagination enfantine. En effet, **Mon Voisin Totoro** est une réussite technique que les années ne parviendront pas à ternir. Par exemple, il est bien mieux animé que le **Tarzan** produit par *Disney* onze ans après. C'est d'autant plus remarquable que l'ambition du film n'est pas de faire étalage d'effets spéciaux nouveaux pour s'assurer de la publicité facile. C'est un road movie de cour de récréation, un long métrage qui témoigne de la beauté d'une époque, refusant de laisser nos rêves d'enfant s'échouer sur les berges du concret.
A travers ce film onirique, inclassable, auquel Akira Kurosawa vouait la plus grande admiration, Miyazaki a créé un véritable phénomène de société. Le catalogue de produits dérivés à l'effigie du gros Totoro enfle chaque année. De mémoire de Japonais, seuls **Star Wars** et Pokemon, la petite bestiole jaune du jeu vidéo, ont exercé un pouvoir de fascination équivalent. En exprimant les idées qui constituent sa profession de foi (changer l'homme, pas son environnement) sous le travestissement du conte pour enfants, Miyazaki a mis en scène une fable nostalgique et inoubliable. **Mon Voisin Totoro** est un film capable de réconcilier tatie Danielle avec la génération de ses petits enfants. Tous sont rendus prisonniers d'un supplice sobre et suggestif. Totoro assumant le rôle d'un bourreau sans pitié, il les condamne à partager leurs craintes et leurs fantasmes dans une communion du cœur et de l'âme.
En laïcisant les éléments caractéristiques de la littérature dite merveilleuse, Miyazaki s'est éloigné du cours ordinaire des choses pour revenir à la source d'une sensibilité moderne et vraie. Evinçant toute grossièreté du cadre de ses investigations (c'est suffisamment exceptionnel pour être signalé), il tire le portrait de l'archipel à l'aide d'un appareil photographique pour utopiques. Son cliché représente la société japonaise idéale. A la fois pudique et intense, **Mon Voisin Totoro** est un film poignant. Reste à savoir si vous aurez le courage de vous laisser séduire.

Bertrand ROUGIER

Tonari no Totoro. *Japon. 1988. Réal. & scén.: Hayao Miyazaki. Dir. de l'animation : Yoshiharu Sato. Décors : Kazuo Oga. Mus.: Joe Hisaichi. Prod.: Eiko Tanaka, Hirokatsu Kihara, Toshiyuki Kawabata & Tooru Hara pour Tokuma Publishing/Studio Ghibli. Dist.: Gebeka Films. Dur.: 1 h 26. Sortie le 8 décembre 1999.*

PEUT-ÊTRE

Les films de Cédric Klapisch se revoient très bien à la télé. Et pour cause, chacun d'eux a, au plus, la prétention d'un téléfilm. **Le Péril Jeune**, est ainsi sorti au cinéma grâce à son succès sur *Arte*, **Chacun Cherche son Chat** était en fait un court métrage gonflé pour être sorti en salles et **Un Air de Famille** était du théâtre filmé comme on en trouve sur le petit écran. Il ne faut pas y voir là une limite de la part du réalisateur mais plutôt une excessive modestie et un penchant pour le cinéma résolument amateur qui ne le quittera jamais. **Peut-être** n'échappe pas à cette règle, même si c'est de loin le plus onéreux de ses (télé)films. Volontairement kitsch, Peut-être fait volontiers référence à tout un pan de la littérature US d'anticipation, de Bradbury à K. Dick, tout en restant farouchement français.
Lors du dernier réveillon du millénaire, Arthur (Romain Duris) se refuse au dernier moment à avoir un enfant avec Lucie (Géraldine Pailhas). En pleine soirée, il trouve une ouverture dans le plafond des toilettes, il s'y glisse et le voilà propulsé soixante années plus tard dans un Paris enseveli sous le sable. Ako, un vieillard hirsute (Belmondo) qui se dit être son fils, le prie de redescendre enfanter Lucie. Si Arthur refuse, toute sa descendance sera remise en cause et Ako le premier disparaîtra. En plein cauchemar, Arthur s'enfuit et redescend fêter l'an 2000. S'ensuit un va-et-vient burlesque entre les générations, l'une dans le futur, l'autre dans le passé, jusqu'à ce que le présent lui-même devienne une valeur purement hypothétique.
En voulant à tout prix échapper aux clichés sur l'an 2000, Klapisch rend son film d'un grotesque somme toute sympathique. Paris sous le sable a des allures de village folklorique, les costumes sont à l'avenant, c'est-à-dire d'une parfaite roublardise et Belmondo avec ses cheveux longs, dans cette reconstitution amateur, a tout d'un néoclochard. Quand on s'aperçoit que c'est juste un passage par le toit des WC qui rend cette fabuleuse aventure possible, on hallucine. **Peut-être** ne traite ainsi jamais de rien, reste d'un bout à l'autre très prévisible (le comble du film d'anticipation) et se repose juste sur son hypothèse loufoque. Pour un téléfilm, ce serait parfait, mais pour ce qui est un des seuls films fantastiques français de l'année, c'est une blague.

Erich VOGEL

France. 1999. Réal.: Cédric Klapisch. Scén.: Santiago Amigorena, Alexis Galmot et Cédric Klapisch. Dir. Photo.: Phillipe Le Sourd. Mus.: Loic Duri et Magister Dixit. Prod.: Aïssa Djabri, Farid Lahouassa, Manuel Munz pour Vertigo Productions, PECF, M6 Films. Int.: Romain Duris, Jean-Paul Belmondo, Géraldine Pailhas, Vincent Elbaz, Julie Depardieu, Jean-Pierre Bacri... Dist.: Warner Bros Transatlantic. Dur.: 1 h 49. Sortie le 10 novembre 1999.

MYSTERY MEN

Mr Furieux a le pouvoir de... se foutre en rogne. Le Fakir bleu celui de balancer des fourchettes. Et, convaincu d'avoir le plus beau coup de pelle de l'univers, La Pelle fauche l'équipement de base-ball de son fils pour se déguiser en super-héros. Tout ça nous fait un régiment infantile au top de la ringardise, toujours coiffé au poteau par Capitaine Admirable, le super-héros officiel... On en avait tous tellement envie, nous tous qui, petiots, nous sommes bâfré de méga-mecs aux collants suggestifs et aux triceps arrogants ! Traumatisés par ces surhommes, nous salivions d'avance de rentrer dans les coulisses délirantes de la vie secrète des super-héros, et ainsi pouvoir nous payer leur poire. D'autant que les curieux avisés avaient déjà pu se réjouir des facéties trépidantes des comics de Bob Burden dont s'inspire le film. Nous nous pourléchions d'impatience donc. Et pi flop.
La sauce ne prend pas. On espère toujours que ça décolle, en vain. En dépit des petits plaisirs qu'on en tire, on se décolle de ce film comme un décalco «Superman» sur une tranche de jambon... Des gags que n'aurait pas renié Myers, des héros sympas qui ne trouvent que rarement leur rythme, les cadrages étranges d'une caméra placée comme un furoncle sur le nez, une musique inégale... La satire s'étire, façon Scoubidou potache, noyant les bonnes idées et les louables efforts des acteurs. A vouloir être trop décalé, **Mystery Men** est très loin de ce que ce qu'il aurait pu être. Le film culte annoncé n'est qu'une gentille blague. Shazam et crotte de bique.

Frédéric LELIÈVRE

USA. 1999. Réal.: Kinka Usher. Scén.: Neil Cuthbert. Dir Phot.: Stephen H. Burum. Mus.: Stephen Warbeck. Prod.: Lawrence Gordon, Mike Richardson et Lloyd Levin. Int.: Hank Azara, Janeane Garofalo, William H. Macy, Ben Stiller, Geoffrey Rush... Dist.: United International Pictures. Dur.: 2 h. Sortie le 15 décembre 1999.

LUNA E L'ALTRA

Luna (Iaia Forte) est une personne coincée. Coincée dans son job d'institutrice dans un collège strict napolitain. Coincée par son père qui ne travaille pas mais qui habite chez elle. Tellement coincée qu'elle n'ose pas répondre aux avances d'Angelo (Maurizio Nichetti) qui lui plaît pourtant drôlement. Quand elle active accidentellement une mystérieuse lanterne magique confisquée à un de ses élèves, elle donne soudainement corps et vie à son ombre, qui ne va pas se gêner pour s'émanciper à sa place.
Maurizio Nichetti a toujours eu des bonnes idées. Dans **L'Amour avec des Gants**, il incarnait un bruiteur de dessins animés qui devenait progressivement un personnage de cartoon. Dans **Le Voleur de Savonnettes**, son personnages se retrouvait bloqué dans une télé, entre des spots publicitaires et un film de De Sica. Dans **Stefano Quantestorie**, il incarnait tour à tour quatre personnages hypothétiques qu'auraient pu devenir son héros s'il n'avait pas raté sa vie. **Luna e l'Altra** témoigne de la même prolifération d'idées cinématographiques. Mais elles sont cette fois excessivement maltraitées à l'écran. Manifestement, Nichetti a décidé de faire un joli conte pour tous et s'est débarrassé de ses pulsions, de ses délires inassouvis, pour contrôler davantage son dernier travail et le rendre le plus populaire possible. Peu de films parviennent à être limpides sans pour autant être stupides, et il n'y a bien maintenant que Tim Burton et quelques rares autres qui arrivent à donner à leurs œuvres différents niveaux d'interprétation pour que les spectateurs, tous âges confondus, s'y retrouvent. Dans **Luna e l'Altra** de Nichetti, ce ne sont pas tant les effets spéciaux amateurs ou l'interprétation hâtive qui énervent, mais le simple fait de voir un film destiné uniquement au très jeune public, faute de n'avoir pu prétendre à mieux. **Luna e l'Altra** devient alors l'ombre du film qu'il aurait pu être, une œuvre trop candide pour être maligne, trop niaise pour être pertinente, sabordée par la volonté excessive de son auteur de plaire à tout le monde.

Erich VOGEL

Italie. 1996. Réal.: Maurizio Nichetti. Scén.: Maurizio Nichetti, Nello Correale, Laura Fischetto, Stephano Albé. Dir.phot.: Luca Bigazzi. Prod.: Ernesto Di Sarro pour Bambu' Srl. Int.: Iaia Forte, Maurizio Nichetti, Aurelio Fierro, Luigi Burrano, Ivano Marescotti... Dur.: 1 h 38. Dist.: Les Films du Paradoxe. Sortie le 22 décembre 1999.

convention

Comics/Sci-Fi/Horror Show

Les 2 et 3 octobre derniers s'est tenu à la salle Wagram le Comics/Sci-Fi/Horror Show, une véritable convention à l'américaine organisée par la librairie Arkham. Une première dans notre capitale ! Deux jours durant lesquels il était possible de dénicher, sur les stands des divers exposants, des jouets collector, des affiches de cinéma rares, des comics, des livres, des vidéos. Deux jours où on pouvait aussi croiser des auteurs et illustrateurs de la littérature fantastique, des acteurs de l'ancienne comme de la nouvelle trilogie STAR WARS, dont Dave Prowse (Dark Vador), Anthony Daniels (C3PO) et Jerome Blake (Rune Haako), ou encore H. R. Giger, tous venus rencontrer leurs fans et dédicacer leurs photos (il y avait même notre cher JPP, qui a fait un carton avec ses Craignos Monsters !). Une logistique sans reproche (dans les limites du possible) caractérisait ce premier essai plutôt concluant, où tout ce qui fait la contre-culture a été célébré dans la joie et la bonne humeur. Numa Roda-Gil, un des fondateurs d'Arkham, nous explique ici comment se prépare un événement comme le Comics/Sci-Fi/Horror Show.

Anthony Daniels/C3PO en compagnie de Numa Roda-Gil/Arkham.

La genèse

«On n'a rien inventé. C'est un événement qui existe depuis plus de 25 ans aux Etats-Unis, et qui commence à s'implanter en Europe, surtout en Angleterre, en Allemagne et en Belgique. Comme d'habitude, on avait un métro de retard, la France était le seul pays sans sa convention de SF. En tant que fans, les pubs pour les conventions anglo-saxonnes dans des magazines tels que Fangoria *ou* Starlog *nous ont toujours fait fantasmer. Alors on s'est dit qu'il serait temps qu'il y en ait une chez nous et on l'a fait.»*

Difficultés de mise en place

«C'est un projet très compliqué à monter. En fait, il y a eu des problèmes à tous les niveaux, qu'on a essayé de gérer plus ou moins bien, les uns après les autres. A commencer par des problèmes d'infrastructure de base, comme trouver un local à Paris intra-muros qui soit agréable et qui se prête facilement à la manifestation. Ceux qui louent le local doivent d'abord accepter le projet. Par exemple, on a commencé par se renseigner pour louer un espace au Parc des Expositions de la Porte de Versailles et on s'est tout de suite retrouvé face à un mur. Les responsables ne connaissent rien de la science-fiction ou des comics. C'est un peu comme leur parler de pommes de terre. Ça ne les intéresse tout simplement pas. Et comme c'était quelque chose de totalement nouveau, d'inconnu chez nous, ils ne faisaient aucun effort, ne proposaient aucune facilité financière. Tous nos interlocuteurs étaient sidérés par le projet, n'y croyaient pas une seule seconde. Le problème de base, c'est avant tout une question de crédibilité, leur montrer qu'il y a des fans, que ça peut marcher, en France aussi. Il faut faire reconnaître ce genre de manifestation chez nous avant d'entreprendre de quelconques démarches. Tous les autres problèmes, comme trouver des sponsors, découlent de là.»

Pas de sponsors

«Aucun ne nous a répondu. On a dû tout assumer tout seul. Et financer un événement comme celui-là est un lourd investissement. Même Pepsi, *qui est pourtant le partenaire officiel de* **Star Wars**, *nous a ignorés. Pour leur parler, il faut prendre un rendez-vous téléphonique et donc envoyer un dossier complet du projet. S'ils ne te rappellent pas eux-mêmes, tu ne passes pas le cap de la standardiste. Dommage, parce que sur une convention comme celle-ci, qui s'axait avant tout autour de* **Star Wars**, *c'était le sponsor rêvé.»*

Des problèmes, toujours des problèmes...

«Ensuite, il y a aussi les problèmes de stands. C'était assez difficile de convaincre la plupart de nos concurrents, qui pensaient à tort qu'il s'agissait d'une convention exclusivement Arkham. Et comme certains exposants ne veulent pas se croiser, il faut que leurs stands soient suffisamment éloignés les uns des autres. Par contre, les problèmes liés aux invités sont beaucoup plus drôles puisque ce sont des problèmes de susceptibilité. Par exemple, il ne faut surtout pas que Dave Prowse soit assis à côté d'Anthony Daniels parce qu'ils ne s'apprécient pas. Ça paraît ridicule dit comme ça, mais une fois sur place, c'est un enfer à gérer. Tout s'additionne, il faut aussi répondre aux nombreuses questions des visiteurs, ce qui demande une logistique en béton. C'est un travail énorme.»

Le choix des invités

«On a décidé que le thème principal de cette première convention serait **Star Wars**, *déjà parce que le nouveau film,* **La Menace Fantôme**, *sortait le même mois, et aussi parce qu'on est des fans purs et durs de la saga. Il faut aussi se faire plaisir. Dave Prowse était déjà venu dédicacer à la librairie et donc on le connaissait. Et puis, c'est Dark Vador ! Anthony Daniels s'est un peu imposé, à la place de l'acteur qui joue Darth Maul, qui était retenu par des obligations liées au* **X-Men** *de Bryan Singer. On a aussi demandé à Giger de venir parce qu'il est étroitement lié à l'histoire d'Arkham : c'était notre première séance de dédicace, la première sérigraphie qu'on a éditée était une des siennes... Hors comics, c'est le travail de Giger qui est le plus mis en avant dans notre magasin. Donc, ça nous paraissait logique ; voire inévitable. Et comme plus on est de fous, plus on rit, il y avait aussi des dessinateurs de comics et des auteurs de la littérature de SF. On est très content de l'affiche dans le sens où on a ratissé vraiment large. C'est pour ça qu'on a décidé d'appeler l'événement Comics/Sci-Fi/Horror Show et c'est ce qui le différencie de ses modèles. Aux Etats-Unis, il y a tellement de conventions qu'ils sont obligés de se spécialiser. Le marché est morcelé. Réunir tout ce monde dans un même salon, c'est notre plus grande satisfaction.»*

Déceptions

«Il y en a eu quelques-unes, mais des bonnes surprises aussi. De toute façon, c'est avec l'expérience qu'on ne répète pas les mêmes erreurs. Beaucoup de visiteurs ont trouvé le prix d'entrée trop cher. C'est vrai que 75 F, c'était un peu onéreux, je le reconnais. Mais il y a eu beaucoup d'investissement. On a peut-être visé trop haut, en choisissant une salle trop luxueuse, avec des écrans géants qui diffusaient continuellement des films, des clips, etc... Bon nombre d'entre eux étaient aussi déçus d'apprendre que les acteurs de **Star Wars** *faisaient payer leurs dédicaces. Mais pour la plupart d'entre eux, c'est aujourd'hui leur principale source de revenus. D'autre part, David Prowse m'a expliqué que les acteurs de l'ancienne trilogie* **Star Wars** *avaient décidé de cette pratique d'un commun accord, après avoir vu des photos signées par toute l'équipe vendues 100 dollars dans des boutiques américaines, sans qu'ils ne touchent rien. Il faut les comprendre, ça doit être frustrant. Mais toutes ces remarques nous permettront de nous améliorer pour l'an prochain. On va essayer de faire en sorte que la place soit moins chère pour la même qualité. On a du pain sur la planche !»*

Le mot de la fin

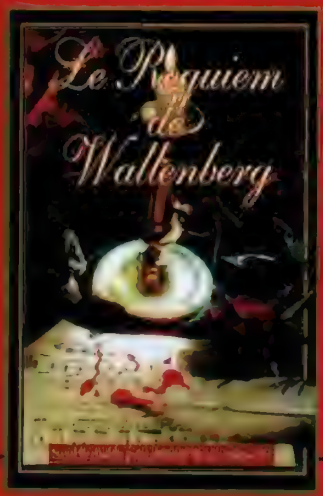
«On tient à conserver une image d'activistes. On ne veut pas se contenter de vendre des comics, même si c'est notre passion. On veut que ça bouge dans la capitale ! En tant que fanboys, on se souvient de la belle époque du Festival du Film Fantastique de Paris, puis du Marathon, ce genre de choses. Petit à petit, on aimerait relancer tout ça, mais c'est loin d'être évident. En même temps, maintenant que la première est faite, on devrait avoir moins de mal à renouveler l'exploit dans le futur. On a quand même reçu plus de 2.000 personnes en deux jours, ce qui est plutôt bien. Et les nombreuses retombées médiatiques sont là pour nous prouver que c'est enfin lancé.»

Propos recueillis par **Damien GRANGER**

La Salle Wagram accueille les fans...

Hellboy, le gagnant du concours de déguisement.

CRUEL ! ROMANTIQUE ! PATHÉTIQUE ! SADIQUE !



ET SI LES CLEFS DE SOL ET DE FA ÉTAIENT CELLES DES ENFERS ?

BON DE COMMANDE

Je commande :

❒ La vidéo K7,Le Requiem de Wallenberg, au prix de : 149,00 Francs + 20,00 Francs de port

❒ Le CD de la Bande Originale du film, au prix de : 119,00 Francs + 20,00 Francs de port

❒ Le CD et la vidéo K7 en super promo, au prix de : 219,00 Francs + 30,00 Francs de port.

Nom / Prénom :

Adresse :

Ville **Code postal :**

Chèque à renvoyer à : MAGICSTONE PRODUCTIONS
VILLA GODEFROY DE BOUILLON - CRASSAY - 36700 ARPHEUILLES

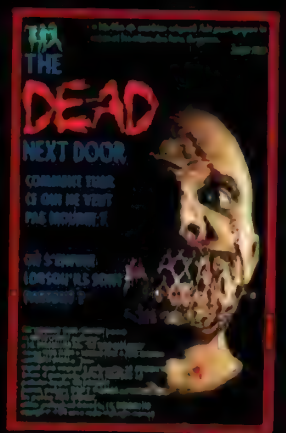
AVIS CHIFFRÉS

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.

R.D.: Rafik Djoumi. D.G.: Damien Granger.
V.G.: Vincent Guignebert. J.P.P.: Jean-Pierre Putters.

	RD	DG	VG	JPP
Austin Powers : l'Espion qui m'a Tirée	5	6		
Dans la Peau de John Malkovich		5		
Hantise	0		0	2
Jin-Roh	5	5		
Matrix	5	6	4	4
Mon Voisin Totoro	6	5	6	
Mystery Men	0	1		
La Neuvième Porte	2			4
Perfect Blue	4	5		
Le Projet Blair Witch	4	1		
Sixieme Sens	5	6	3	4
Star Wars Episode 1 : La Menace Fantôme	1	0	4	2
Tarzan	4	5		
Le 13ème Guerrier	6	6	5	5

"Les scènes les plus gore jamais montrées à l'écran (castration effectuée en gros plan, épluchage en direct de la tête d'une victime, etc.)."
- Mad Movies



"Le réalisateur ne lésine sur aucun effet morbide ou sanglant lors de ce périple hallucinant où se mêlent action, cannibalisme et humour noir." - Fantastyka

"Des litres d'hémoglobine, des tonnes de viscères et un nombre record de 130 morts violentes font de PREMUTOS le film le plus sanglant jamais réalisé."

"Un jeu de massacre extrême et sanguinolent au ton particulièrement cruel et satirique."
- Fangoria

"Pour amateurs d'extrême mauvais goût, d'ultra-gore et de déviances sexuelles. Il est fortement conseillé d'avoir l'estomac bien accroché."
- Ciné Live

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 53, rue du faubourg Madeleine 45000 ORLÉANS - Tél. 02.38.43.06.57

OFFRE SPÉCIALE : 1 K7 - 159 FF ; 2 K7 - 300 FF ; 3 K7 - 450 FF ; 4 K7 - 600 FF ; 5 K7 - 750 FF

Frais de port : 1 K7 - 30 FF ; 2 K7 - 35 FF ; 3 K7 et plus - PORT GRATUIT !

UNCUT MOVIES

Je désire recevoir les cassettes suivantes (VHS/SECAM)

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code Postal : ..... Ville : .....

Ci-joint mon réglement de ..... FF à l'ordre de UNCUT MOVIES.

par ❑ chèque ou ❑ mandat cash

Pour l'étranger, mandat cash international uniquement.

Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 15 jours en colissimo.

Titre	Qté	Prix
Frais de port (colissimo)		
TOTAL		

TOUS AUX MANIFS !

■ Le Onzième Festival de la Science-Fiction et de l'Imaginaire se déroulera à Roanne du 15 au 21 décembre 1999. Au programme, beaucoup d'expos (Druillet, Tolkien...), beaucoup d'invités (Jean-Pierre Jeunet, Jean-Pierre Andrevon...), beaucoup d'animations et même beaucoup de projections de bons films. Ça fait beaucoup de beaucoup, on se demande comment les organisateurs font faire. Pour de plus amples informations, on les contacte au 04 77 72 09 25.

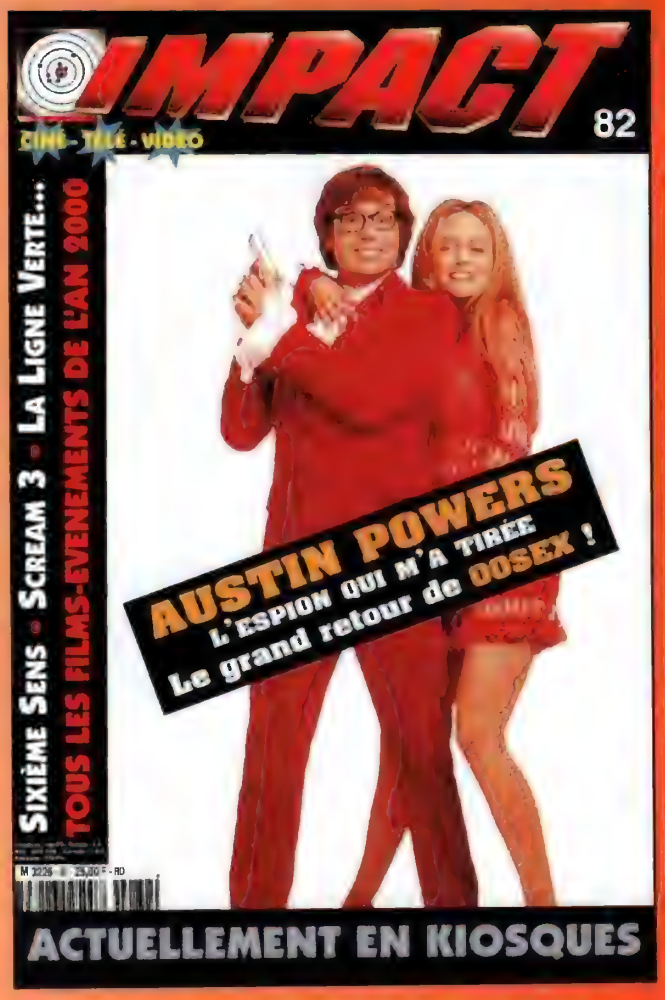
■ Le cinéma Pathé Tours (4 place François Truffaut à... Tours) accueille la quatrième nuit du cinéma fantastique organisée par le fanzine *Le Steadycam*. Le 10 décembre à 20 heures, vous pourrez voir **La Mouche** (bzzz bzzz), **Les Dents de la Mer** (gloub gloub), **Mad Max 2** (vroum vroum) et — sous réserve — **La Fin des Temps** (amen). Pour tout renseignement : 02 47 60 10 60.

■ Le 11 décembre à minuit, le cinéma Racine Odéon (qui a mis la pédale douce sur les fax ce mois-ci, merci les gars !), organise la «Nuit Trash Cartoons» avec **South Park le Film**, **Perfect Blue** et **L'Impitoyable Lune de Miel**. On se rend donc au 6 rue de l'Ecole de Médecine, Paris 5ème pour prendre tout de suite sa place, ce qui permet d'économiser 10 F sur le prix du billet.

■ Le Cinéma Bis à la Cinémathèque, c'est le vendredi, 20 h, au 42 Bd de Bonne Nouvelle, 75010 Paris, et nulle part ailleurs. Au programme : le 19 novembre, «Perles rares du giallo» avec **Qui l'a vue Mourir ?** et **Je Suis Vivant !** (faudrait savoir !) ; le 3 décembre, «L'enfer du cinéma japonais» avec **Prisonnière Sasori : la Cellule n°41** et **Dame à Sacrifier** ; le 17 décembre, «Sorcellerie mexicaine» avec **Yambao, Fille de Satan** et **Magie Noire à Haïti**.

■ La même Cinémathèque Grands Boulevards offre, du 24 novembre au 2 janvier, une programmation monstrueuse sous le titre «Joe Dante et la seconde génération Corman». Outre tous les films, téléfilms et séries télé du réalisateur de **Hurlements**, on pourra se gaver de friandises telles que **La Nuit de tous les Mystères** (William Castle), **Cinq Femmes à Abattre** (Jonathan Demme) ou encore **Les Survivants de l'Infini** (Jospeh Newman). Pour le programme complet, on appelle le 01 56 26 01 01 (demandez Ulla).

Joe la Manif



HAXAN

LES SÉLECTIONS HAXAN DU MOIS

PRIX SPÉCIAL NOËL : 89 F la K7

(offre valable jusqu'au 31 décembre 1999)

NEKROMANTIK 2 *	PLAYGIRLS *
MALEFICIA * (vf)	PLAYGIRLS 2 *
CAMP 731 **	TOKYO LOVE *
OZONE * (vf)	X-TRO 2 (vf)
THAI BABES N°1	DEMENTIA 13 (vf)
INCREDIBLE TORTURE SHOW * (vf)	SWEET SATAN *
ABOMINATION * (vf)	GENERATION Z *
QHS * (vf)	EVIL ALTAR (vf)
VIBROBOY (vf)	CHUD 2 (vf)
COMBAT SHOCK *	LA MALÉDICTION DU PHARAON (vf)
LE ROI DES MORTS *	VAMP (vf)
LA PLANTE QUI AIMAIT LES FEMMES *	ROCK'N ROLL OVERDOSE *
LA VIE SEXUELLE DE ROMEO ET JULIETTE * (vf)	SUSPIRIA (vf)
MONDO TOPLESS *	2000 MANIACS (vf)
VIXEN * (vf)	BODY BAGS (vf)
CHERRY, HARRY ET RAQUEL * (vf)	LEPRECHAUN À LAS VEGAS (vf)
HARCORE 2 **	FRISSONS (vf)
RICHARD KERN : PORTRAIT LIVE FROM NEW YORK **	LA MALÉDICTION D'ARKHAM (vf)
	PHANTASM 3 (vf)
	CREEPOZOIDS (vf)

*interdit aux moins de 16 ans/** interdit aux moins de 18 ans

Bon de commande à renvoyer à HAXAN FILMS - 23 rue Jean Giraudoux - 75016 Paris. Tél.: 01 48 29 07 24 - Fax : 01 48 29 07 24

Je désire recevoir les cassettes suivantes (VHS/Secam) (Livraison sous 15 jours)

Sauf si mentionné, toutes nos cassettes sont en VO STF.

Ci-joint mon règlement de _____ F par ❑ chèque ❑ mandat à l'ordre de Haxan Films.

Nom _____

Adresse _____

_____

Code Postal _____ Ville _____

** Je certifie être majeur

Signature :

TITRES	PRIX
Port 30 F (gratuit à partir de 2 K7 achetées)	
TOTAL	

Site INTERNET HAXAN

Catalogue gratuit sur simple demande

ABONNEMENT

SOYEZ MAD, ABONNEZ-VOUS !

Un film WALT DISNEY PICTURES
Sortie le 24 novembre

Soyez parmi les 150 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, la K7 vidéo de **X-FILES - LE FILM** (en version originale sous-titrée français, avec la vraie voix de David et Gillian !) ou un collector **TARZAN** : «Le livre du film» (éditions *Dreamland*), une peluche à l'effigie de Tarzan ou un t-shirt taille adulte (indispensable si vous voulez draguer Jane).

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous l'indiquiez clairement, nous vous enverrons, au choix, le t-shirt **MON AMI JOE** (taille enfant), ou un numéro de *MAD MOVIES* ou d'*IMPACT* que vous avez malencontreusement découpé pour un précédent abonnement (ah, ah, ah, diabolique !).

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

_____

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à Mad Movies.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international

Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart
75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

actualité cinéma
sortie le 15 décembre

Jericho Cane (Arnold Schwarzenegger) : un ex-flic reconverti en agent de surveillance alcoolique et suicidaire.

LA FIN DES TEMPS

Absent des écrans depuis BATMAN & ROBIN, Arnold Schwarzenegger se mesure à son plus redoutable adversaire dans LA FIN DES TEMPS, le Prince des Ténèbres en personne. Un Lucifer qui, en cette fin de millénaire, menace de détruire la Terre s'il parvient à déflorer dans les quarante-huit heures une vierge new-yorkaise. Peter Hyams, le réalisateur d'OUTLAND et de TIMECOP, tient le chronomètre du compte à rebours...

Arnold Schwarzenegger et le cinéma fantastique, c'est une longue histoire d'amour : **Conan le Barbare**, **Terminator 1 & 2**, **Predator**, **Running Man**, **Total Recall**, **Batman & Robin**... Et, désormais, **La Fin des Temps**, un thriller tendance satanique, très fin de siècle. Dans 1999, on peut lire 666, le chiffre de Satan. Logique que cette date frappe les esprits à l'approche de l'échéance fatidique. A l'aube de l'an 2000, scénaristes et réalisateurs versent dans le surnaturel à haute dose : **Le Témoin du Mal**, **L'Associé du Diable**, **La Neuvième Porte**, **Hantise**, **Lost Souls**, **Stigmata**, **House of Haunted Hill**... Une véritable avalanche de maléfices et sortilèges. Entre tous ces rivaux, **La Fin des Temps**, nanti d'une méga-star internationale et d'un sérieux paquet de dollars (100 millions), passe pour un gros morceau. LE gros morceau même car, au-delà de son envergure commerciale, le film illustre la probabilité de l'avènement du royaume des ténèbres. En clair, Satan pourrait prendre possession de la Terre et de ses locataires. Evidemment, Arnold n'est pas d'accord. Son rôle ? Un flic robuste, mais pas le genre bulldozer de **Double Détente**. Plutôt un type ordinaire, physiquement baleze certes, mais avec quelque chose qui cloche à l'intérieur. Le talon d'Achille du colosse en somme.

La bouteille et le crucifix

Dans **La Fin des Temps**, Arnold Schwarzenegger interprète Jericho Cane, un ex-flic devenu agent de surveillance et qui n'est plus que l'ombre de lui-même malgré une nette propension à des actions kamikaze. *«Il s'avère vulnérable»*, soutient le réalisateur Peter Hyams. *«Au début du film, c'est un individu brisé, un alcoolique suicidaire»*. Effectivement, Jericho Cane n'affiche pas le profil du héros. Et pour cause. Des années auparavant, sa femme et sa fille ont péri dans un attentat orchestré par la pègre. De quoi anéantir un homme. Son traumatisme, Cane le traîne encore aujourd'hui. Et Arnold de faire profil bas dans le rôle. Fini le temps de la justice triomphante, des petites plaisanteries ironiques entre les bastons et fusillades. Sensiblement amaigri, un brin marqué par une intervention chirurgicale pour un problème cardiaque, Arnold version 1999 tourne radicalement le dos au Schwarzie des familles. *«C'est un personnage qu'il n'a jamais incarné auparavant»*, intervient le scénariste Andrew Marlowe, l'homme qui a transformé le Président des Etats-Unis en super-héros dans **Air Force One**. *«Jericho Cane est un type qui souffre, ne sachant quelle orientation donner à son existence. Bien sûr, vous retrouvez en lui le Schwarzie que vous connaissez, mais un Schwarzie un peu plus hanté que de coutume»*. En clair, l'ex-policier ne croit plus en rien. Pas plus à Dieu qu'au Diable. Au terme d'une poursuite dans un tunnel dont les parois s'enflamment, Jericho Cane doit pourtant se rendre à l'évidence : si l'antéchrist parvient d'ici là fin du millénaire à s'accoupler avec Christine Bethlemen (Robin Tunney, la plus gentille des sorcières de **Dangereuse Alliance**, dans un rôle refusé par Kate Winslet), une vierge consacrée à sa naissance au culte de Lucifer avant d'être rendue à sa famille, l'Enfer et la Terre fusionneront. Sur ce royaume des Ténèbres, Lucifer régnera pendant mille ans...

La guerre des ego

Au-delà du scénario qu'il illustre, de la présence d'Arnold Schwarzenegger reformaté, **La Fin des Temps** suscite également l'intérêt par la personnalité de son metteur en scène, Peter Hyams. Un cinéaste doué mais dont la constance n'est pas la qualité première. Au plus bas de sa forme, il torche des films d'action aussi anonymes que **Deux Flics à Chicago** et **Le Dernier Témoin**. En moyenne forme, il gratifie Van Damme de deux de ses meilleurs films, **Time-Cop** et **Mort Subite**, Sean Connery d'un thriller de plus (**Presidio**) et relève le défi technique de **Relic**. En pleine possession de ses moyens, il réussit magistralement **Capricorn One** (habile démonstration de duperie médiatique très en avance sur son temps), **Outland** (superbe remake space-opéra du **Train Sifflera trois fois**) et **2010** (la très sous-estimée suite à **2001, L'Odyssée de l'Espace**)

Sur **La Fin des Temps**, Peter Hyams joue les sauveurs providentiels, après que le réalisateur initial, le jeune as du clip allemand Marcus Nispel, a été dégagé du jour au lendemain. Les raisons ? Il en existe deux, l'une officielle et l'autre officieuse. Arnold Schwarzenegger est le porte-parole de la première. *«Marcus Nispel a travaillé sur **La Fin des Temps** pendant un mois. Au terme de ce délai, nous nous sommes rendus compte qu'il envisageait un film très différent de celui que nous avions en tête. Marcus se concentrait essentiellement sur les effets spéciaux optiques, l'action et les prises de vues chiadées.* ■■■

Lucifer (Gabriel Byrne) : s'il parvient à s'accoupler avec Christine Bethlemen, il régnera sur Terre.

La Fin des Temps

Jericho et son ami Chicago (Kevin Pollack) à la poursuite du Diable.

■■■ *Le suspense à proprement parler et les personnages ne l'intéressaient pas».* A travers ses déclarations, la star invoque les sempiternels «différends artistiques» à l'origine de ces fréquentes ruptures de contrat. En fait, si Marcus Nispel disparaît soudain de **La Fin des Temps**, c'est pour s'être montré trop bavard. Pour avoir révélé à la presse professionnelle la liste des exigences d'Arnold Schwarzenegger sous la forme d'un manifeste de 64 pages. Une manière sournoise de solder un compte ? Une possibilité dans la mesure où les deux hommes, avant **La Fin des Temps**, avaient déjà collaboré sur un projet avorté, un film d'action titré **S.W.A.T**. En clair, Nispel aurait très mal accepté l'omnipotence de sa vedette. D'ailleurs, quelques jours après son «remerciement», il déclare au *London Times* : «*Ça ne m'intéresse pas de travailler avec vous, les gars. Du moins si vous ne me manifestez pas le respect que vous manifestez à Kubrick ou Coppola* ». Un brin présomptueux **La Fin des Temps** ou la guerre des ego en somme. Mais Arnold se défend farouchement de tirer la couverture à lui. «*Je ne peux pas faire un film à moi tout seul*», plaide-t-il. «*Il me faut pour ça un budget correct, un bon script, un bon cinéaste. Aux réunions de production, je ne suis pas du genre à tenter d'essayer d'imposer mon point de vue. Je propose des idées comme n'importe quel membre de l'équipe. Faire du cinéma, c'est jouer au sein d'une équipe. Je n'ai rien d'un ego-maniaque. Les choses ne se font pas à ma façon, mais de façon collective*».

L'homme de la situation

Marcus Nispel viré, il faut parer au plus urgent. Et c'est là que James Cameron intervient. Evidemment, la production le sollicite pour reprendre le gouvernail de **La Fin des Temps**. Mais le réalisateur de **Titanic** n'est pas du genre à prendre un train en marche. Bon prince, il suggère à Arnold Schwarzenegger le nom de Peter Hyams, un bon ami à lui, auprès duquel il développe deux ambitieux projets. Un nouveau **Choc des Mondes** sur les rangs, annulé pour cause de concurrence trop avancée de **Deep Impact** et d'**Armageddon**, et le remake de **La Planète des Singes**, lui aussi repoussé aux calanques grecques. «*Tout cet s'est déroulé à une vitesse stupéfiante. **La Fin des Temps** devant impérativement être prêt pour novembre 99, car son action se déroule sur quarante-huit heures à partir du 28 décembre. Je n'ai bénéficié que de six semaines de préproduction au lieu d'une année complète*», témoigne Peter Hyams dont l'agenda de tournage s'étala néanmoins sur six mois. Une durée inhabituelle justifiée par les différentes casquettes du cinéaste. Non seulement Hyams assure la mise en scène proprement dite, mais également les éclairages, le cadre et la réalisation des séquences d'action généralement confiées à la seconde équipe. Un boulot de titan qu'il assure sur tous ses films. «*Peter est ainsi. Il tient à être impliqué dans le moindre aspect de la fabrication d'un film, décider des lumières, des mouvements de caméra, diriger les acteurs. C'est un bourreau de travail en même temps qu'un chic type, un homme très honnête qui vous encourage toujours à faire mieux*». Des louanges signées Arnold Schwarzenegger qui, l'espace d'une réplique, résume sa carrière et ses aspirations nouvelles. «*Dans une scène, mon personnage dit à un prêtre : «Entre votre foi et mon calibre 9mm, je choisis le 9mm». Bien sûr, il se trompe. Jusqu'à présent, je fonctionnais à la puissance de feu. Dans **La Fin des Temps**, je découvre que l'on ne peut pas toujours gagner les armes à la main*». Surtout que le gros flingue qu'il dégaine se révèle contre Lucifer aussi efficace qu'un pistolet à eau. Pour sauver le monde, Jericho Cane doit d'abord sauver son âme...

De l'esprit et du muscle

Peter Hyams n'a pas voulu faire de **La Fin des Temps** un blockbuster classique, le gros ordinaire de la production hollywoodienne. «*La Fin des Temps* ne se résume pas à une formule du style «Arnold est de retour pour flanquer une bonne raclée aux méchants». Le film s'adresse à votre intelligence, à votre sensibilité. Il parle de foi, de spiritualité, au milieu même d'un déluge d'explosions, de cascades et d'effets spéciaux digitaux». En bref, tout le nécessaire à un spectacle animé par Arnold Schwarzenegger, nanti de ce plus indéniable que constitue une atmosphère lourde, oppressante. «*Aujourd'hui, un film d'action ne peut plus se contenter d'être un simple film d'action*», enchaîne la star. «*Le genre tel qu'on le connaît est à bout de souffle, épuisé. Voilà pourquoi le public recherche la nouveauté, quelque chose comme **Matrix** qui réunit des éléments nouveaux, un usage original des effets spéciaux. **La Fin des Temps** s'y apparente dans la mesure où l'action va de pair avec le surnaturel et la psychologie*». Pour mieux accréditer la thèse d'une superproduction qui soit la synthèse de l'esprit et du muscle, Peter Hyams se réfère à d'illustres prédécesseurs eux aussi portes sur le métissage des genres. «*Peu de films sont parvenus à une parfaite combinaison du spectacle et de la peur. Il y a **Seven**, **L'Exorciste** et **Alien***», poursuit Peter Hyams. Des titres qui reviennent à la mémoire dès les premières instants de **La Fin des Temps**. Sous influence, mais discrètement car le mot «plagiaire» le fait frémir, le réalisateur creuse le sillon de la terreur sourde. Il faut dire que le manuscrit d'Andrew Marlow avait bien préparé le terrain.

Crise de foi

Andrew Marlow a écrit l'histoire de **La Fin des Temps** avec le plus grand sérieux, prenant soin de réunir une documentation abondante. «*J'ai consulté des représentants du clergé, des catholiques, des non-catholiques, des spécialistes des sciences occultes... La plupart étaient très intrigués par les préceptes du récit, notamment par la nature de l'enjeu. **La Fin des Temps**, ce n'est pas Dieu contre le Diable, mais l'Homme contre le Diable, ce qui change tout. J'ai également rencontré le prêtre que consulte régulièrement la famille d'Arnold Schwarzenegger. Nous avons avec lui débattu des implications du film*». Ne manqueraient donc plus qu'un coup de goupillon du Pape en personne et d'une giclée d'eau bénite ! «*Je ne peux affirmer si les informations que renferme le script d'Andrew Marlow sont véridiques ou pas. Certaines proviennent de la Bible, d'autres de l'histoire des religions, d'autres encore de discussions avec des ecclésiastiques et beaucoup de l'imagination de son auteur*» relativise un Peter

*Comme dans **Prince des Ténèbres**, des sans-abris jouent les serviteurs du Diable*

*Difficile d'éviter les références à **L'Exorciste** lorsqu'on se confronte au Diable !*

Hyams plus mesuré sur la charge liturgique du film, préférant épiloguer sur le talent du comédien Gabriel Byrne. Gabriel Byrne, l'un des **Usual Suspects**, dans le rôle de Lucifer, un antéchrist classieux dans la tradition du Robert de Niro d'**Angel Heart** et du Al Pacino de **L'Associé du Diable**. Comme ce dernier, il se présente sous l'aspect d'un homme d'affaires.
Dans le rôle de Chicago, collègue et meilleur ami de Jericho Cane, un autre ancien **Usual Suspects**, Kevin Pollak. De tous les comédiens de **La Fin des Temps**, Udo Kier est le plus familier du fantastique. Il a été Dracula (**Du sang pour Dracula**), Frankenstein (**Chair pour Frankenstein**), Jekyll & Hyde (**Dr. Jekyll et les Femmes**) et second couteau très prisé du genre (**Blade**, **Modern Vampires**, **Armageddon**, **Johnny Mnemonic**, **BarbWire**). Son personnage : le Dr. Donald Abel. *«Abel assiste Lucifer lui-même. L'interprète le Grand Prêtre du Mal et, dans la plupart de mes scènes, je parle latin»*, commente le comédien. *«Au début, les producteurs du film m'ont demandé d'incarner le Diable en personne. Puis, ils se sont ravisés. Cela leur posait un gros problème que deux acteurs d'origine allemande et autrichienne, Arnold Schwarzenegger et moi, se partagent l'affiche. Deux accents germaniques, c'était un de trop. Les producteurs ont finalement choisi Gabriel Byrne qui, lui, possède un accent irlandais !»*.

New York à Los Angeles

Très bien garni côté comédiens (on y trouve même cette vieille baderne de Rod Steiger en prêtre !), **La Fin des Temps** est une superproduction également très soucieuse de demeurer en contact avec le réel. En dépit du genre permissif dans lequel il œuvre, Peter Hyams ne fait pas n'importe quoi. Au thriller millénariste, le cinéaste applique une politique qui lui a souvent réussi : un traitement réaliste. Réalistes sont en effet **2010**, **Outland** et même **TimeCop** ! *«Si vous voyez des gens dans une situation aussi extrême et que vous n'y croyez pas une seule seconde, il est évident que vous n'aurez pas peur»*, justifie le réalisateur, peintre d'un New York ténébreux, crasseux et humide. Une cité sombre et dantesque reconstituée, à l'instar de **Seven**, à Los Angeles, la ville la plus ensoleillée des États-Unis. C'est la partie basse de la mégapole californienne, construite dans les années 20 et 30, que Peter Hyams et ses collaborateurs ont maquillé grâce aux nouvelles technologies, à des logiciels très performants dans le leurre réaliste. Clou de cette métamorphose : les festivités du réveillon 1999 se déroulant sur Times Square. Au chef décorateur Richard Holland de relayer au mieux les intentions du maître d'œuvre, de livrer un travail qui morde à la fois sur le surnaturel et un quotidien bien palpable. *«Parmi les nombreux décors très élaborés bâtis pour l'occasion, nous avons transformé une vieille station d'essence en un temple souterrain. Pour que cet antre ait l'air aussi abandonné, mouillé et oppressant que possible, je me suis inspiré de photos de la centrale nucléaire de Tchernobyl»*. Rien de tel qu'une carte postale d'Ukraine pour donner une idée de l'emprise de Lucifer sur un morceau de terre...

Une messe noire indispensable à l'avènement de Lucifer sur Terre.

Dans ce décor gigantesque, vaste autel destiné à la gloire de Satan, viennent s'entasser quelques acteurs et pas moins de cinq cents figurants. Des suppôts du Malin au look de circonstance. *«Nous avons opté pour des costumes noirs, gris et marrons afin que ces couleurs se marient avec les tons gris, dorés et ambrés des décors»*, souligne la responsable de la garde-robe de **La Fin des Temps**, Bobbie Mannix. Pas moins importante, mais plus spectaculaire, s'avère la participation de Stan Winston au projet. Stan Winston, c'est une bonne part des dinosaures de **Jurassic Park** et du **Monde Perdu**, l'Arnold robotisé de **Terminator 2**, les monstres génétiques de **L'Ile du Dr. Moreau**, Johnny Depp dans **Edward aux Mains d'Argent**, Danny De Vito en Pingouin dans **Batman, le Défi**... En clair, une grosse pointure des effets spéciaux. **La Fin des Temps** lui offre de tailler un nouveau costume au Prince des Ténèbres. Un costume et des artifices très convaincants pour un Lucifer qui, revêtant toute son intimité, atteint tout de même les douze mètres... Un titan hideux au contact duquel l'Arnold Schwarzenegger 1999 retrouve les réflexes musculeux du Schwarzie de **Predator** et de **Commando**. A 52 piges, l'Autrichien tumeur de cigares prouve qu'il a encore du répondant !

Cyrille GIRAUD

***End of Days**. USA. 1999. Réal. & Dir. Phot. : Peter Hyams. Scén. : Andrew W. Marlowe. Mus. : John Debney. Effets spéciaux créatures : Stan Winston. Prod. : Armyan Bernstein, Thomas A. Bliss, Bill Borden, Paul Deason, Andrew W. Marlowe, Jackie Burch pour Universal Pictures et Beacon Communications. Int. : Arnold Schwarzenegger, Gabriel Byrne, Kevin Pollak, Robin Tunney, Udo Kier, Rod Steiger, Linda Pine, Renee Olstead, Matt Gallini... Dist. : Métropolitan Filmexport. Sortie le 15 décembre 1999.*

actualité cinéma
sortie le 5 janvier

Cole Sear (Haley Joel Osment) : un petit garçon dont le quotidien est un enfer...

SIXIEME SENS

1999 fut aux Etats-Unis l'été de toutes les surprises. Il y eut MATRIX, LA MOMIE, AUSTIN POWERS 2, pour renverser les grosses locomotives, puis LE PROJET BLAIR WITCH pour redéfinir le rapport budget/rentabilité. Comme si cela ne suffisait pas, SIXIÈME SENS vint fracasser à son tour tout ce beau monde. Film d'épouvante à budget moyen, quasi-intimiste, sentimental, SIXIÈME SENS a été réalisé, pratiquement en toute liberté, par un modeste réalisateur d'origine indienne, M. Night Shyamalan (prononcez Sha-Mah-Lahn), avec la bénédiction d'un grand studio et la présence d'une star d'envergure internationale. Vous avez dit bizarre ?

La scène se passe à Philadelphie, en 1996. M. Night Shyamalan travaille sur le montage de son deuxième long métrage, **Wide Awake**. D'un air détendu, serein, il lance au monteur assis à ses côtés : *«Tu sais ? Je vais écrire un script qui s'appellera* **Sixième Sens** *et Bruce Willis jouera le rôle principal»*. La réponse du monteur, occupé à des choses immédiates et plus sérieuses, ne se fait pas attendre. *«Ouais, bien sûr...»* lâche-t-il sur le ton d'une maman écoutant les élucubrations de son petit. Pourtant, Shyamalan n'a pas lancé ces propos pour détendre l'atmosphère. Il a bel et bien le sentiment que ce qu'il vient de dire est tout aussi sensé qu'inévitable. Une prémonition en quelque sorte, bref déjà les prémices du **Sixième Sens**.
Mais la chose ne se fera pas non plus toute seule. Shyamalan a beau avoir déjà réalisé deux films, ces derniers ont été à peine entrevus par ses compatriotes. Maintenant, il veut faire un gros film, avec une grosse star, et attirer à lui la foule, la vraie. Il a cela à l'esprit lorsqu'il entame effectivement le premier jet du script de **Sixième Sens**, sans se douter du lent et douloureux processus qui l'attend. Au fil des versions, il commence à réaliser que ce qu'il couche sur papier a déjà été vu mille fois dans d'autres films d'horreur. Rien de véritablement original ne s'en détache. *«Il me fallait désapprendre toutes ces choses que je tenais pour argent comptant. Avant, je voyais d'un côté la grosse machinerie hollywoodienne et de l'autre de véritables petites perles artistiques»*. Il ne lui était apparemment pas venu à l'esprit qu'il existait aussi un juste milieu.

Pourtant, Shyamalan n'est pas venu au cinéma pour y briller, se faire mousser ou satisfaire un désir existentiel de «création artistique». C'est au contraire chez lui une véritable raison de vivre. Issu d'une famille quasi-exclusivement composée de docteurs, il réalise des courts métrages dès l'âge de dix ans, à un rythme de marathonien, et réussira à en com- ■■■

SIXIEME SENS

Lynn Sear (Toni Colette) et Cole : la détresse d'une mère face au comportement inexplicable de son enfant...

■■■ pléter pas moins de 45 avant ses seize ans. Mais cette moviemania qui touche à l'obsession n'inquiète pas ses parents qui envisagent sans peine le futur strictement médical de leur enfant. Alors qu'à ses dix-sept ans, plusieurs écoles prestigieuses lui ouvrent leurs portes, Shyamalan se dresse devant sa famille et leur annonce qu'il va s'inscrire à la New York University Tisch School of the Arts pour y étudier la réalisation. Le résultat de ces années de fac sera un film à petit budget, pur produit narcissique qu'on attend généralement d'un réalisateur d'origine étrangère. Basé sur les souvenirs de l'auteur, **Praying with Anger** retrace le retour au pays d'un étudiant américain d'origine indienne qui réalise le fossé qui le sépare de la terre de ses ancêtres. En toute bonne logique, Shyamalan interprète le rôle principal. En toute bonne logique, son film fait le tour des festivals. En toute bonne logique, une certaine critique le remarque mais elle est la seule.

Malcom Crowe (Bruce Willis) : en Cole, le docteur voit l'occasion de réparer une erreur passée.

Qu'à cela ne tienne, son second film, **Wide Awake**, produit par *Miramax*, s'offre les services d'une vedette, Rosie O'Donnel. Toujours attaché à la question spirituelle, Shyamalan s'intéresse ici non pas vraiment à son actrice, mais à son fils, dont le questionnement mystique constitue le véritable sujet du film. Le réalisateur y projette ses propres interrogations sur la vie après la mort, exacerbées par ses origines hindouistes (d'où son surnom Night). Mais **Wide Awake** est ciblé par *Miramax* comme une comédie, un véhicule pour sa vedette, et sombre dans les oubliettes. C'est donc riche de ces expériences à la fois amères et constructives que l'auteur se lance dans le script qui doit lui assurer sa gloire. Un des initiateurs de **Sixième Sens**, le producteur Barry Mendel (qui manie fort peu la langue de bois) cerne assez bien la chose : *«Je crois qu'avec ce script, il a tenté de combiner ses instincts, sa propension à travailler dans un registre puissamment émotionnel et mystique, avec quelque chose de totalement commercial, apte à satisfaire la population mondiale».*

Cet équilibre entre les exigences publiques et le désir d'expression personnelle ne se fait pas sans quelque sacrifice. Quand Shyamalan parvient enfin, au bout d'un an, à une version du script qu'il juge satisfaisante, il se pose alors la question : «Qu'est-ce qui est vraiment important à mes yeux ?». Devenu récemment père, l'anxiété parentale le questionne sans cesse. D'un autre côté, ses débuts de réalisateur ayant été jugés encourageants par certains professionnels, il se pose également la question de sa compétence professionnelle. *«Ces deux éléments allaient devenir le cœur de la narration. Mais s'il y a une chose que j'ai apprise sur mes précédents films, c'est que le public n'apprécie pas autant qu'on l'imagine d'être pris par la main, traité en gamin. J'ai donc enfoui ces concepts. Ils fonctionnent maintenant en sous-texte».* Enfin, il s'est débarrassé du sentiment de déjà-vu, qui

opinion

RENDEZ-VOUS AVEC LA MORT

L'Exorciste, **Rosemary's Baby**, **La Malédiction**, **L'Enfant Miroir**... Autant de films qui prennent leur temps pour raconter une histoire, pour exposer les faits et les expliquer, et pour en présenter les principaux acteurs. Autant de films, aussi, qui font peur, parce qu'ils traitent de la fiction comme s'il s'agissait d'une réalité. Photographie froide, événements étranges assimilés au quotidien... Pour son troisième film, le réalisateur M. Night Shyamalan (qui a également 45 courts-métrages à son actif !) choisit la même approche et sa démarche est payante. **Sixième Sens** est une belle histoire doublée d'un propos fantastique qui joue régulièrement avec l'adrénaline du spectateur. Surtout parce qu'il est motivé par un gamin de huit ans, Cole Sear (Haley Joel Osment), qui vit seul avec sa mère. Un gosse bizarre, triste, constamment tourmenté et socialement inadapté. La tête de turc de ses camarades de classe et de ses professeurs, qui ne ratent jamais une occasion de le taxer de «phénomène», de «freak». Le Dr. Malcom Crowe (Bruce Willis), psychologue pour enfants, va essayer d'aider Cole, qui s'enferme dans une peur maladive inexpliquée, à révéler la cause de ses problèmes. Mais le secret de Cole est de taille : il est régulièrement visité par des morts. Crowe va alors tenter de trouver une explication rationnelle au phénomène. Et s'il n'y en n'avait pas ?...

En fait, **Sixième Sens** raconte l'histoire de deux personnages. Celle d'un gamin torturé par un effroyable don et celle d'un éminent psychologue pour enfants hanté par un échec antérieur (la séquence d'ouverture, proprement stressante). Avec finesse, M. Night Shyamalan sort des sentiers du pur film d'horreur pour réaliser un mélodrame psychologique auquel vient se greffer une histoire liée au paranormal. Et de jouer avec la suggestion (fascination pour ce qui se dissimule derrière les portes) et les rares apparitions des «mort-vivants». Comme lorsque Cole se décide à avouer son secret à sa mère, alors qu'ils sont tout deux coincés dans un embouteillage provoqué par un accident. La mère : «J'espère que ce n'est pas grave» - Cole : «Il y a un mort. C'est une dame qui faisait du vélo» - La mere : «Comment tu le sais ?» - Cole : «Elle est juste à côté de moi». Pas forcément plus original qu'un chat qui bondit soudainement dans le champ, mais terriblement efficace parce qu'amené progressivement. Sans être terrifiant, **Sixième Sens** donne des frissons à plusieurs reprises parce qu'il joue avec la détresse du gosse. Un enfant trop jeune pour comprendre ce qui lui arrive, qui a peur que les fantômes lui fassent du mal, qui hurle des «a l'aide» désespérés. Et le petit Haley Joel Osment est renversant de vérité, à tel point que tout le monde le voit déjà aux Oscars. C'est vrai qu'il mérite au minimum une nomination, tant il porte sur ses épaules tout le poids de ce **Sixième Sens** bouleversant à bien des égards.

Damien GRANGER

The Sixth Sense. *USA. 1999. Réal. et Scén.: M. Night Shyamalan. Dir. Phot.: Tak Fujimoto. Mus.: James Newton Howard. SPFX: Stan Winston Studio (maquillages spéciaux) et Dream Quest Images (effest visuels). Prod.: Frank Marshall, Kathleen Kennedy et Barry Mendel pour Hollywood Pictures et Spyglass Entertainment. Int.: Bruce Willis, Haley Joel Osment, Toni Collette, Olivia Williams, Trevor Morgan, Donnie Wahlberg, Peter Tambakis... Dur.: 1 h 47. Dist.: Gaumont Buena Vista. Sortie le 5 janvier 2000.*

risquait de nuire à l'effet de peur et d'implication qu'il cherchait à provoquer chez le spectateur. En se référant à une grosse production d'horreur récente, il s'explique : *«Beaucoup de ces films montrent un manque de respect total vis-à-vis de leur public. Si vous croyez que le fait de ramener une statue à la vie va terrifier le public, vous vous trompez. Personne ne s'attend à être mis dans cette situation dans sa propre vie. Pourquoi alors la redouteraient-ils ?»*.

Sixième Sens se focalisera donc essentiellement sur la crédibilité des rapports et des comportements humains, en y mêlant ces sentiments de «présence», de «prémonition» dont la plupart d'entre nous ont fait un jour l'expérience. Les terreurs enfantines feront le reste : *«Je me souviens d'un jour...»*, évoque le réalisateur, *«...je devais avoir dans les quatorze ans. Toute la famille revenait de congé. Alors que la voiture s'avançait dans l'allée, on s'aperçut que la porte d'entrée était ouverte. Mon père pensait que quelqu'un était rentré par effraction. Nous avions à l'époque un énorme chien. Mon père le prit avec lui et rentra dans la maison alors que nous attendions, tous angoissés, dans la voiture. Lorsque mon père ressortit, il nous expliqua que le loquet était coincé dans la serrure et que du coup la porte n'avait tout simplement pas fermé à notre départ. Nous étions rassurés. Mais là, il nous fit part du sentiment qu'il avait eu durant son exploration des lieux. Ce qu'il redoutait le plus, disait-il, c'était de rentrer dans la chambre et d'y découvrir une personne dérangée, assise au bord du lit. L'image de mon père nous racontant ça, ça continue à me terrifier. C'est typiquement le genre de peur tangible que j'essayais d'obtenir dans ce film»*.

Une fois imprimée la version définitive de son script, Shyamalan la confie à un ami, Barry Mendel. Ce dernier, qui a déjà vendu l'idée du film **Rushmore** à David Vogel, alors à la tête de *Buena Vista*, lui soumet ce nouveau projet. Dès lors les choses vont se précipiter. Le script passionne et fait le tour de la place. Frank Marshall et Kathleen Kennedy, ex-travailleurs de l'ombre de Steven Spielberg, expriment vivement leur intérêt. *«On voit passer peu de scripts d'une telle qualité»* déclare Marshall. *«Night le décrit, il juste titre, comme un croisement entre* ***Des Gens comme les Autres*** *et* ***L'Exorciste****. Il met en scène des personnages vulnérables auxquels on ne peut que s'identifier»*. Le feu vert est donc donné mais il reste le plus improbable, l'acceptation immédiate de Bruce Willis. *«Night est un peu dérangé»* avance avec ironie la star. *«Non mais sérieusement, je trouve qu'il place un peu trop de mysticisme derrière mon acceptation du rôle, comme s'il avait du mal à reconnaître que ce qu'il a écrit est tout bonnement brillant. Il ne m'est arrivé que trois fois, dans ma carrière, de lire un script et de savoir immédiatement que je le tournerais.* ***Sixième Sens*** *est de ceux-là»*. ■■■

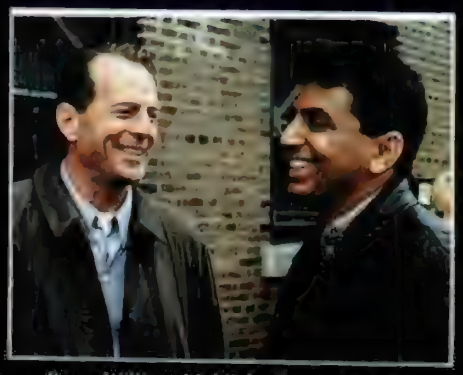
Malcolm et Anna Crocce (Olivia Williams) : quand un drame coupe toute communication au sein du couple...

Persécuté jusque dans sa chambre par les «morts», Cole se réfugie dans sa tente bricolée avec les moyens du bord.

SIXIEME SENS

■■■ Conformément aux souhaits du réalisateur, le film se tournera à Philadelphie, sa ville natale, celle de tous ses courts métrages et celle où il espère passer le reste de sa carrière. «C'est une ville terriblement évocatrice» explique-t-il. «*Vous ne pouvez pas passer devant une maison sans vous demander qui y a vécu, qui y est mort. C'est une ville au passé chargé, un endroit de choix pour un enfant doué d'un sixième sens*». Largement soutenu par *Buena Vista*, le réalisateur s'offre également tous les techniciens de son choix, dont le brillant chef-opérateur Tak Fujimoto (**Le Silence des Agneaux**). Comme Bruce Willis le fait remarquer, le studio fut d'autant plus souple que le réalisateur savait exactement où il allait. «*La communication était d'autant plus facile qu'ayant lui-même écrit son film, il savait précisément ce qu'il désirait. Ceci n'était donc sujet à aucune autre interprétation*». «*Tout ce que je voulais est là, à l'écran*» s'émerveille l'auteur. «***Sixième Sens** est un des meilleurs exemples de collaboration sans compromis qu'il m'ait été donné de vivre*». Et au vu des résultats stupéfiants du film en salles, *Buena Vista* peut se vanter d'avoir eu du nez dans l'adoption de cette stratégie. Sorti le 6 août sur 2161 salles (1.000 de moins que **La Momie** ou **Wild Wild West**), **Sixième Sens** a fait un impressionnant premier week-end à 26.681.262 dollars. Mais le plus surprenant fut sa progression régulière alors que, généralement, les entrées d'un film tendent à s'essouffler. Ceci serait, entre autre, dû au désir du public, qui a pris connaissance du coup de théâtre final, de revoir le récit sous un angle nouveau. Ainsi, à la fin du mois d'octobre, le film commercial que désirait tant Shyamalan totalisait plus de 255 millions de dollars de recettes. Un résultat dément, inespéré pour une œuvre qui joue résolument la carte d'un fantastique ancré dans le quotidien, a priori anti-spectaculaire. Le mot de la fin revient donc à son auteur, aujourd'hui comblé (et bientôt à nouveau père, soit dit en passant) : «***Sixième Sens** est un film qui traite de la peur, adulte ou enfantine, de la perte et de l'inconnu. Mais plus que tout autre chose, il traite de l'incapacité à communiquer cette peur. Et comme nous le savons que trop bien, de par notre quotidien, l'incapacité à communiquer détruit des mariages, des carrières, des familles et parfois même des vies. En soit, ce simple constat est absolument terrifiant*».

Cole : des après-midi à jouer en solitaire dans une église...



Bruce Willis et M. Night Shyamalan : une collaboration fructueuse qui devrait se poursuivre

Rafik DJOUMI

HALEY JOEL OSMENT : le talent précoce

Cole le «phénomène», capable de mouvoir des objets à distance...

«Une des interprétations de la décennie !». «Un jeu extraordinairement nuancé !». «Un Oscar serait à la fois historique et juste !». On ne peut pas dire que la presse américaine fasse actuellement l'impasse sur Haley Joel Osment, interprète du jeune Cole Sear dans **Sixième Sens**. Pour s'assurer de notre mauvaise foi, on se demande tout de même si sa prestation (effectivement remarquable) aurait pu faire l'objet d'une telle attention si le film qui repose en partie sur ses épaules n'avait fait un tel score au box-office. Alors Osment enfant star ? Sera-t-il à l'épouvante psychologique ce que Maccaulay Culkin a pu être à la comédie mongolo-familiale ? A priori, et bien qu'il soit déjà rôdé, l'acteur âgé d'à peine onze ans est peut-être tout simplement apte à jouer la comédie, sous toutes ses formes. Une qualité enviable étant donnée la concurrence qui se fait régulièrement jour aux séances de casting à Los Angeles. Pourtant, le réalisateur M. Night Shyamalan se méfie de ces enfants-acteurs. Ayant mené une recherche aussi intensive qu'infructueuse, à Philadelphie et New York, pour trouver la perle débutante, il se décide à tenter quelques tests à L.A. : «*Je m'attendais à perdre mon temps. Ce gamin est arrivé, tout mignon, innocent, et s'est mis à jouer une des scènes où il était censé pleurer. Très vite, je me suis mis à pleurer à mon tour. A la fin, tout ce que je pouvais lui bafouiller, c'était «Mais qui es-tu ? Mais d'où viens-tu ?». Il s'est mis à rire en essuyant ses larmes et a immédiatement enchaîné sur ses deux autres scènes. J'étais soufflé*». Les producteurs Frank Marshall et Kathleen Kennedy n'avaient pas vu cela depuis le casting du petit Henry Thomas sur **E.T.** Et encore ignoraient-ils qu'avant de venir, le petit pro avait lu le script deux fois et s'était fait expliquer ses nuances par des parents attentionnés (et également acteurs, ça aide).

Remarqué dans une pub pour *Pizza Hut* à l'âge de cinq ans, Haley Joel Osment tape dans l'œil de Robert Zemeckis qui s'empresse de lui confier le rôle du fils de Tom Hanks dans **Forrest Gump**. Il s'y offre déjà deux séquences lacrymales fort réussies. Il enchaîne à ces débuts commercialement prometteurs quelques œuvres justement oubliées, dont **Mixed Nuts**, le remake brutalement naze du **Père Noël est une Ordure**, ainsi que **Bogus**, un bog significatif avec Gérard Depardieu et Whoopi Goldberg dans les rôles principaux. Mais le premier fait réellement médiatique sera sa prestation remarquée face à Tom Selleck dans le téléfilm *TNT* **Last Stand at Saber River**, qui lui vaut un Young Star Award. Si l'on y ajoute des apparitions dans moult séries télé, dont ***Ally McBeal*** (où il joue un mourant qui veut intenter un procès à Dieu !), on s'aperçoit effectivement que le jeune personnage est bien rôdé. Shyamalan en aura fait les frais : «*On tournait la scène de la cuisine où Cole fait une rencontre terrifiante. Au début de chaque prise, avant que je ne crie Action, j'entendais un drôle de bruit sourd. Il m'a fallu du temps pour comprendre qu'avant d'entrer, Haley se jetait contre les murs afin de se mettre en condition et paraître effectivement secoué !*».
Qu'on se rassure, aucun des parents ne s'inquiète de la santé mentale du petit prodige, qui enchaîne d'ailleurs les déclarations à la presse avec un savoir-faire presque roublard : «*S'immerger dans différentes personnalités vous permet de faire un peu plus ressortir la vôtre. Donc, j'imagine qu'à onze ans, je suis déjà plutôt émancipé*» lâche-t-il sans sourciller. Paraîtra-t-il assez émancipé, aux yeux des exploitants, pour aller revoir **Sixième Sens** en salles ? Aux USA, le film est formellement déconseillé aux moins de treize ans !

R.D.

Le Docteur Cuvier sera-t-il capable de croire sur parole les explications irrationnelles de Cole ?

Cole terrifié par ses visions continues auxquelles la médecine ne semble pas pouvoir remédier...

DOSSIER

OPÉRATION PEUR

Dossier réalisé par
Didier ALLOUCH,
Rafik DJOUMI,
Damien GRANGER,
Vincent GUIGNEBERT
& Jean-Pierre PUTTERS.

la trouille en 25 films !

Qui n'a jamais eu peur au cinéma ? Qui n'a jamais eu envie de se taper une bonne frayeur en grand large ? Comment ça vous ? Alors, allez immédiatement consulter votre médecin ! Non, mieux, laissez-vous tenter et rattrapez le retard en sélectionnant quelques-uns des titres qui figurent dans les pages qui suivent. Car pour accompagner la sortie du film SIXIÈME SENS, un drame psychologique qui célèbre le film d'épouvante à l'ancienne, nous nous sommes amusés à compiler chacun de notre côté les 25 films les plus terrifiants du cinéma. Un exercice forcément stressant, qui ravive de mauvais souvenirs de projection et autant de cauchemars en conséquence. Un exercice aussi où la subjectivité le dispute à l'objectivité, même si certains films, des classiques incontournables, se sont imposé d'eux-mêmes au jeu des listes croisées.

L'EXORCISTE, MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE, INFERNO, LE LOCATAIRE et SIMETIERRE ont ainsi remporté le grand chelem, suivis de très près par SHINING, SUSPIRIA, ZOMBIE, THE THING, LA MAISON DU DIABLE et LE SILENCE DES AGNEAUX. Les titres restant ont au minimum bénéficié de deux suffrages sur cinq, et nous avons dû laisser quelques beaux films de trouille sur le carreau pour arriver à 25 titres, ceci selon une méthode couverte par le secret professionnel (pots de vin, pile ou face, poing dans la gueule). On ne vous parlera donc ni de MANIAC (William Lustig), ni de BODY SNATCHERS (Abel Ferrara), ni de L'AUTRE (Robert Mulligan), ni de TRAUMA (Dan Curtis), ni du GENDARME ET LES EXTRATERRESTRES (Jean Girault). Pour ce dernier film, néanmoins, pas trop de regrets...

Damien GRANGER

Photo ci-dessus : Inferno de Dario Argento.

Norman Bates (Anthony Perkins) : un grand enfant sous le contrôle de sa tyrannique maman.

PSYCHOSE

(Psycho - USA - 1960 - Alfred Hitchcock)

■ Il est presque inutile de rappeler qu'Alfred Hitchcock est un spécialiste du genre, un réalisateur qui s'est amusé, tout au long de sa carrière, à jouer avec les nerfs du spectateur au travers d'effets de surprise inattendus, même lorsqu'il s'agissait de simples thrillers tels que **Sueurs Froides** ou **La Mort aux Trousses**. En 1960, il persiste et signe son premier film d'épouvante, **Psychose**, qui reste sa pièce maîtresse. Pour beaucoup (surtout pour John Carpenter), **Psychose** est un exemple, une source d'inspiration inépuisable. C'est aussi un des premiers films à montrer un meurtre aussi graphique à l'écran. La mort brutale de Marion, jeune secrétaire qui fuit Phoenix avec la somme de 40.000 dollars que son patron lui a demandé de déposer à la banque. Quelques minutes plus tard, elle succombe à une dizaine de coups de couteau sous la douche, assenés par une vieille dame dans une chambre d'un motel perdu en rase campagne. Hitchcock provoque avant tout la peur parce qu'il place ses personnages dans des situations anodines mais embarrassantes. A ce titre, on s'inquiète dès le début pour Marion qui, en fuite, croise son patron à un feu rouge, sans savoir s'il l'a reconnue. Aussi parce que la plupart de ces personnages dégagent quelque chose d'étrange, comme ce flic soupçonneux qui interroge Marion avec insistance en bordure d'une route isolée, et surtout Norman Bates, un vieux garçon psychologiquement instable qui se passionne pour la taxidermie. Quelques plans sur des animaux empaillés suffisent à installer l'ambiance et à transformer un simple motel en maison hantée. Si bien que lorsque le premier meurtre survient, la tension est déjà à son comble, renforcée par la musique stridente de Bernard Herrmann. Le reste est une montée crescendo de la terreur jusqu'à la renversante révélation finale.

MAXI TROUILLE : Lila s'introduit dans la maison de Norman Bates (où s'est déjà fait tuer le Détective Arbogast) pour y trouver des indices sur la disparition de sa soeur Marion et tombe nez à nez avec Madame Bates. Le fiston n'est pas loin... Pour augmenter l'effet de peur, Hitchcock joue avec sa protagoniste, qui sursaute en voyant sa propre image renvoyée par plusieurs miroirs.

D.G.

Laura Palmer (Sheryl Lee) et son père Leland. L'affreux Bob est-il dans les parages ?

TWIN PEAKS

(Twin Peaks : Fire Walk With Me - France/ USA - 1992 - David Lynch)

■ Avec **Twin Peaks**, David Lynch réussit un véritable tour de force. Il crée un univers autonome - une petite communauté constituée de doux-dingues - et complètement décalé que vient perturber une série de meurtres inexpliqués, dont celui de Laura Palmer, la fille de l'honorable Leland. Dans la série télé, Lynch décrit l'enquête du FBI, menée par le sceptique et fêlé Dale Cooper, pour découvrir la vérité sur la mort de Laura. En tout, 29 épisodes au cours desquels il montre Laura comme une fille délurée aux multiples amants qui abuse des plaisirs de la vie, révèle prématurément l'identité de son tueur, un mystérieux Bob, et se permet quelques écarts directement liés au surnaturel. Sept mois pour nous habituer à vivre avec cette petite ville, ses habitants et leurs malheurs, pour sympathiser avec cette fille qui n'existe que sous la forme d'un cadavre. Donc, lorsque sort **Twin Peaks - Le Film**, c'est avec plaisir qu'on retrouve tout ce petit monde. Mais une fois dans la salle, on déchante rapidement, car on assiste aux sept derniers jours de Laura Palmer, un chemin de croix où s'accumulent les souffrances, physiques et psychologiques pour le personnage, viscérales pour le spectateur. Sept jours qui permettent à Lynch de s'attarder sur les rapports obsessionnels d'un père à sa fille, de confronter le tueur à sa future victime, et dont l'issue est une mise à mort des plus atroces, presque insupportable tant elle traîne en longueur et reflète la douleur de Laura qui finit par se transformer en soulagement. C'est aussi un peu ce qu'on ressent, après deux heures de fortes montées d'adrénaline !

MAXI TROUILLE : Laura rentre dans sa chambre après une journée de cours et se retrouve face à Bob, l'air menaçant, qui fouille derrière sa commode. Elle s'enfuit en hurlant et se cache derrière un buisson à proximité de la maison. Là, elle voit en sortir un visage très familier...

D.G.

ROSEMARY'S BABY

(USA - 1968 - Roman Polanski)

■ Quand le vétéran William Castle (**Macabre, House on Haunted Hill**) achète les droits du roman d'Ira Levin, «Rosemary's Baby», qu'il désire porter à l'écran, le chef de la *Paramount* Robert Evans lui explique sans détours que c'est «un film de metteur en scène». Et Evans de refiler le projet à sa nouvelle coqueluche, le Polonais Roman Polanski. Mais s'il se passionne pour l'histoire de cette femme enfantée par le Diable et surveillée par les adorateurs de Satan, Polanski bloque sur un point. Etant agnostique, s'il ne croit pas plus à Dieu qu'au Diable, comment peut-il trouver un angle d'attaque crédible ? C'est ainsi qu'il décide de jouer la carte résolue de l'ambiguité, en suggérant que le cauchemar que traverse Rosemary pourrait n'être que le fruit d'une terrible obsession maladive. Et, pour avoir côtoyé les manifestations les plus terrestres et les plus terribles du Mal, Polanski en connaît un rayon sur la terreur et la paranoïa. Il a déjà réalisé **Répulsion**, la traversée des enfers d'une schizophrène, et maîtrise ses outils de subjectivité. A cela, il va rajouter un soin maniaque du décor et faire construire par Dick Sylbert un appartement new-yorkais luxueux et lumineux d'où se dégage pourtant un malaise suintant, un travail phénoménal qu'il poussera encore plus à bout dans **Le Locataire**. Le film, proprement stressant, fut un énorme succès, mais Polanski paiera cette réussite artistique et commerciale par un prix inhumain. Difficile, en effet, de ne pas rappeler le futur meurtre épouvantable de sa femme enceinte par le clan Manson, et l'hystérie journalistique qui poursuivit dès lors le réalisateur, soupçonné de pratiquer la magie noire, de mener une vie à la lisière de toute morale, en bref, «de l'avoir bien cherché». Aujourd'hui encore, il demeure sur la liste noire de plusieurs sectes, dont l'Eglise de Scientologie (qui rappela à l'ordre un John Travolta étourdi qui s'était engagé à tourner pour lui). A croire que les incarnations du mal se sont effectivement bien reconnues à travers ce film.

MAXI TROUILLE : Un plan furtif, en surimpression sur le visage de Mia Farrow, des yeux du démon. Rapide, choquant, imparable.

R.D.

Rosemary (Mia Farrow), mère d'un bébé au centre de toutes les attentions...

OPÉRATION PEUR

LES INNOCENTS

(The Innocents - Grande-Bretagne - 1961 - Jack Clayton)

■ Quoi de plus terrifiant que le visage candide d'un enfant qui vous sourit ? Voilà en substance le sentiment dominant à la fin des 99 minutes éprouvantes des **Innocents**. Si l'adaptation du «Tour d'Ecrou» d'Henry James a chatouillé pas mal de monde depuis cette version de 1961, autant reconnaître qu'on n'en voit plus trop l'utilité. Tout est là : l'élégance gothique, la peur diffuse, l'effet choc, la compassion, la poésie et le macabre. Après un premier film sublime (**Les Chemins de la Haute Ville**), Clayton est consacré par ce nouveau tour de force scénique. Une institutrice idéaliste emménage dans un manoir où elle doit éduquer les deux enfants d'un puissant homme d'affaires. Mais l'âme des deux angelots semble tourmentée, possédée par l'esprit d'un couple débauché qui vécut en ces lieux. Porté par un script hors du commun (William Archibald et Truman Capote), dans un noir et blanc en cinémascope d'une subtilité et d'un rendu inoubliables (Freddie Francis), sur une musique douce et obsédante (George Auric) et conté par une Deborah Kerr totalement possédée par son rôle, **Les Innocents** conjugue en un tournemain le talent de ces géants. Renversantes de beauté, chacune de ses images renvoie pourtant l'idée obsédante de la mort. Mais le point central, l'enjeu, reste bien évidemment ces enfants terribles. Quelle patience, quel tact fut-il nécessaire pour leur apprendre à délivrer des regards à la fois aussi innocents et aussi terrifiants ? Aucune de leurs apparitions, même les plus anodines, ne préserve d'un frisson incontrôlable. A l'instar de Deborah Kerr, le spectateur se retrouve prisonnier d'un paradoxe : sa compassion, son désir d'aider ces enfants maudits n'arrive en rien à effacer la terreur qu'ils inspirent. Laissé à l'abandon par ses ayant-droits, **Les Innocents** est un film difficilement visible, rarement diffusé. Pourtant, son héritage graphique est l'un des plus évidents de l'histoire du cinéma fantastique, voire du cinéma tout court. Son réalisateur Jack Clayton y a tout donné, à tel point qu'il sera, dans la suite de sa carrière, incapable d'atteindre un tel niveau d'excellence.

MAXI TROUILLE : Une éprouvante partie de cache-cache dans le manoir. Le petit Miles ne semble pas maîtriser sa force quand il enserre par surprise le cou de l'institutrice. Et si cette dernière réussit à se cacher derrière un rideau, elle n'aperçoit que bien trop tard le visage qui la contemple par la fenêtre.

R.D.

Deborah Kerr, malheureuse institutrice de deux si gentils petits monstres...

Un morceau de choix pour la plus célèbre des familles dégénérées du cinema.

MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE

(The Texas Chainsaw Massacre - USA - 1974 - Tobe Hooper)

■ Il est intéressant de constater que le film de Tobe Hooper continue de passer aux yeux de ceux qui ne l'ont jamais vu pour un monument du gore bien craspec. Bien que maintes fois démentie, cette réputation tenterait d'expliquer le vent de souffre qui entoure l'œuvre depuis ses premières projections. Pour qu'un realisateur se soit fait traîné dans la boue, traité de fasciste, voire même carrément giflé par un connard un peu zélé ; pour qu'un gouvernement (celui de Giscard) ait décidé de l'interdiction pure et simple de l'œuvre, il fallait au moins avoir osé montré l'immontrable. La vérité est peut-être encore plus impardonnable : alors que le vent du flower power s'éteignait sans le savoir derrière ses illusions trahies, Hooper envoyait un groupe de baba-cools encore convaincus à la rencontre du berceau de la beauferie, le Texas. Et là, graduellement, renvoyant dos-à-dos le Peace & Love et l'Amérique la plus profonde, il propulsait subitement son spectateur en terra incognita, une brèche cauchemardesque où l'être humain, cette merveille de la création, découvrait sa véritable condition : celle d'un gros morceau de viande. L'effet fut d'autant plus dévastateur que chacun reconnut bien que dans l'univers ainsi dévoilé, la famille dégénérée de Leatherface était unie dans sa sauvagerie là où le groupe d'envahisseurs civilisés n'était qu'un amas de dysfonctionnements. Et quand la caméra d'Hooper n'épousait pas le point de vue de ses victimes (travellings, plans subjectifs), elle observait d'une manière documentaire le comportement organisé des monstres (caméra fixe, jump-cut). Dévoilant quelque part sans la moindre pudeur ses terreurs les plus personnelles, le réalisateur sous-estimait l'infantilisme d'une partie de son public, pour qui montrer, c'est approuver (croient-ils, dans cette même logique, que le rôle de Leatherface est tenu par un vrai psychopathe ?).

Il n'est sans doute pas inutile de rappeler que les réalisateurs ouvertement fascistes et activistes (Franco Zeffirelli, Claude Autant-Lara) n'ont jamais eu à essuyer d'insultes de ce type. Le terme «fasciste» semblant au contraire réservé à ceux qui renvoient au monde une image qui ne le glorifie pas dans l'instant. Hooper rejoint ainsi la grande famille des «fascistes» que la critique a désigné au fil des ans (Verhoeven, Eastwood, Cronenberg, Peckinpah) avec la violence et la haine qui la caractérise. Imaginons un peu pour voir un critique de *Télérama* armé d'une tronçonneuse... là, vous y êtes ? Franchement, ça ne vous colle pas la trouille ?

MAXI TROUILLE : Leatherface assomme un jeune homme avec un maillet. La jambe de la victime est prise de spasmes, à la manière d'un cochon. La caméra enchaîne sur la jeune fille qui attend son fiancé à l'extérieur. Ses épaules dénudées nous rappellent qu'elle aussi est faite de chair.

R.D.

LE SILENCE DES AGNEAUX

(The Silence of The Lambs - USA - 1990 - Jonathan Demme)

■ Le Diable est un homme. La représentation du mal absolu sur un écran de cinéma n'est pas forcément le démon possessif de **L'Exorciste**, le petit gamin bien introduit dans les sphères politiques de **La Malédiction**, ou encore les zombies affamés de Romero. L'incarnation cinématographique la plus cauchemardesque d'une puissance diabolique pourrait facilement être un type au Q.I. ultra-développé et amateur de chair fraîche dénommé Hannibal Lecter. Jonathan Demme a fait de son personnage de génial serial-killer le corrupteur absolu. Et pour la bonne cause. Pour mener à bien son enquête et pouvoir débarrasser le monde d'un autre tueur en série, Clarisse, l'agent du FBI chargée de faire parler Hannibal, est obligée de s'ouvrir totalement à Lecter, de lui offrir son plus grand secret, son innocence. La perversion dans l'accomplissement du bien. L'idée d'une telle corruption est déjà terrifiante. Mais Demme va encore plus loin. Il fait de son méchant ultime un personnage hautement sympathique. Quand Lecter s'échappe en massacrant une bonne douzaine de policiers, qui peut affirmer qu'au fond de lui, il n'est pas content que ce bon vieux Hannibal se soit fait la belle ? Pas grand monde, hein ? «Sympathy for the devil» chantait Mick Jagger. Demme pousse le concept à son paroxysme. Vous ne trouvez pas que c'est un sentiment effrayant, vous ?

MAXI TROUILLE : La première rencontre entre Lecter et Clarisse. Elle avance dans le couloir de l'asile. Les autres fous hurlent. Et enfin, après une marche qui semble interminable, elle le découvre. Il l'attend, droit comme un «I» derrière sa cage de plexiglas. Une image inoubliable et un frisson immédiat dans le dos.

D.A.

Hannibal Lecter (Anthony Hopkins) : un serial-killer amateur de psyché fraîche...

Jacob Singer (Tim Robbins), perdu entre cauchemar et réalité...

L'ECHELLE DE JACOB

(Jacob's Ladder - USA - 1990) - Adrian Lyne)

■ «Notre échelle est toute prête, par là nous ferons retraite» braillent pendant des heures les trois héros du Barbier de Séville au lieu de déguerpir devant le danger, les nigauds. Celle de Jacob nous fait languir de même, tardant à révéler son secret dans cette histoire mêlant l'horreur pure à une tristesse infinie. Jacob, traumatisé par deux ans de Vietnam, vit un cauchemar éveillé où se croisent des lambeaux de son ancienne vie avec sa femme et ses enfants, des souvenirs de guerre et sa dernière bataille au front, ainsi que les apparitions de démons successifs paraissant le surveiller ou bien vouloir l'emporter vers un ailleurs indéterminé

Le scénariste, Bruce Joel Rubin, outre un **Ghost** du genre bouffon, avait déjà rédigé le script de **Brainstorm**, et comment mieux définir cette tempête sous un crâne vecue par le héros (fabuleux Tim Robbins !) désireux de vivre à tout prix jusqu'à l'explication finale de son horrible condition. **L'Echelle de Jacob** cadre d'abord la guerre au quotidien, insiste sur les détails réalistes avec ces malheureux combattants traînant leurs membres déchiquetés, puis il lâche son personnage principal dans un univers improbable lors de son retour dans la cité. Cauchemar, folie, réalité, autre monde, no man's land entre l'enfer et le paradis ? Chaque explication tente à un moment ou à un autre l'observateur, tâchant de raccorder les indices pour aboutir à sa propre vérité. Une vérité dispensée au compte-gouttes par des messages inducteurs aussi inattendus que terrifiants : la femme dans le wagon et son profil d'oiseau de proie, les spectres derrière les vitres du métro en marche, dont le dernier adresse un faible signe de la main au héros, les visages «punching-ball» apparaissant à l'improviste . Mais, outre ces séquences de terreur pure, l'impact émotionnel l'emporte cependant, comme lorsque le fils défunt (interprété, ô ironie, par Maccaulay Culkin !) vient chercher son père au pied de la fameuse «échelle». Les spectateurs du Festival d'Avoriaz craquèrent aussitôt en lui décernant le Prix du Public en 1991.

MAXI TROUILLE : La traversée des salles de l'hôpital, de plus en plus crasseuses et jonchées de débris humains encore animés, symbolisant à l'évidence une horrible descente aux enfers.

J.P.P.

*Le bébé prématuré de **The Kingdom** : l'origine du monde ou la fin des temps ?*

THE KINGDOM

(Danemark - 1994 - Lars Von Trier)

■ On ne sait pas vraiment comment Lars Von Trier est parvenu à vendre l'idée de ***The Kingdom*** à la télévision danoise (où la série a remporté un succès phénoménal), mais l'art de la formule ne doit pas être étrangère à ce tour de force. En gros, il s'agit d'un «crossover» improbable entre ***Urgences*** et ***Twin Peaks***. A ***Urgences***, le réalisateur emprunte le décor (ici le grand hôpital de Copenhague) et les intrigues médicales. A ***Twin Peaks***, un univers en constant décalage, où franche rigolade et terreur pure jouent l'alternance. Mais ***The Kingdom*** (diffusé en épisodes sur *Arte*, puis sorti en salles) fait très rapidement oublier la formule qui l'a vu naître, Lars Von Trier choisissant de filmer caméra à l'épaule, en lumière quasi-naturelle, pour un rendu documentaire. Avec son image granuleuse et sa photo jaunâtre, ***The Kingdom*** ne paye pas de mine, c'est voulu : il s'agit ici de noyer la fiction dans le réel et ce, évidemment, jusque dans les séquences d'épouvante. En ce sens, Lars Von Trier est semble-t-il le seul, en vingt-cinq ans, à avoir compris le travail entrepris par William Friedkin sur **L'Exorciste**. Moins torturé que le cinéaste américain, Von Trier croit néanmoins en ce qu'il filme. Mieux, il en a peur. Dans ***The Kingdom***, il y a donc des fantômes. On ne sait rien de leurs intentions. Mais dans un «royaume» cartésien où la science règne en maître, les voix venues d'ailleurs et les ectoplasmes dans l'ascenseur ont un effet glaçant. Même l'hypocondriaque Madame Drusse, médium à ses heures et donc amie des fantômes, n'est pas rassurée par ce qui se trame dans l'hôpital, c'est dire la sale atmosphère qui imprègne les lieux. Le plus fort dans l'affaire, c'est que Von Trier, très au fait de toutes les techniques cinématographiques en matière d'effets spéciaux (voir **Europa** ou **Breaking the Waves** pour s'en convaincre), utilise ici l'antédiluvienne méthode de la surimpression pour intégrer les spectres dans le plan. Si d'un point de vue visuel, l'effet est dépassé, dans l'inconscient collectif, il reste la seule forme «crédible» de représentation des fantômes. En bidouillant l'image de façon aussi évidente, **The Kingdom** bascule dans un surnaturel d'autant plus terrifiant qu'il est familier.

MAXI TROUILLE : Judith, interne à l'hôpital, est inquiète. Enceinte depuis seulement trois mois, elle se demande pourquoi tout le monde s'active pour l'accouchement !

V.G.

LA MAISON DU DIABLE

(The Haunting - USA - 1963 - Robert Wise)

■ Avant d'être l'inspirateur d'une comédie involontaire de Jan DeBont, **The Haunting** est avant tout un des seuls exercices efficients de travail sur la peur que le cinéma ait offert. Tout auréolé du succès démentiel de son **West Side Story**, Wise peut s'offrir ce qu'il désire. Et ce que désire ce réalisateur, considéré à tort comme académique, c'est revenir sur le genre qui l'a vu débuter sous l'aile de Val Lewton, le fantastique. Dans le roman de Shirley Jackson, «The Haunting of Hill House», les nouveaux occupants du manoir hanté sont invités par le Dr Markway, qui espère que leur aura psychique provoquera les phénomènes qu'il veut étudier. Mais le véritable docteur ici, c'est bien évidemment Wise, et la maison un vaste laboratoire d'étude comportementale sur les mécanismes de la peur. Ainsi, tout phénomène apparemment paranormal est soigneusement expliqué, rationalisé, dédramatisé (ce qui révèle le caractère totalement inapproprié du titre français). Ancien monteur d'Orson Welles, Wise est le premier à croire en la toute puissance de la technique cinématographique. Et puisqu'il n'y a aucun fantôme au manoir de Hill House, c'est sa technique qui sera le seul et unique instrument de peur. Comme pour **Psychose** trois ans plus tôt, le choix du noir et blanc contrasté s'impose. Wise va y rajouter un panel d'effets de découpage déments, de courtes focales assassines, d'objectifs déformants et plongera son public dans une perspective vertigineuse amplifiée par la Panavision. Comme le slogan publicitaire l'annonçait : «Vous pouvez ne pas croire aux fantômes, mais vous ne pouvez nier la terreur». La peur sans objet a fait les beaux jours de la psychanalyse. C'est donc sous son enseignement que se construiront les caractères des protagonistes du drame. Psychose, névrose, peurs enfantines, transfert et incertitude sexuelle, tous les épisodes du film renvoient le spectateur à sa propre expérience de la peur. Les pièces du manoir sont elle-mêmes agencées sur le modèle labyrinthique de l'esprit. Et quand l'inconscient vient tambouriner bruyamment à la porte de la chambre d'Eleonor, personne ne peut s'abriter derrière l'indifférence. Comme quoi, Wise était peut-être plus qualifié que John Huston pour porter à l'écran la vie et l'œuvre de Freud.

MAXI TROUILLE : Plongée dans l'obscurité, Eleonor fixe le mur de la chambre. Dans le noir, les ornements prennent des formes menaçantes. Elle croit percevoir au loin des cris d'enfants torturés. Afin de se rassurer, elle sert très fort la main de... de qui au fait ?

R.D.

Claire Boom et Julie Harris, solidaires dans la tourmente...

OPÉRATION PEUR

LES YEUX SANS VISAGE

(France - 1959 - Georges Franju)

■ Sans être proprement terrifiant, **Les Yeux Sans Visage** met avant tout le spectateur mal à l'aise parce que son histoire, sordide, participe du fait divers. Celle de l'amour fou, et presque ambigu, d'un père pour sa fille, qui va le faire sombrer dans la démence. Le Dr Genessier est un neurochirurgien réputé pour ses greffes. Il a redonné visage humain à son assistante Louise et compte bien faire de même avec sa fille Christiane, défigurée dans un grave accident de voiture, qui porte désormais un masque pour dissimuler ses horribles cicatrices. Il se sert pour cela de jeunes filles qu'il fait enlever et séquestre dans la cave de sa villa, un bloc opératoire improvisé où il prélève la peau de leur visage pour l'appliquer sur celui de sa fille. Bien entendu, les cobayes survivent rarement à l'opération... Georges Franju, également auteur de **Judex**, signe avec **Les Yeux sans Visage** un des chefs-d'oeuvre du fantastique français. Un film d'épouvante lyrique où la poésie de certaines images et des dialogues se mélange à une ambiance glauque motivée par les décors, une banlieue parisienne hivernale, et à quelques séquences gore bien crades lors des interventions chirurgicales, auxquelles est apporté un soin clinique à la limite du supportable. Mais le véritable élément dramatique du film est motivé par le Dr Genessier, un père à la fois sympathique et pathétique, dont l'équilibre mental est menacé par sa relation maladive avec sa fille. Splendide et dérangeant, chargé d'émotions, **Les Yeux sans Visage** ne laisse pas indifférent.

MAXI TROUILLE : Une des futures victimes se réveille, ligotée à la table d'opération, pour découvrir, de façon trouble, le visage défiguré de Christiane. Elle pousse un cri de terreur avant de s'évanouir. La scène est d'autant plus efficace que Franju laisse plus ou moins libre cours à l'imagination du spectateur pour deviner le visage abîmé de Christiane.

D.G.

Christiane Genessier (Edith Scob) : l'espoir de retrouver visage humain.

Danny (Danny Lloyd), les peurs de l'enfance confrontées à l'univers maladif du père.

SHINING

(The Shining - Grande-Bretagne - 1980 - Stanley Kubrick)

■ En adaptant le roman de Stephen King, Stanley Kubrick change aussi le héros de l'histoire. Il ne se focalise plus sur Danny, détenteur justement du fameux Shining, ce sixième sens permettant, entre autre, de communiquer sans le recours à la parole, mais sur le personnage de Torrance incarné par le puissant Jack Nicholson. Car, outre le souci d'élaborer un film d'horreur et d'utiliser tous ses poncifs, l'auteur s'attache à l'aspect psychanalytique de son récit. On s'aperçoit que des éléments cruciaux comme l'influence maléfique de l'hôtel (construit sur un vieux cimetière indien) ou encore les facultés divinatoires de Danny restent souvent inexploités au profit de l'étude caractérielle de Jack Torrance. Tout se rapporte à lui et il est fascinant de voir à quel point le script élimine les gêneurs (voir l'hallucinante fin expéditive du personnage de Scatman Crothers). En effet, la narration privilégie l'imaginaire perturbé de l'écrivain raté en mal d'inspiration, comme l'explique assez bien la séquence du dialogue entre Torrance et le barman, quand l'arrivée de Wendy brise cette création subjective provoquant une fois encore la colère du héros. Ainsi la peur se ressent à la mesure de sa folie grandissante. Il renvoie sa femme (il est vrai exubérante et hystérique, qui subira plus tard les mêmes visions) pour se consacrer à son «travail», puis attire Danny et lui fait doucement la morale avec des yeux d'halluciné total. Ce parti-pris d'une narration discursive où la surréalité côtoie sans cesse l'horreur la plus palpable reste le grand secret de cette lente descente aux enfers où le spectateur manque sans cesse de repères tangibles auxquels se raccrocher. A l'image du final ambigu montrant une photo de Torrance prise lors d'un bal donné à l'hôtel quelque cinquante ans plus tôt. Jack est-il la réincarnation d'un ancien gardien ? A-t-il toujours hanté l'hôtel comme il finit lui-même par le croire, ou bien, plus simplement, le palace l'adopte-t-il de cette façon pour le faire rentrer dans son histoire ? Une question qui nous poursuit bien après la vision du film et participe d'autant mieux à son mystère.

MAXI TROUILLE : La scène anthologique où Wendy découvre enfin le manuscrit avec cette même phrase se répétant sur près de trois cents pages, preuve évidente de l'aliénation mentale de son mari et de la menace qui pèse sur elle et son enfant.

J.P.P.

LE LOCATAIRE

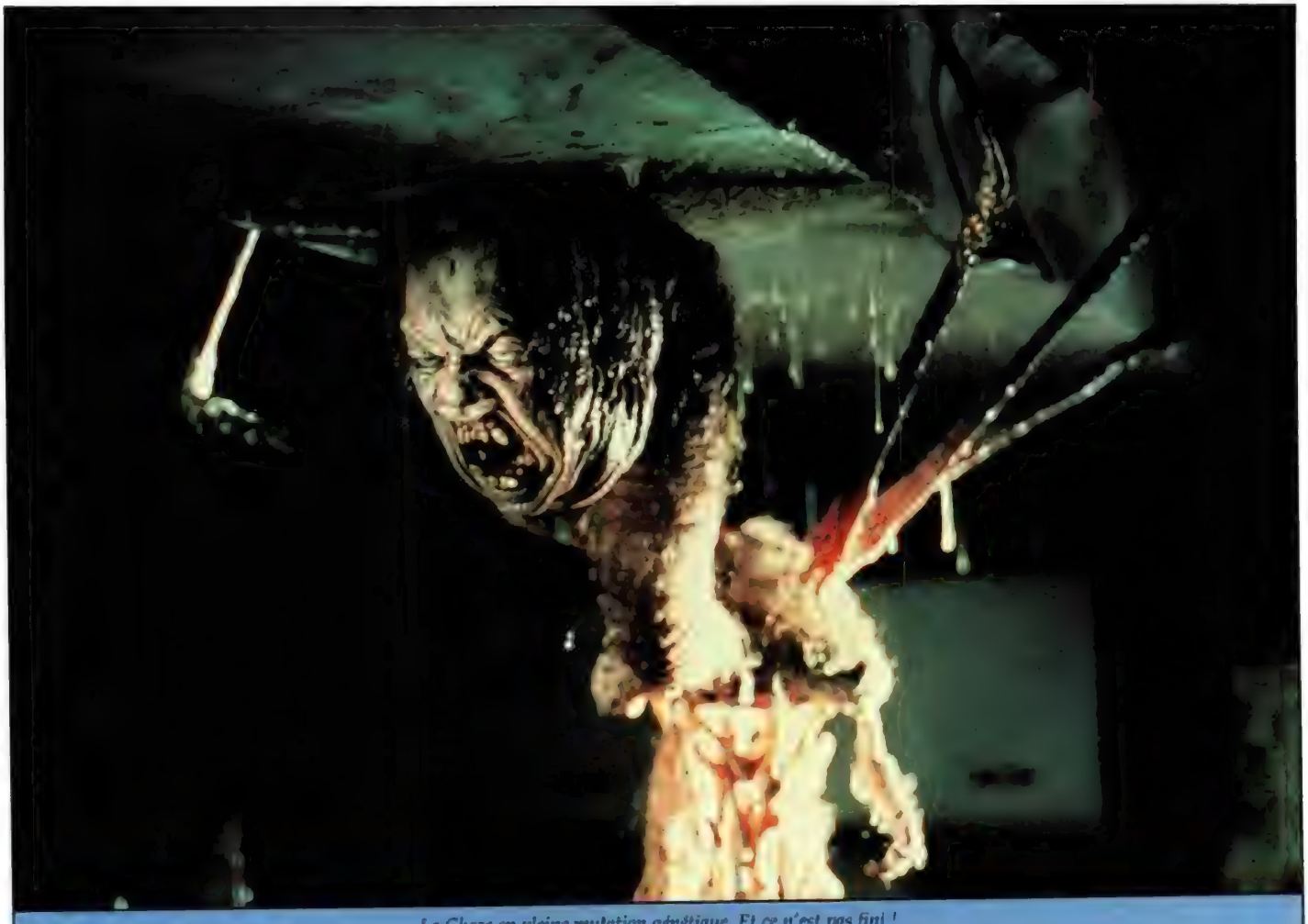
(France - 1976 - Roman Polanski)

■ L'itinéraire pathétique de Trelskovsky, petit fonctionnaire inquiet et effacé, renvoie aussi bien aux précédents films de Polanski, et notamment **Rosemary's Baby** et **Répulsion**, qu'à l'œuvre de Kafka («Le Procès» ou surtout «La Métamorphose»). A chaque fois l'univers faussement logique d'un personnage sombrant dans la paranoïa s'oppose au monde extérieur qui cherche à lui nuire d'une manière ou d'une autre. Il appartient alors au spectateur, perdu entre l'apparence objective et la narration subjective, de faire la part des choses, de choisir son camp en quelque sorte.
Le héros occupe l'appartement d'une certaine mademoiselle Choule qui vient de se jeter par la fenêtre. De sa brève visite à l'hôpital où elle agonise, il retient le regard porté sur lui qui s'achève en long cri de terreur. Dès lors, il s'identifie à elle, soupçonne les voisins d'avoir influencé son geste, endosse progressivement la personnalité de la jeune femme, subit les brimades mesquines et répétées de l'entourage, puis finit à son tour par se jeter dans le vide. De son lit d'hôpital, il voit alors un autre lui-même penché sur lui et le récit se termine sur un long hurlement. Comme dans **L'Echelle de Jacob**, le parcours du héros effraie autant qu'il émeut. La descente aux enfers procède par étapes régulières et significatives, telle l'homélie du prêtre, à l'enterrement de la suicidée, s'adressant soudain à lui pour lui demander de quitter l'église, ou la découverte d'une dent coincée dans le mur.
Une brillante allégorie sur le passage à la folie, le dédoublement de la personnalité et aussi la difficulté des rapports avec l'autre, cet éternel ennemi. Comme le souligne la confrontation entre le fort Bernard Fresson, imposant sa loi aux voisins, notamment au pitoyable Michel Blanc, et le faible Trelkovsky persécuté par les siens. Une œuvre désespérante et un final qui rend fou, le commun des mortels en sort brisé.

MAXI TROUILLE : L'horreur ultime, la séquence qui vous électrifie la moelle épinière au passage de la frousse et justifie à elle seule la présence du titre dans ce dossier. Quand Trelskovsky se rend aux toilettes sur le palier et aperçoit par la fenêtre de sa propre chambre un autre Trelskovsky en train de l'observer, rompant ainsi définitivement le fragile lien objectal le rattachant encore à la réalité.

J.P.P.

Trelskovsky (Roman Polanski) : un locataire sombrant progressivement dans la folie...



La Chose en pleine mutation génétique. Et ce n'est pas fini !

THE THING

(USA - 1982 - John Carpenter)

■ John Carpenter n'a jamais caché une admiration quasi-divinatrice pour Howard Hawks. Et il est certainement le premier à défendre l'idée qu'Hawks est bien plus responsable de la réussite de **La Chose d'un Autre Monde** que le pauvre Christian Nyby. Mais cette admiration empêchera-t-elle l'élève de reconnaître que son remake de **The Thing** surpasse en tous points l'original ? Rien n'est plus sûr. C'est pourtant l'évidence. L'original était une parabole maladroite sur la «terreur rouge» qui tirait son unique attrait de la cohérence avec laquelle était dépeint le groupe d'hommes qui fait face à la Chose. Si ce groupe est tout aussi magnifiquement dépeint chez Carpenter, il faut y ajouter l'ombre absolue de la Chose elle-même, qui plane sur chaque portion de décor, chaque expression de visage, chaque bruit inhabituel. L'isolement des héros dans le grand Nord servait dans l'original à justifier le huis-clos. Dès sa saisissante séquence d'ouverture, le film de Carpenter impose lui une menace «blanche» en faisant grand cas des étendues glacées, du bruit continu du vent. Ici, tout respire la menace. La Chose s'étend par processus moléculaire. Chaque individu est potentiellement un ennemi. Il suffit qu'un homme mâchouille machinalement un crayon pour que le spectateur présage du pire. Bien plus fidèle, dans sa parano totale, à la nouvelle originale «Who Goes There», **The Thing** réussit le plus improbable : instaurer le malaise de la première à la dernière image, sans ménager le moindre temps de respiration, persuadé (à raison) de son emprise totale sur le spectateur. Et les différentes matérialisations de cette Chose sont là pour rappeler au spectateur qu'il a bien affaire à l'indicible, au sens lovecraftien du terme. On a très justement et très largement loué le génie absolu des effets spéciaux de Rob Bottin, qui avait pris soin de dessiner très précisément chacun de ses cauchemars, et qui parvint à les retranscrire à l'écran avec une fidélité jamais égalée depuis. Modèle de narration pensé dans un souci d'efficacité totale, **The Thing** sera le seul film à gros budget sur lequel Carpenter aura toute latitude créative. La fascination qu'il continue d'exercer n'a pas fini de nous rendre nostalgiques.

MAXI TROUILLE : Si la scène dans le chenil est, à la première vision, un choc certain, la séquence de ré-animation reste, à chaque vision, tétanisante, tant la Chose qui s'y déploie y est d'une étrange beauté. Un corps d'homme ouvert, dont le ventre est une bouche carnassière, d'où sort un cordon relié à une sorte d'araignée de chair dont la tête est une version inachevée de celle du propriétaire du corps cité plus haut... Franchement, on a peu de chances de revoir ça !

R.D.

L'EXORCISTE, LA SUITE

(The Exorcist III : Legion - USA - 1989 - William Peter Blatty)

■ Souvenirs, souvenirs .. Un après-midi de décembre 1990. Marc Toullec (ex-rédacteur en chef de Mad) et votre serviteur sommes conviés à une projection ultra select de **L'Exorciste, la Suite**. Le film de William Peter Blatty, auteur du roman à la base du chef-d'œuvre de Friedkin, étant précédé d'une fâcheuse réputation de nanar, le distributeur ne s'empresse pas de montrer le film aux journalistes. Pour tout dire, nous ne sommes que deux dans la salle, prêts donc à subir la torture d'une deuxième séquelle, après l'affreux **Hérétique** de John Boorman. La lumière s'éteint, et ça commence bien mollement avec George C. Scott dans le rôle du monolithique Lieutenant Kinderman. On se marre un peu de voir ce proche parent de l'Inspecteur Derrick projeté dans un univers où les enfants sont crucifiés

Kinderman (George C. Scott), un flic à la recherche d'un assassin forcément diabolique.

et les curés décapités, ambiance n'importe quoi réjouissante, style Z de luxe un tantinet gore. Et puis le temps passe, le film avance cahin-caha, et je m'aperçois que je ne rigole plus. Ennui ? Peut-être. Intérêt naissant ? Pas encore. Plus tard, quand Kinderman arrive à l'asile psychiatrique et ne remarque pas qu'une mémé l'observe telle une mouche, à quatre pattes au plafond (!), je me souviens avoir regardé au-dessus de moi, sans doute par réflexe. Pas franchement rassuré, le critique à *Mad Movies*, qu'un abus précoce de **Massacre à la Tronçonneuse** avait pourtant préparé à ce genre d'événements imprévisibles ! Mais ma plus grande surprise fut quand même, au bout d'une heure de film, de voir Toullec m'adresser la parole, ce qu'il ne faisait absolument jamais en pleine projection : «Ouf là là, ça fait peur !» me lança-t-il avec le sourire de ceux qui sont bien contents d'avoir les chocottes. La rumeur ne mentait pas pas, **L'Exorciste, la Suite** est un nanar. Elle avait oublié de préciser que c'était un nanar terrifiant !

MAXI TROUILLE : Dans la série «plus c'est long, plus c'est bon», **L'Exorciste, la Suite** propose la banale scène du Le-tueur-va-frapper-d'accord-mais-quand ?. La scénographie mise en place par William Peter Blatty dans le hall de l'hôpital, et précédant l'attaque de la Grande Faucheuse, constitue une rude épreuve pour les nerfs.

V.G.

OPÉRATION PEUR

SILENT HILL

(Japon - 1999 - Production Konami)

■ Une revue de jeux vidéo faisait recemment remarquer qu'il était étonnant de voir des films vendus sur le nom de leur réalisateur, alors que l'industrie ludique négligeait cette information. On sait que Ian De Bont a réalisé **Hantise** (ça nous fait une belle jambe), alors que **Silent Hill** est l'œuvre d'un sinistre inconnu (à moins d'avoir noté son nom lors du générique de fin, ça m'apprendra pour la prochaine fois !). J'entends déjà les irréductibles cinéfans hurler contre les envahisseurs ludomaniaques : «Ah les enfoirés, dans leur dossier à *Mad*, y mettent un jeu vidéo à la place du **Nosferatu** de Murnau». A ceux-là, je conseille l'expérience **Silent Hill**, le jeu qui se regarde (comme un film, donc), autant qu'il se joue : cinq minutes passées manette à la main ou en simple spectateur suffisent à vous réveiller un mort ! Bien qu'inspiré par **Resident Evil 1** et **2**, **Silent Hill** laisse de côté les schémas archi-rebattus quoique archi-efficaces du «Ouh, fais-moi peur». Ici, pas d'effets de surprise à vous en faire lâcher la manette (à part le coup très réussi du chat dans le casier !), mais une angoisse sourde, un univers dérangeant, une menace perpétuelle qui transforment ladite manette en savonnette (à cause des mains moites). Contrairement à la plupart des titres du genre où vous interprétez un super-membre d'un super-commando (forcément compétent dans le flingage de zombies, donc), **Silent Hill** propose de vous glisser dans la peau d'un type tout à fait ordinaire, dont la vulnérabilité est accentuée par le fait que sa petite fille a disparu dans une ville plongée dans les ténèbres. L'ambiance n'est donc pas à la rigolade, et on est même saisi d'effroi lorsque la gamine appelle à l'aide son père par le biais d'un téléphone dont la ligne est coupée et d'un multi-écrans de centre commercial endommagé. Pour ne rien arranger, les autres personnages de l'œuvre ne respirent pas la joie de vivre : une vieille illuminée, un docteur suicidaire, une infirmière sombrant dans la folie, une flic réglo mais pas à l'abri d'une possession démoniaque... A part jouer sous *Prozac*, on ne voit pas trop comment résister au sentiment terriblement dépressif et affreusement angoissant qui émane de **Silent Hill**.

MAXI TROUILLE : Prenez un ami (si possible réfractaire à ce genre de divertissement), éteignez les lumières, mettez-lui un casque sur les oreilles et une manette dans les mains, lancez **Silent Hill**. Très vite, c'est «maxi trouille» pour lui... et fou rire pour vous !

V.G.

La petite Cheryl : les squatteurs démoniaques de Silent Hill ne lui veulent pas du bien !

Melissa, l'innocence pervertie par le maître italien de l'épouvante.

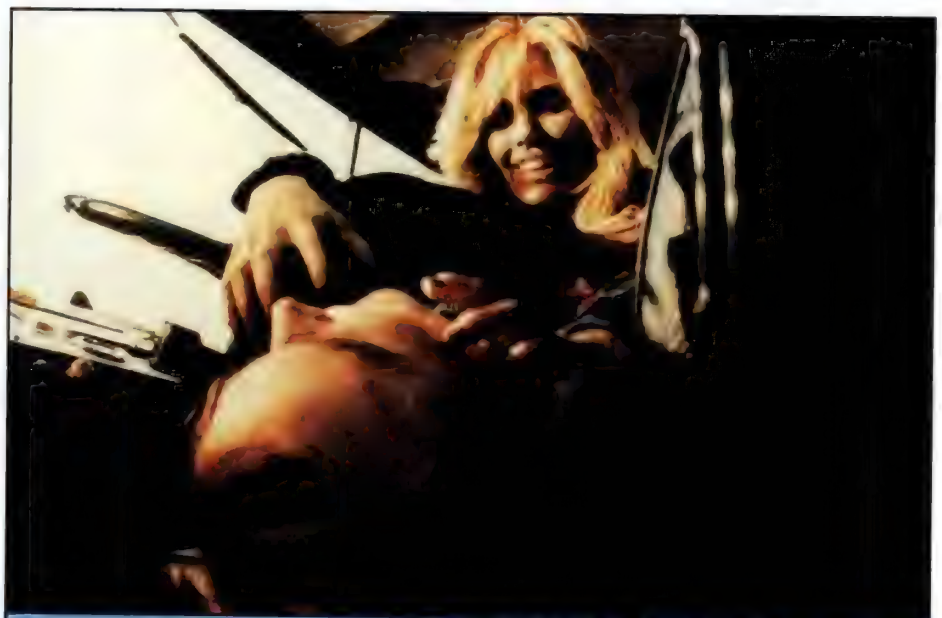
OPÉRATION PEUR

(Operazione Paura - Italie - 1966 - Mario Bava)

■ Dans ce qui restera le film le plus terrifiant de Mario Bava, la peur prend la forme d'une petite fille de sept ans aux longs cheveux très blonds, au teint pale, aux grands yeux bleus écarquillés, et vêtue d'une large robe de lin blanc. Une image d'innocence totalement détournée par le maître de l'épouvante italienne. Bava fait de Melissa (c'est le nom de cette gamine) une sorte d'ange de la mort. Elle revient d'outre-tombe pour se venger des habitants d'un village qui l'ont laissée mourir. Ses apparitions, distillées avec parcimonie, constituent les temps forts d'un film d'une rare subtilité. Bava a renoncé aux effets chocs pour créer une atmosphère envoûtante, quasi-hypnotique, qui confine à une sorte de surréalisme angoissant. Une ambiance qui fonctionne tellement bien que le réalisateur peut se permettre une formidable séquence d'hallucination où le héros, coincé dans le château habité par le fantôme de Melissa, se retrouve à courir après une créature maléfique qui n'est autre que lui-même ! Un film audacieux où Bava détourne les notions pré-conçues sur l'apparence du bien et du mal (le mal absolu est une enfant et celle qui protège le village a tout d'une sorcière) tout en donnant une véritable leçon en matière de création d'atmosphère morbide dont s'inspireront plus tard des réalisateurs comme Tobe Hooper, Tim Burton, voire même Stanley Kubrick.

[illegible] : Toutes les apparitions de Melissa sont terrifiantes, avec un petit plus pour celle où le héros la voit pour la première fois dans le manoir. Elle lui apparaît au bout d'un couloir avec son regard glacé, faisant rebondir un ballon. Il essaie de la suivre mais se retrouve à courir après un ballon qui roule le long d'un interminable escalier en colimaçon en rebondissant sur chaque marche. En plus des rebonds, la bande-son distille d'inquiétants rires d'enfants. Brrrrr...

D.A.



Quand Romero lance ses zombies à l'assaut de la société de consommation...

ZOMBIE

(Dawn of the Dead - USA/Italie - 1979 - George Romero)

■ Aux débuts de *Starfix*, Christophe Gans avait écrit un papier remarquable sur le chef-d'oeuvre de George Romero. Dans son article, il notait que l'un des points les plus réussis de **Zombie** était la démonstration de la fragilité de notre société. En gros, comment tout peut foutre le camp dès qu'un événement imprévu vient bousculer les règles. Et il illustrait son propos en prenant comme exemple le plan de l'hélicoptère passant devant un immense gratte-ciel dont les étages s'éteignent les uns après les autres. Ce plan reste effectivement le plus impressionnant et le plus significatif du film. Il démontre à quel point Romero s'est, dans toute sa carrière, servi du cinéma d'horreur pour dénoncer les malaises d'une société américaine qu'il exècre et qui le lui rend bien (il est resté huit ans sans faire de film). Là où ce plan prend une dimension encore plus effrayante, c'est dans son caractère inéluctable : il faudra bien un jour que les lumières s'éteignent. La phrase-clé du film, «Quand il n'y a plus de place en enfer, les morts reviennent sur terre» possède ce même caractère inéluctable. Evidemment, les cimetières ne vont pas vomir leurs cadavres, mais la rue se remplit de plus en plus de gens en colère, trop pauvres, trop violents, trop malheureux. «Il faudra bien un jour se confronter au problème» semble affirmer le réalisateur, plutôt que d'agir comme les «héros» du film qui se cachent dans un centre commercial en espérant que les morts-vivants ne viendront pas les déranger. **Zombie** apparaît donc comme le plus violent avertissement social produit aux USA. Le plus terrifiant restant que le message de **Zombie**, vingt ans après sa sortie, n'a jamais été autant d'actualité.

MAXI TROUILLE : Après avoir nettoyé un immeuble infesté de zombies, deux flics se reposent dans une buanderie enfumée. Surgit alors de nulle-part un prêtre black, borgne et boiteux, qui prononce la phrase-clé du film (voir plus haut), et s'en retourne entouré d'une fumée blanche. L'effet est foudroyant. Beaucoup plus que l'orgie gore, pourtant orchestrée de main de maître par un Tom Savini qui atteint là le sommet de son art.

D.A.

LA NUIT DES MASQUES

(Halloween - USA - 1978 - John Carpenter)

■ John Carpenter ne s'en est jamais caché, **La Nuit des Masques** n'existerait pas sans **Psychose**. D'ailleurs, il a choisi Jamie Lee Curtis comme actrice principale tout simplement parce qu'elle est la fille de Janet Leigh, celle-là même qui jouait la victime dans la scène de douche du film d'Hitchcock. Et Carpenter de s'inspirer du premier psycho-killer pour lancer la mode du slasher en inventant le croquemitaine le plus terrifiant du genre : Michael Myers. Tout juste âgé de six ans, le petit Michael surprend sa sœur en train de copuler avec son copain, pète les plombs et la supprime. Après quinze ans d'internement en hôpital psychiatrique sous les bons soins du Dr Loomis, Myers s'échappe et retourne terroriser sa ville natale. Classique. Ce qui l'est moins, c'est le caractère donné au tueur, une simple figure emblématique de la dégénérescence. Muet, raide comme un balai, aussi résistant qu'un taureau, déterminé, vêtu d'une combinaison noire et le visage dissimulé sous un masque blanc inexpressif, Michael Myers représente le Mal à l'état pur. Un véritable psychopathe en puissance que Carpenter utilise comme un pantin pour installer le climat : les apparitions fantomatiques du tueur sont sans cesse précédées du célèbre thème du film. Si bien qu'il suffit ensuite d'entendre les premières notes de cette musique angoissante pour agripper nerveusement son siège. Et plutôt que de se livrer à un simple jeu de massacre bêtement gore, Carpenter opte pour le meurtre à retardement, un effet de surprise qu'on se prend en pleine poire. Interdit aux cardiaques !

MAXI TROUILLE : Après une partie de jambes en l'air, un des protagonistes descend dans la cuisine et entend du bruit. Il cherche d'où cela peut bien provenir quand du placard jaillit Myers. Le croquemitaine l'empoigne d'une main, le soulève de terre et l'épingle avec son grand couteau contre un mur, telle une vulgaire feuille de papier. Un de ces fameux effets de surprise, dynamisé ici par un montage terriblement efficace.

D.G.

Michael Myers (Charles Cyphers), le boogeyman selon John Carpenter.

Mater Suspiriarum, la «Mère des Soupirs», une sorcière contemporaine...

SUSPIRIA

(Italie - 1976 - Dario Argento)

■ De l'horreur considérée comme un opéra baroque. Le style d'Argento trouve son apogée dans **Suspiria**, l'histoire de cette jeune danseuse américaine venue étudier son art dans un institut allemand qui se révélera un repère de sorcière. La peur chez Argento naît d'un long travail de préparation. Il installe d'abord une certaine connivence avec le personnage en danger, puis l'entraîne doucement dans une atmosphère angoissante (si possible de grands espaces vides éclairés par des lumières aux couleurs saturées). Il nous fait ensuite longtemps croire au danger, avant de rassurer le spectateur par de faux effets de surprise (un chat qui jaillit derrière une fenêtre ou un passant apparaissant brusquement dans le champ). Le public n'en est que plus choqué quand la caméra porte littéralement le coup de grâce au protagoniste. Le meurtre du pianiste aveugle ou de la jeune Américaine au début du film sont deux parfaits exemples de la méthode Argento. La recette sera copiée dans des centaines de films mais rarement de façon aussi efficace que dans **Suspiria**. Argento passe tellement de temps à soigner chaque détail, à exagérer chaque son, à pousser chaque couleur à l'extrême, que la tension monte inévitablement et que l'effet est imparable.

MAXI TROUILLE : Le début du film a tout d'une ouverture classique. Le personnage principal débarque à l'aéroport, prend un taxi et se rend dans sa nouvelle école. Mais par Dario Argento, cette séquence devient un sommet d'émotions fortes. Suzy arrive sous une pluie battante dans une ville aux couleurs étranges. Le chauffeur de taxi paraît peu rassurant et sur la route, elle croise une jeune fille affolée qui hurle quelque chose que Suzy n'arrive pas à bien entendre. Le tout sur une musique électrifiante des Goblins. L'ambiance est installée d'un coup. *«Je voulais que l'impact de la scène d'ouverture soit le plus fort possible»* déclare aujourd'hui Argento. *«Le but était de commencer **Suspiria** comme les films d'horreur se terminaient à l'époque. Comme ça, le public ne pouvait que se demander ce qui pourrait bien ensuite surpasser ces dix premières minutes»*. Malin et totalement réussi.

D.A.

Pas besoin d'avoir atteint l'âge adulte pour revenir d'entre les morts...

SIMETIERRE

(Pet Semetary - USA - 1989 - Mary Lambert)

■ Qu'y-a-t-il de plus effrayant que la mort d'un enfant ? Ne cherchez pas. Rien du tout. Dans le livre d'origine de Stephen King, c'est la mort du petit Gage, quatre ans, qui transforme cette gentille histoire de légendes indiennes en cauchemar émouvant. L'exploit de Mary Lambert, la réalisatrice de **Simetierre**, est d'avoir réussi à adapter le roman sans perdre une seule des émotions ressenties à sa lecture. Un couple s'installe à la campagne. Dans la forêt avoisinante, on raconte qu'un cimetière maudit permet aux morts enterrés là de revenir parmi les vivants. Quand leur gamin se fait écraser par un camion, le couple va voir si la légende se vérifie. Plus que les séquences gore et les scènes zombiesques, ce qui terrifie dans le film de Mary Lambert, c'est la description lente et précise du passage de la normalité au cauchemar. Ou comment il paraît inévitable de ne pas sombrer dans la folie ultime quand le drame survient et que tous les repères sont anéantis. Le drame de ce père de famille, médecin comblé et apprécié, ce ne sont pas les zombies qui hantent son jardin, mais tout simplement son univers qui se désagrège d'un seul coup. Qui peut dire que la folie l'épargnerait dans un cas comme celui-ci ? Absolument personne. Et ça, ça fout sacrément la trouille !

MAXI TROUILLE : Un cauchemar dans le cauchemar. La mère de Gage avait une sœur atteinte d'une étrange maladie qui déformait chacun de ses muscles. C'est elle qui, dans un rêve que l'on dirait issu d'un film allemand des années 20, va la prévenir qu'un danger est proche. Murs qui bougent, grand angle des abîmes, axes de caméra déboussolés et, pour finir, le visage monstrueusement déformé d'une pauvre jeune fille mourante. Effet saisissant et... cauchemardesque.

D.A.

OPÉRATION PEUR

ALIEN, LE HUITIÈME PASSAGER

(Alien - USA - 1979 - Ridley Scott)

■ J'avoue, **Alien** m'a fait peur. C'était lors d'un séjour à Londres avec l'ami, et néanmoins collaborateur de *Mad*, Gilles Gressard, quand, après une visite sur le plateau de **L'Empire-Contre-attaque**, transformé pour l'occasion en gigantesque marais, nous apprîmes par la *Fox* la tenue d'une projection ultra-secrète d'**Alien** en cours de matinée. Les talents persuasifs de mon camarade nous ouvrirent les portes d'une salle déjà plongée dans la pénombre où le film venait tout juste de commencer. Un regard à droite, un autre à gauche : mystère ! Nous étions à peu près seuls. Pas un voisin de fauteuil sur qui compter, pas une ouvreuse à l'horizon, point d'issue possible, l'horreur venait de démarrer ...
Car depuis vingt ans, ce film reste l'un des modèles de la peur au cinéma. L'exemple parfait du groupe confronté à un être inconnu qui le décime inexorablement. Plus tard, la série des **Vendredi 13** ne montrera pas autre chose, suivie par bien d'autres titres reprenant le même principe, avec de nouveaux monstres, dans de nouveaux décors. Celui d'**Alien**, justement, symbolise le huis-clos par excellence et Scott s'attache à nous le décrire, s'attardant dans les coursives, avant même de nous présenter ses personnages alors en hibernation. Chacun d'eux représente, non pas un héros, mais un caractère ordinaire auquel le spectateur peut s'identifier. L'irruption de l'alien dans un tel cadre, où l'on se préoccupe surtout de la répartition des primes au sein de l'équipe, n'en a que plus de force. La peur s'articule ici sur l'attente, les fausses alertes, les métamorphoses du monstre dont on ne sait quelle morphologie il adoptera à la phase finale de son évolution. Le tout orchestré par les trois grands chocs que sont l'attaque de Kane par le face-hugger, l'accouchement brutal du chest-buster et, plus tard, le même dégringolant du plafond sur le visage de Ripley. A partir de là, l'imagination du public marche à fond et Ridley Scott n'a plus qu'à laisser mijoter. La recette fonctionne tellement bien qu'**Alien** fait toujours autant peur à ceux qui vont le revoir.

MAXI TROUILLE : Même aujourd'hui, je défie le volontaire de rester tout à fait calme au moment de l'ouverture de l'œuf dans la coque du vaisseau extraterrestre (laissez tomber, «l'œuf à la coque» c'est juste pour détendre !)

J.P.P.

La fin de repas la plus célèbre du cinéma d'horreur !

Regan (Linda Blair) sous l'emprise du Diable...

L'EXORCISTE

(The Exorcist - USA - 1973 - William Friedkin)

■ Regarder **L'Exorciste** est une expérience éprouvante. Que ça soit pour la 1ère, la 10ème ou la 45ème fois. Le plus incroyable, c'est que vingt-six ans après sa réalisation, le chef-d'œuvre de William Friedkin n'a pas pris une ride. Il reste proprement terrifiant dans toute sa longueur, de la première scène (les fouilles archéologiques en Irak du Nord où sont découverts des talismans relatifs au Mal) à la dernière (une séance d'exorcisme de presque trente minutes !). Et on pourrait même dire, en cette fin de millénaire où fleurissent une ribambelle de films avec le Diable, que **L'Exorciste** est toujours d'actualité. D'autant plus que le traitement apporté au sujet par le romancier William Peter Blatty, à l'exception des transformations physiques de Regan (une jeune fille possédée par le Malin), est universel. En ce sens que **L'Exorciste** associe le Mal à une maladie inexpliquée, un moyen pour intégrer l'histoire dans un contexte religieux. Au 17ème siècle, les malades étaient considérés comme des hérétiques et brûlés sur le bûcher. Aujourd'hui, avec les progrès de la recherche, la superstition a disparu. «Maintenant qu'on a découvert les maladies mentales, les exorcismes n'ont plus de raison d'être» déclare à ce titre le Père Carras à la mère de Regan. Une phrase qui résume à elle seule le propos du film de Friedkin. Et qui explique que **L'Exorciste** ait déclenché une polémique à l'époque où il est sorti, qu'il ait été taxé de malsain et de profane, puisqu'il remet en doute l'existence de Dieu ainsi que le rôle de l'église. D'ailleurs, les deux exorcistes sont là pour en témoigner : le Père Merrin est un prêtre malade et fatigué, en bout de course, et le Père Carras, qui doute de sa croyance suite au décès de sa mère, redevient homme avant d'être curé. Tout en racontant une histoire somme toute très simple, William Friedkin en profite pour faire un film impliqué où chaque image participe à installer le climat de terreur.

MAXI TROUILLE : A la rédaction, on est tous d'accord pour dire que le moment le plus intense de **L'Exorciste**... est le métrage tout entier ! Alors citons, pour la forme, les deux apparitions physiques du Diable (un visage cadavérique) sous la forme d'images subliminales.

D.G.

Une plongée sous-marine en plein immeuble new-yorkais : pas raisonnable...

INFERNO

(Italie - 1979 - Dario Argento)

■ Trois ans après **Suspiria**, Dario Argento livre le deuxième volet de sa «trilogie des mères». Une œuvre inachevée, le réalisateur n'ayant toujours pas tourné la conclusion mettant en scène Mater Lacrimarum (ou Lacrymorum ? enfin la Mère des Larmes quoi). Ici, l'action se passe dans un immeuble new-yorkais et concerne la Mère des Ténèbres. **Inferno** est un tournant dans la carrière de Dario Argento, l'auteur s'enfonçant dans l'abstraction la plus totale au point de faire jouer ses acteurs comme dans un film porno. Le scénario est nul, les dialogues consternants (plus encore que dans **Suspiria**), comme si, entre l'œuvre visionnaire et le délire narcissique, Argento voulait faire le vide autour de ses idées de cinéma, les livrer à l'état brut tels des cauchemars fantasmagoriques. Restent donc dans **Inferno** les idées du maestro et le génie avec lequel il parvient à les retranscrire à l'écran. Il y a ce vieux libraire dévoré vivant par des rats dans un ruisseau crapoteux, sous un vieux pont, à quelques encablures des luxueux buildings new-yorkais. Il y a ce trou dans le plancher débouchant sur une pièce immergée dans laquelle une étourdie laisse tomber un précieux pendentif, avec la dangereuse plongée qui s'ensuit. Il y a le héros résolvant le mystère de l'immeuble après avoir étudié dans le détail les plans de l'architecte : entre tous les étages, des passages secrets communiquant entre eux et permettant d'accéder à des pièces cachées.
On peut effrayer le quidam en imaginant une matrice qui consommerait de l'humain dans un univers parallèle. Soit. Mais il y a vingt ans, Argento n'allait pas jusque là. Avec un sens visuel inégalé, il nous racontait que le plus terrifiant se trouvait sous nos pieds... et au-dessus de notre tête.

MAXI TROUILLE : Peut-être pas la scène la plus terrifiante, mais assurément la plus électrisante. Et pour cause. Une coupure de courant dans un appartement, pendant qu'un couple écoutait de l'opéra. L'homme cherche le disjoncteur et s'éternise. La femme s'inquiète. Pendant qu'elle avance dans le couloir, des sautes de tension font qu'on passe à intervalles irréguliers de l'obscurité à la lumière et du silence au Nabucho de Verdi. Sublime

V.G.

Une victime des démons de la forêt : guère appétissant...

EVIL DEAD

(USA - 1982 - Sam Raimi)

■ Ami lecteur, laisse-moi, pour un moment, être tout à fait honnête avec toi. Sache que la moitié de la rédaction de *Mad Movies* (deux personnes et demie) n'était pas vraiment persuadée qu'**Evil Dead** avait sa place parmi les 25 films les plus flippants de l'histoire du cinéma. Attention, ne te méprends pas, comme toi nous adorons le film de Sam Raimi, mais personne ne se souvenait d'avoir eu la frousse en le voyant. J'ai donc hérité du bébé. Comme j'habite loin de la rédac et que les communications coûtent cher, Damien Granger, le fourbe, me l'a vendu un peu comme ça :
- «Didier, tu trouves un truc qui fait peur dans le film et t'en parles».
- «Mais, ça me fait pas peur moi, **Evil Dead**».
- «Hein, quoi ? Je t'entends plus, la ligne est mauvaise. Allez, je te laisse. Tchao».
- «Mais...».
Me voilà donc au *Virgin* du coin pour m'acheter le DVD du film de Sam Raimi. C'est formidable, le DVD, on a vraiment l'impression de revoir les films comme si c'était la première fois. Arrivé chez moi, je me la joue «ambiance» : lumières éteintes, téléphone coupé et effet surround sur la télé. Quelques vingt minutes après le début du film, j'ai remis un peu de lumière. Encore dix minutes de plus et tous les halogènes de l'appart chauffaient à fond. Dès son premier plan, **Evil Dead** vous fait dresser les cheveux sur la tête. L'histoire de ces ados enfermés dans une cabane maudite marche à fond. A l'époque, Raimi savait imposer son style si audacieux et novateur. Et sa fameuse «shaky-cam» (la Steadycam du pauvre) dont il se sert pour simuler les mouvements subjectifs des démons de la forêt fait des merveilles. L'ambiance du film est oppressante et sans concession. On a tendance à oublier que seuls **Evil Dead 2** et 3 donnaient dans la comédie loufoque. Le premier est un petit film d'horreur gonflé et traité le plus sérieusement du monde. Avec de véritables moments de pure terreur. Donc finalement, merci Dam et vive le DVD !

MAXI TROUILLE : Deux ados s'amusent à essayer de deviner des cartes. Une troisième qui ne participe pas au jeu et fixe par la fenêtre la forêt maudite, répond très vite et devine toutes les cartes. Plus elle parle, plus sa voix se transforme. Elle se retourne soudainement : son visage a totalement changé, tendance Linda Blair dans **L'Exorciste**. Angoisse, sursaut et tension, une scène typique de ce qui vous attend pendant toute la vision d'**Evil Dead**.

D.A.

LES DENTS DE LA MER

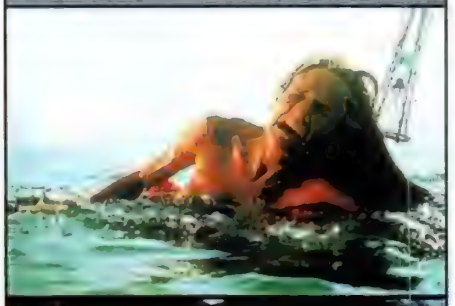
(Jaws - USA - 1975 - Steven Spielberg)

■ Trop fastoche **Les Dents de la Mer**, tout le monde a peur des requins ! Exact, sauf qu'avant **Les Dents de la Mer**, qui avait peur des requins (à part les surfeurs à Hawaï s'entend) ? Car il faut dire les choses comme elles sont : en 1975, après la sortie de **Jaws**, le monde entier a été pris d'une réelle phobie des requins. A la piscine, ça passait tout juste, mais dans les eaux méditerranéennes (infestées de requins, je vous jure !), au moindre contact suspect, c'était plage pour le restant de la journée ! Dans la formidable anthologie «*Actor's Studio*» (diffusée sur *Paris Première*), Spielberg déclarait récemment qu'au début de sa carrière, il cherchait à refourguer ses peurs au public, n'ayant pas trouvé d'autre moyen de s'en débarrasser que de faire des films. Si **Duel**, quoique parfaitement réussi, n'avait pas engendré de psychose relative aux routiers, **Les Dents de la Mer** nous confrontait à «l'océan, cet inconnu» de la pire des façons. Ainsi donc le Commandant Cousteau nous avait menti : il n'y avait pas de merveilleux monde sous-marin, pas de flore à explorer, pas de faune à observer, mais seulement un insatiable mangeur d'hommes à craindre. L'enfer sur terre, c'était la mer !
Des producteurs malins exploitèrent ensuite le filon, et on vit sur les écrans des **Mâchoires de la Mort**, des **Shark**, des **Apocalypse dans l'Océan Rouge**, avec plein de requins complètement idiots, des seconds couteaux sans doute. Parce son requin à lui fonctionnait une fois sur quatre, Spielberg limita au strict minimum ses apparitions et fit de la mise en scène. Par chance, à 28 huit, il se débrouillait déjà pas mal avec une caméra !

MAXI TROUILLE : La première scène, inévitable, traumatique. Au paradis des amoureux, sur une plage donc, un couple s'encanaille. La fille court vers la mer en enlevant ses vêtements et se jette à l'eau pour un bain de minuit. Elle ne sait pas que le requin a faim... D'un point de vue visuel, cette séquence est aussi choquante que celle de **L'Exorciste** quand la mère entre dans la chambre et découvre sa fille Regan en train de rebondir violemment sur le lit. Dans **Les Dents de la Mer**, la victime se fait tracter, aspirer, recracher avec une rare violence. Dans les deux cas, le corps est manipulé par des forces inconnues et invisibles. Il devient un jouet. On prie pour qu'il ne casse pas.

V.G.

La traumatique scène d'ouverture et Roy Scheider faisant la connaissance de Bruce.



Un Tarzan nettement plus animal que dans les précédentes adaptations.

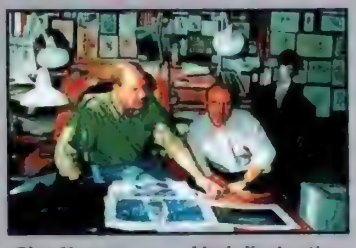
Kala, la mère adoptive, tente d'expliquer à un Tarzan circonspect qu'il fait bien partie des leurs.

TARZAN

animateur de l'homme-singe

GLEN KEANE

Officiant au sein du studio Disney depuis maintenant 24 ans, Glen Keane a donné vie à un bestiaire plutôt bien fourni : La Bête, Aladdin, Ariel, Pocahontas, le Pr Ratigan de BASIL, la petite Penny de BERNARD ET BIANCA, et aujourd'hui ce Tarzan à la physionomie toute particulière. Calme et tempéré, précis dans ses gestes et ses expressions, il est difficile de l'imaginer dirigeant des équipes dans le feu d'une production chargée et agitée. Et pourtant... Il nous raconte ici comment il se destinait, sans le savoir, au dessin animé, comment il s'est retrouvé, bien malgré lui, au sommet de la hiérarchie, et pourquoi il a décidé de s'établir en France et tenté de maîtriser la langue de Paul Grimault.



Glen Keane, responsable de l'animation, ici en compagnie de Phil Collins.

Il paraîtrait que vous êtes devenu animateur par accident ?

Ce n'était pas de mon plein gré, en effet, mais plutôt la marque du destin. A la fin de mes années de collège, j'avais le choix entre Football et Arts. J'ai choisi les Arts. Je me destinais à suivre les traces de Degas. J'ai envoyé mon dossier à une école en Californie qui était en partie créée par Walt Disney, la CalArts. C'était un de ses derniers rêves avant qu'il ne décède : une université où l'on pourrait mélanger tous les arts, la danse, le théâtre, la musique, le film, le dessin animé. Par hasard, mon portfolio a atterri à la section Animation où j'ai été accepté. Cette section s'appelait «Film Graphics», ce qui n'était en fait qu'une manière très sophistiquée pour dire Cartoons. Or, je n'avais en fait aucune idée de ce que signifiaient ces Film Graphics. Je suis entré dans la salle de cours. A mon grand étonnement, les tables avaient des trous bizarres, des disques ronds, des patères, et les élèves dessinaient en faisant défiler leurs feuilles. Pour moi, c'était un autre monde. Mais j'ai fini progressivement par découvrir que les Films Graphics étaient un mélange de tous les arts et j'ai maintenant l'impression que j'étais né pour ce métier. Voyez-vous, j'aurais aimé être comédien et j'ai toujours adoré le dessin. Voyant cela, Dieu m'a envoyé vers mon propre chemin, où je pourrais par le dessin donner vie à mes propres personnages, et je peux vous dire maintenant que j'en suis très content. Mon premier exercice était de dessiner un cycle d'animation qui représentait une balle au rebond. Lorsque j'ai fait pour la première fois défiler les feuilles entre mes doigts, j'ai eu un choc. Ce n'était plus un simple dessin, quelque chose de physique, de plat. C'était une vraie balle. J'avais l'impression de pouvoir la toucher, comme si ces feuilles m'avaient ouvert à une autre dimension. J'avais alors 19 ans. J'ai étudié deux ans dans cette école puis j'ai décidé d'envoyer mon dossier au studio *Disney*. A l'époque, l'ancienne génération, les maîtres qui avaient créé **Blanche Neige** et **Bambi**, partaient en retraite *(1)*. Le studio cherchait des jeunes gens pour les remplacer. Les seuls vétérans à rester étaient Woolie Reitherman, Frank Thomas, Oliver Johnston et Eric Larson. Le but était de nous apprendre tout ce qu'ils avaient appris avec le grand Walt. J'ai ainsi travaillé sous l'aile de Frank Thomas et Oliver Johnston, d'abord sur Bernard et Bianca, où je m'occupais de la petite fille Penny, puis sur **Rox et Rouky** où j'ai animé le grizzly de la séquence finale.

C'est un système hiérarchique ?

Non, ce n'était pas si simple. Il y avait beaucoup de problèmes au sein du studio, une division assez marquée entre animateurs. D'un côté on trouvait le camp de Don Bluth, qui voulait partir dans une certaine direction mais n'arrivait pas à imposer ses vues. Du coup, le soir, Bluth travaillait chez lui sur son propre film, Banjo. De l'autre côté, on trouvait un petit groupe d'artistes plus jeunes dont moi-même, John Musker et Tim Burton. Il y avait une grande différence entre les deux approches. Ceux qu'on appelait les neuf anciens étaient déjà partis. Un jour il y avait une queue très longue devant le bureau du gérant : beaucoup des animateurs quittaient le studio. On s'est retrouvé avec plus personne à la tête du département animation. Or, parmi ceux qui restaient, j'étais le plus expérimenté. Pour moi c'était terrible. Je savais pertinemment que je n'étais pas du tout prêt à prendre la tête d'une nouvelle équipe, mais en même temps c'était un challenge et je l'ai accepté. Tout cela s'est plus fait par nécessité que par processus hiérarchique. Il fallait finir le film. A ce moment, l'âge moyen des animateurs devait être de vingt-deux ans. Ron Miller était président du studio. Par la suite, Roy Disney a repris le contrôle et a fait venir Jeffrey Katzenberg et Michael Eisner.

Qu'est-ce qui vous a poussé à venir vous installer sur Paris ?

Pour **La Belle et la Bête**, je suis allé à Londres pendant trois mois rejoindre les réalisateurs. On s'est mis en tête de faire un tour le long de la Loire à la recherche d'un château qui servirait d'inspiration et l'on ■■■

Le Seigneur de la Jungle s'apprête à changer de monde.

■

TARZAN

■■■ s'est arrêté sur Chambord. Au retour, on est passé par Paris. J'étais ravi. Parmi mes objectifs, il y a avait celui de venir un jour dans cette ville, d'apprendre la langue et d'apprendre à la voir sous un angle nouveau. Après **Pocahontas**, le studio voulait me faire signer un nouveau contrat de sept ans. J'y ai mis une condition. Je voulais prendre une année sabbatique, voyager, me ressourcer. J'ai signé le contrat et je suis venu m'installer ici avec ma famille. Les cinq premiers mois étaient très difficiles. C'était en 1995. Il y avait les attentats, les grèves, mais dès le printemps, tout a changé et j'ai enfin pu voir la ville dont je rêvais. Je visitais les musées, étudiais le travail anatomique des grands sculpteurs. Parfois même, j'allais suivre des cours aux Beaux Arts. Puis un jour, les réalisateurs Chris Buck et Kevin Lima m'ont téléphoné pour me demander de travailler avec eux sur **Tarzan**. J'ai immédiatement accepté. Par un curieux hasard, le premier livre que mon père m'avait offert était un recueil de l'artiste Burne Hogarth, celui-là même qui a dessiné les premiers Tarzan. Il y a donc tout un pan de ma carrière qui a réellement débuté avec les dessins anatomiques d'Hogarth. J'ai donc voulu prolonger cette voie et utiliser mes

«Moi Tarzan, toi Jane» : vous connaissez la suite...

Tantor et Tok assurent la séquence spécial «tout petits».

récents acquis. **Tarzan** me donnait cette possibilité, mais d'un autre côté je n'étais pas prêt à quitter Paris. J'ai donc demandé à faire **Tarzan** ici, ce qui n'a pas enjoué mon fils qui est un vrai californien dans l'âme ! Il a néanmoins accepté de demeurer ici avec moi. Heureusement d'ailleurs car il s'est avéré une de mes principales sources d'inspiration pour les mouvements du personnage, avec sa façon de se mouvoir à la manière des surfeurs. Kevin Lima avait déjà travaillé avec le studio parisien sur **Dingo et Max**. Il a accepté ma requête et je me suis retrouvé avec l'équipe française. J'avais peur que la langue soit une barrière mais c'est là qu'on réalise à quel point l'art du dessin est un langage universel.

Qu'est-ce qui justifie l'existence d'un studio à Paris ?

Ce sont les créateurs du studio à Paris qui sont à l'origine de cette collaboration. Ils avaient au départ le désir de créer quelque chose de disneyesque en France. Ils sont venus nous voir en Californie pour nous proposer de faire un film avec eux. Mais en définitive, *Disney* a décidé d'acheter le studio. A la fin d'un projet, il y a souvent la pression, la charrette, et on a toujours besoin d'un autre studio, d'une autre équipe, pour augmenter le rendement et sortir le film en temps et en heure. Ça c'était le premier point. Ensuite, entre chaque film, on avait un creux de production. Afin de tenir notre engagement de

opinion

UN TARZAN SANS GÊNE

Lorsqu'Edgar Rice Burroughs fait publier en 1912 les aventures de Tarzan Seigneur de la Jungle, le monde n'a jamais entendu parler ni de l'étain, ni de Pol-Pot, encore moins d'Hitler de Mussolini ou de Staline. Frustré par une morne existence et empreint d'eugénisme alors très en vogue, Burroughs n'a donc aucune raison de retenir sa plume. Et c'est avec un entrain dénué de toute culpabilité qu'il imagine une jungle qu'il n'a jamais visitée, un Eden fantasmé, où un être humain élevé dans le berceau d'une nature primitive et «bienveillante» se révèle un véritable surhomme. L'heure est à la méfiance vis-à-vis des progrès technologiques, et déjà l'on se surprend, ici et là, à rêver de structures qui accoucheraient d'un être humain «parfait». En conséquence, le personnage de Burroughs ne tardera pas à devenir un symbole quasi-unanime des bouillonnements de son temps. Mais quelques centaines de millions de morts plus tard, forcément, on commence à douter. Au fil du siècle et des adaptations, le personnage a connu autant de restructurations qu'en nécessitaient les idéologies consécutives. Colonialiste, hippie, golden-boy ou chippendale, Tarzan a cristallisé à peu près tous les fantasmes inavoués de la société qui l'a vu naître. Si le studio *Disney* s'était emparé du personnage dans les années cinquante, nul doute qu'aujourd'hui on le regarderait avec la même gêne qu'on peut ressentir à la vision du très raciste **Cendrillon**.

Il n'en sera pas ainsi puisque cette adaptation apparaît à la suite de très sérieuses remises en question identitaires. Tenus à la fois par l'image de marque très conservatrice de la maison et attirés vers des zones non encore exploitées, les animateurs du studio jouent les schizophrènes. Déjà, **Mulan** abandonnait avec un certain bonheur la formule Katzenberg (une chanson + un side-kick comique + une chanson) et proposait quelques véritables enjeux narratifs. **Tarzan** continue dans la même voie. Reléguant les side-kicks dans un espace réservé aux tout-petits (la scène de woogie-boogie qui servira d'extrait principal), annihilant toute forme de colonialisme qui suintait derrière le mythe, et tentant une timide remise en question des valeurs familiales. **Tarzan** est une œuvre tout à fait séduisante qui réalise trop bien qu'elle marche sur des œufs. Donc, pas de vilain intégral, pas de morts à l'écran, pas de sentiments douteux. **Tarzan** joue un certain consensus et préfère utiliser pour sa narration une pléthore de symboles dont certains très réussis (les mains qui se joignent). Mais c'est sur le plan purement visuel que le film joue ses véritables atouts, et notamment dans le look étonnamment bien pensé de son personnage principal. Sans chercher à bousculer les canons esthétiques du studio, **Tarzan** impose en douceur une physionomie totalement inédite. Si l'on y adjoint le soin forcement maniaque apporté à la jungle qui l'entoure (et le programme Deep Canvas fait qu'elle l'entoure bel et bien), on obtient de quoi justifier pleinement de l'intérêt du projet. Le parti-pris esthétique ne fera peut-être pas que des heureux. Peut-être même que les déplacements rapides du héros, qui renvoient aux tableaux les plus speed d'un *Sonic Adventure*, vont coller quelques migraines. Tant pis. C'est un choix assumé. A prendre ou à laisser. Et s'il fallait vraiment trouver une ombre au tableau, on préférerait s'en prendre à Scream Collins, l'argument marketing, dont la pop incontinente réussit presque à nous gâcher un premier quart d'heure pourtant vraiment réussi. Que **Tarzan** s'avère donc plaisant, rapide et marqué d'une très claire identité graphique, certes, mais tout ceci ne nous dit pas ce qu'il révèle de la tendance actuelle de nos sociétés. Le consensus ? L'attentisme ? La fin des illusions ? Réponse dans cinquante ans.

Rafik DJOUMI

USA. 1999. Réal.: Kevin Lima & Chris Buck. Scén.: Tab Murphy, Bob Tzudiker & Noni White. Prod.: Bonnie Arnold pour Walt Disney Pictures. Mus.: Mark Mancina. Chansons : Phil Collins & Mark Mancina. Superviseurs.: Dan Cooper, Olivier Adam, Thomas Baker, Glen Keane, Ken Stuart Duncan, Russ Edmonds... Dist.: Gaumont Buena Vista International. Dur.: 1 h 28. Sortie le 24 novembre 1999.

sortir un long métrage par an, il était très judicieux de travailler étroitement avec l'équipe française. Ils ont donc, au fil des années, supporté une charge de plus en plus grande sur chaque film, comme c'était le cas sur **Le Bossu de Notre Dame**. Aujourd'hui, sur **Tarzan**, pour la première fois, c'est le studio français qui joue le rôle principal dans le développement.

De quelle manière les dessins de Burne Hogarth vous ont-ils influencé pour la création du personnage de Tarzan ?

J'étudie son dessin depuis la petite enfance. Je me souviens qu'à l'école, je m'appliquais à dessiner des corps nus. Du coup, les autres enfants me regardaient faire et ne manquaient pas de se moquer de moi : «Ouh, il dessine des messieurs tous nus». Ce n'était pas toujours facile à assumer ! Aujourd'hui, non seulement c'est justifié, mais je suis même payé pour ça. J'avais également reçu un livre des nouvelles originales d'Edgar Rice Burroughs et la couverture était dessinée par Frank Frazetta. Elle m'impressionnait à un tel point que je n'ai jamais lu le livre. Chaque fois que je le prenais, décidé à me plonger dedans, cette couverture me paralysait, et je me retrouvais avec une feuille et un crayon, essayant de recréer le personnage avec la même force. Ce n'est qu'en 1995, par nécessité professionnelle, que j'ai fini par lire le livre. J'ai découvert avec grande surprise que la vision d'origine de Burroughs n'avait rien à voir avec les multiples adaptations hollywoodiennes du mythe. Tarzan ne se balançait pas de liane en liane, ne marchait pas droit sur ses jambes. C'était un animal, un génie de l'adaptation qui utilisait le mouvement d'autres animaux comme référence pour vivre dans la jungle. J'ai été visiter les groupes de gorilles qui vivent dans les hauteurs de l'Ouganda. Là-bas, j'ai passé des journées à observer dans le plus grand calme une

Clayton, méchant chasseur de gorilles en compagnie de Porter, gentil professeur.

famille de treize gorilles *(Glen Keane sort alors son carnet de croquis, NDR)*. C'était surprenant. Ils étaient si paisibles. Les petits jouaient sur des matelas de bambous. Les mères s'en occupaient avec délicatesse. J'ai découvert une ambiance sereine, une sorte de paradis que personne ne désirerait quitter. C'est alors que le conflit du héros, sa difficulté à choisir entre la civilisation et la jungle, m'est apparu dans toute son évidence. La famille, ce ne sont pas les gens qui vous ressemblent. Ce sont ceux qui vous entourent, vous nourrissent et vous aiment.

Pouvez-vous nous expliquer de manière simple la technique du Deep Canvas que vous avez développée pour ce film ?

Vous avez remarqué qu'aujourd'hui encore, l'image de synthèse conserve une texture particulière qui la rend identifiable. Le Deep Canvas est une technique qui nous permet d'utiliser l'ordinateur, pour des mouvements de caméra compliqués, où l'image garde une texture «dessinée». Créez sur ordinateur un tuyau en images de synthèse : l'animateur traditionnel va utiliser un stylet électronique pour dessiner et peindre ce tuyau afin de lui donner l'allure d'une branche typique d'un dessin animé. Pendant qu'il dessine, l'ordinateur enregistre ses mouvements, sa façon de mélanger les couleurs. Il mémorise tous ses traits et la palette de couleurs. Dès que l'on va opérer un mouvement de caméra autour de cette branche, on va demander à l'ordinateur de lui appliquer la texture en imitant le style du dessinateur. L'ordinateur devient ainsi une sorte de copiste, d'assistant intelligent. Il n'y a dès lors plus de différence entre la portion de décor dessinée par l'animateur et le décor avoisinant que crée l'ordinateur. La caméra peut se déplacer dans ce décor, tourner autour, pénétrer en profondeur, sans qu'il soit nécessaire de le redessiner 24 fois par seconde.

Propos recueillis par **Rafik DJOUMI**

(1) Tous les vétérans n'ont pas simplement pris leur retraite. Sous le règne du grand Walt, le studio avait en effet, à plusieurs reprises, essuyé des mouvements de protestation d'un bon nombre d'animateurs qui s'estimaient ne pas être reconnus à leur juste importance. Mené par Arthur Babbitt, sans doute l'un des animateurs les plus talentueux, ce vent de révolte avait poussé Walt à collaborer activement à la Commission des activités anti-américaines, et écarter par la suite les gêneurs, pas forcément de la manière la plus délicate. Ce sombre épisode, opérant à la manière d'un secret de famille, continuera d'empoisonner la vie au sein du studio, même après la mort de son créateur. Le très discipliné Wolfgang Reitherman sera ainsi naturellement propulsé à la tête de plusieurs projets, au détriment d'autres vétérans qu'on aurait pu juger tout aussi compétents. D'où, sans doute, un vent diffus de discorde qui mènera à l'éclatement du début des années 80.

Combat homérique entre deux des machines à tuer les plus perfectionnées de la jungle...

actualité cinéma
sortie le 8 décembre

DANS LA PEAU DE JOHN MALKOVICH

Tout le monde en parle. Avant même d'avoir été distribué en salles, DANS LA PEAU DE JOHN MALKOVICH est d'ores et déjà le chouchou des brasseurs d'Art branchés du Monde entier (de Venise à Deauville, il fut acclamé), mais aussi LE film culte de demain pour une génération de gosses indisciplinés élevés au SATURDAY NIGHT LIVE et au MONTY PYTHON'S FLYING CIRCUS. A la fois «bête de festival» et objet de contre-programmation idéal pour cinémas de quartier. Quête cruelle, sordide et désespérée d'individualisation et folle virée sauvage dans les méandres de l'humour camp. Par le clipper génial et sur-récompensé Spike Jonze.

Sans même le savoir, vous connaissez le travail de Spike Jonze. Si votre période skate-board ne remonte pas à si loin, alors vous êtes forcément tombé sur l'une de ces vidéos de rue montées sur du gros son où de jeunes inconscients bravent toute zone urbaine praticable à l'aide d'une planche à roulettes. Spike, champion dans cette discipline comme tout bon new-yorkais dans le coup, s'est fait les dents dans la réalisation en filmant ses potes prendre de méchantes gamelles. S'il vous arrive de traîner sur M6 à des heures tardives, vous y avez vu les clips «Sabotage» des Beastie Boys, «Big City Nights» de Daft Punk, d'autres pour Bjork, Fat Boy Slim, Puff Daddy ou R.E.M, tous signés Spike Jonze et primés jusqu'à plus soif aux MTV Music Awards. Il y développe assez clairement un style réalistico-blafard bien particulier, à mi-chemin entre le film industriel et l'art-et-essai conceptuel. Si jamais la télé chez vous reste allumée et hurle d'autant plus fort pendant les publicités, les deux spots *Nike* opposant Pete Sampras à Andre Agassi (sur un terrain vieilli par le temps que dure l'échange ; au beau milieu d'une avenue new-yorkaise) ont dû vous percer les tympans. Si vous êtes un habitué de l'émission *Culture Pub*, toujours sur la sixième (sans qui on serait bien peu de choses), vous n'avez pas pu louper cet OVNI terrifiant censé vanter les vertus tout-terrain des pompes *Converse* : des jeunes gens y dévalent des escaliers sur les hanches, se balancent à la corde au-dessus des riverains, empruntent tête baissée la rampe centrale des escalators, le tout sur fond de ritournelle angoissante qu'on croirait destinée à un appel général contre le terrorisme international. Spike, encore et toujours. *«Le clip et la pub sont des champs d'expérimentation privilégiés. Une idée vous vient, l'envie de l'essayer vous prend, comme ça, juste pour voir. Et voilà, ça fait un clip !»*.

Lotte Schwartz (Cameron Diaz) au milieu d'une curieuse communauté de vieillards.

Craig Schwartz (John Cusack), marionnettiste incompris forcé d'accepter un job d'archiviste.

Le gars qui vient de parler avec une voix nasillarde et pincée (on vous a épargné les bégaiements), pathologiquement timide et comprimé dans son pull en V marron qui bouloche, c'est Spike Jonze, 30 ans, sensation hype du moment. Rencontré au dernier festival de Deauville où il est venu présenter **Dans la Peau de John Malkovich**, le réalisateur ressemble au plus «irrécupérable» de vos copains. Une sorte de nerd ultime inapte au dialogue car partiellement inaudible, socialement inaccessible et malgré tout plein d'imprévu. Armé d'une patience impériale, on essaie tant bien que mal de lui soutirer quelques considérations artistiques sur son oeuvre : *«Il y a trois ans, alors que je travaillais avec Charlie Kaufman sur le scénario de* **Dans la Peau de John Malkovich**, *on m'a commandé ce clip pour Daft Punk. Quelque part, cette musique* (Da Funk. NDLR) *répondait à notre approche sur le film, elle se fondait dans le projet. C'est le type de son qu'on se joue à soi-même pour se sentir cool, qu'on écoute dans sa chambre en étant le Roi du monde. De là est venue l'idée du personnage-chien qui a l'air vachement à l'aise ; il descend la rue comme un chef, gonflé à bloc par le son de sa radio. Puis on fait connaissance avec lui : il a une jambe dans le plâtre et une tête de chien. Et tout le monde dans la rue le renvoie à ce versant pathétique de lui-même»*. OK. Mais la force brute des concepts de Spike Jonze et cette volonté immédiate de travailler une idée au corps, de la mener à bout sans trop se poser de questions sont intimement liés à son statut de clipper. Ça va avec le job, si on peut dire. A priori, on serait plus intéressé par le cinéaste de **Dans la Peau de John Malkovich** qui nous laisse un sentiment de profonde mélancolie et le cœur vide quand survient le glaçant et somptueux générique de fin. D'emblée, on en profite pour lui faire remarquer l'évidente parenté entre «Big City Nights» et son film, cette même désolation morale qui transpire du cadre, appuyée par une forme attentive de compassion. Le monde de Spike est-il fait de parias volontaristes égarés dans une métropole indifférente ? : *«Yeah... well, en fait je me plie systématiquement au script, à ce que l'idée requiert. Mais il est vrai que pour ces deux-là, ça coïncide quelque part...»*. Mouais. Bon.

C'est quoi d'abord **Dans la Peau de John Malkovich** ? Un biopic de trois heures sur «l'un des grands acteurs de notre siècle» ? Une mise en boîte ZAZesque des coulisses hollywoodiennes ? Non, rien que vous n'ayez déjà vu. C'est l'histoire maboule et new-yorkaise (on se refait pas...) de Craig Schwartz (John Cusack, mirifique), un marionnettiste de rue désœuvré et au bout du rouleau qui ne supporte plus de n'être que lui. Sa femme Lotte (Cameron Diaz, méconnaissable), employée dans un magasin d'animaux, n'est pas plus épanouie. Leur mariage a tourné à la ménagerie glauque, substituant à l'argent, la passion amoureuse et l'évasion, l'affection d'un chimpanzé, la compagnie d'un iguane et le réconfort d'une poupée en bois. Un peu au hasard, Craig trouve un boulot d'archiviste au 7ème étage de la tour Mertin-Flemmer où il rencontre la superbe Maxine (Catherine Keener, fascinante), garce suprême et totalement libérée sur qui notre héros jette

son dévolu au premier regard. Mais Craig est un loser et Maxine ne se lasse pas de le rejeter violemment dans les bras de ses poupées. Proche du renoncement, Craig découvre dans son bureau, dissimulée derrière un casier, une porte miniature qui révèle un long tunnel lugubre et boueux. Aspiré par le passage, il devient l'espace d'un quart d'heure John Malkovich (John Malkovich, inouï) dans ses activités les plus quotidiennes (petit déj solitaire devant le Wall Street Journal, douche rapide dans l'intimité d'une salle de bains...). Pour Craig, Lotte et Maxine, c'est le début d'une odyssée sexuelle épique à travers Malkovich.

Pourquoi lui et pas un autre ? : «*Ce Malkovich-là est ce que Charlie Kaufman a imaginé sans rien savoir de lui. En travaillant sur le script, on pouvait imaginer ce qu'on voulait du fait qu'on ne le connaissait pas. On devait deviner. Sa vie est ennuyeuse mais ces gens s'y projettent parce qu'il est quelqu'un d'autre. Qu'il soit une célébrité n'est pas si important. Il commande des tapis de bains par téléphone et eux : «Ouah, c'est incroyable !». La plupart des gens dans le film ne savent pas qui il est. Si tu montres à tes parents une photo de Malkovich, ils ne seront pas en mesure de dire qui il est : «Il était dans* ***Amadeus****, non ?* ***Vol au-dessus d'un Nid de Coucou*** *? Le chanteur de R.E.M* (Michaël Stipe, producteur du film. NDLR) *? Les gens le connaissent mais ils ne savent pas d'où. Il rend le concept casse-gueule du film légitime. Il ne l'assimile pas à une grosse blague comme ça aurait pu être le cas avec un autre».*

Dans le milieu du clip et de la pub où il s'agit de marketter un produit (musique, groupe, lessive), tout commence et tout finit avec une idée, rarement ouverte sur de plus larges préoccupations. Charlie Kaufman et Spike Jonze en avaient une pour un film. Ils l'ont tournée et retournée dans tous les sens (pour autant de mini-clips : Malkovich dans son propre cauchemar mégalomaniaque, Diaz et Keener traversant en express le subconscient de l'acteur...) et nous confrontent, avec une cinglante ironie et le soutien «moral» de la bouleversante partition de Carter Burwell, au vertige de l'existence. Pas moins. Mais comme le cinéma de son grand frère David Fincher (qui fait ici une apparition), le film de Spike Jonze est avant tout intensément «actif». Devant Dans la Peau de John Malkovich, on gamberge comme des fous, anticipant le mouvement suivant avant même d'avoir digéré le précédent. De la part de mecs qui viennent de la pub (remember Ridley et Tony Scott, Michael Bay, Antoine Fuqua), on n'attendait pas de nouvelles manières de raconter des histoires ni un tel bouleversement de nos habitudes de spectateur auxquelles ils ajoutent une dimension interactive. On avait tort. Alors que George Lucas «bûche» sur le cinéma de demain, il semblerait qu'il soit déjà là : brillant, drôle, malin, provoc', stimulant, roublard, ludique, éprouvant. Dis-moi Spike, qu'en penses-tu ? : «C'est cool, super cool».

Craig Schwartz dans les bureaux très «bas de plafond» de la LesterCorp !

Thomas VENTURA

Being John Malkovich *USA, 1999. Réal : Spike Jonze. Scén : Charlie Kaufman. Dir. Phot : Lance Acord. Mus : Carter Burwell. Prod : Michael Stipe & Sandy Stern pour Propaganda Films & Single Cell Pictures Int : John Cusack, Cameron Diaz, Ned Bellamy, Eric Weinstein, Malkovich... Dist : Universal Pictures. Durée : 1 h 52. Sortie le 8 décembre 1999.*

Pour qui Maxine (Catherine Keener) en pince-t-elle ? L'acteur John Malkovich ou celui qui se cache à l'intérieur de lui ?!

actualité cinéma
sortie le 17 novembre

RAZOR BLADE

les accros du croc

JAKE WEST & EILEEN DALY

Eileen Daly fut mannequin avant de se distinguer dans une pléiade de séries B et Z très portées sur son avantageux physique. Des choses aussi saugrenues que PERVIRELLA, DEMONSOUL et WITCHCRAFT X... Chanteuse de rock à ses heures et «visage» de l'anthologie vidéo anglaise «Redemption», elle se livre sous toutes les coutures dans RAZOR BLADE SMILE sous la direction de Jake West, transfuge du court métrage zarbi et monteur de clips musicaux, de programmes multimédia et de spots publicitaire. Un enfant du rock qui réalise ici son premier long métrage...

Lilith Silver (Eileen Daly) : le croisement de Vampirella et de Nikita.

Sethane Blake (Christopher Adamson) affronte Scotland Yard et l'Inspecteur Price (Jonathan Coote).

Avant, à l'époque de la *Hammer*, les films de vampire proliféraient en Angleterre. Aujourd'hui, c'est une denrée rare...

Jake West : Oui, c'est désormais très difficile de produire des films fantastiques en Grande-Bretagne. Il m'a fallu trois années complètes pour écrire, financer et monter **Razor Blade Smile**. Tous les producteurs et gens de cinéma que j'ai rencontrés me reprochaient tout simplement de ne pas être dans l'air du temps. Si vous n'envisagez ni un film à costumes comme **Shakespeare in Love** ni une comédie sociale comme **Full Monty** ou **Les Virtuoses**, personne ne misera un rond sur vous. Je n'allais tout de même pas glisser un message dans **Razor Blade Smile** pour le rendre plus séduisant au regard des sociétés de production. Traditionnellement, en Grande-Bretagne, les gens s'intéressent peu à tout ce qui s'écarte de références précises.

On raconte que vous montiez *Razor Blade Smile* uniquement la nuit. Pour vous mettre dans l'ambiance ?

J.W.: J'ai monté le film comme l'aurait fait un vampire ! Impossible de louer une salle de montage, c'était beaucoup trop cher pour nous. Heureusement, je suis monteur de métier et, à ce titre, j'assemblais les scènes du film sur les appareils des différentes maisons de production pour lesquelles je bossais. Evidemment, j'en profitais clandestinement après mes journées de travail. Pendant environ six mois, j'ai peiné des nuits entières sur **Razor Blade Smile**. Que pouvais-je faire d autre ? Tout mon fric passant dans le film, je n'avais plus un rond pour sortir avec mes amis. Je menais réellement une existence de vampire solitaire !

Eileen, vous avez rencontré Jake West à l'occasion de *Razor Blade Smile* ou est-ce une vieille connaissance ?

Eileen Daly : Je connaissais Jake depuis un moment déjà. Avant **Razor Blade Smile**, nous avions quelques projets en tête, dont une pièce de théâtre. Il m'a demandé d'auditionner pour le rôle de Lilith Silver. Je l'ai eu parce que je le voulais, même si, à un moment, j'ai cru que Jake avait me préférer une autre. Pour une comédienne comme moi, c'est le personnage idéal. Elle est à la fois sexy, culottée, totalement indépendante, sensible et très masculine dans son comportement. Un vrai défouloir. Je me suis tellement pris au jeu des scènes d'action que, parfois, j'en oubliais que j'avais quand même quelques lignes de dialogues entre les coups de feu !

SMILE

Une vampire qui manie le sabre de samouraï avec autant de virtuosité que la sulfateuse.

Lilith Silver est un personnage... disons extrêmement physique. Etait-ce compliqué de l'interpréter ?

E.D.: Non, il n'y a rien de plus facile que de rentrer dans la peau d'une fille pareille. Grâce à elle, je me suis éclatée à faire ce qui est interdit dans la vie de tous les jours. Si nous nous sommes beaucoup amusés, nous avons aussi travaillé très dur, dans des conditions souvent difficiles. J'ai même dû apprendre à manier l'épée. Malgré l'entraînement que nous avons suivi, j'ai blessé Chris Adamson au doigt. Une blessure sans gravité heureusement ! Le plus souvent, je souffrais du froid. Dès que je commençais à jouer, je suais à grosses gouttes tellement l'action était trépidante. Quelques minutes après, la transpiration gelait littéralement. Une véritable torture ! A part ça, il régnait une bonne ambiance. Sur le plateau, on se consacrait uniquement au film. D'ailleurs, on mangeait et dormait sur les lieux mêmes du tournage. On ne vivait alors que pour **Razor Blade Smile**. Pas question de rentrer chez soi le soir !

J.W.: D'ailleurs, j'étais vraiment chez moi pour la première scène d'assassinat. Ou plutôt dans la résidence secondaire de mes parents. A l'époque, ils cherchaient à la vendre et, par conséquent, recevaient de nombreux acheteurs potentiels. Durant les visites, ils disaient : «Voici le salon, les toilettes et lui, c'est mon fils. Il est en train de réaliser un film !».

Cela ne vous a pas gêné que le scénario exige de vous autant de scènes déshabillées ?

E.D.: Je n'ai pas honte de mon corps et le sexe participe naturellement au mythe du vampire. Sur le plateau, à force, personne ne prêtait guère attention au fait que j'étais souvent nue. En fait, les séquences érotiques de **Razor Blade Smile** ne m'ont jamais gênée. Sauf une, durant laquelle mon partenaire a vraiment paniqué. Du coup, j'ai aussi pris peur. Je crois qu'il était amoureux de moi. Sinon, c'était plutôt agréable. Je ne suis ni lesbienne ni bisexuelle, mais la scène avec la fille fut plus facile qu'une étreinte dans les bras d'un homme. Pourquoi ? Parce qu'il s'agissait autant d'une danse, d'une chorégraphie qu'un passage un peu chaud. Pourtant, n'allez pas croire, comme certains, que **Razor Blade Smile** contient un plan hard. C'est la question que s'est posé mon petit ami à la première du film. Il m'a demandé : «Tu l'as fait pour de vrai ?». Il avait cru voir une pénétration, chose qu'une amie a ensuite imaginée à son tour. Cette illusion signifie que les séquences érotiques de **Razor Blade Smile** fonctionnent. L'ambiguïté, ça me botte !

Connaissez-vous les films de Jean Rollin : *La Vampire Nue*, *Le Frisson des Vampires* ? *Razor Blade Smile* leur ressemble...

J.W.: Les films de Jean Rollin sont très différents du mien. Ils se classent plutôt dans le domaine de l'art et essai. Moi, je donne outrancièrement dans le cinéma d'exploitation. Je fais du cinéma de genre. Mais c'est vrai que nous avons en commun le vampirisme et l'érotisme.

E.D.: J'aime aussi les films de Jean Rollin. Ils s'avèrent très littéraires, très lents aussi... Jake va beaucoup plus vite. La BD et les mangas constituent une part importante de sa culture. Logique que les gamins se retrouvent dans **Razor Blade Smile**. Par contre, ils risquent fort de trouver très ennuyeux les films de Jean Rollin. Je ne suis pas sûre que ses comédiennes soient réellement des comédiennes. Elles se baladent à poil, c'est tout.

Propos recueillis par **Cyrille GIRAUD**

UNE MORTE PLUTÔT CHAUDE !

Les vampires, le cinéma anglais connaît bien. Du moins connaissait bien. Du temps de la *Hammer*, dans les années soixante et soixante-dix, lorsque Peter Cushing coursait Christopher Lee le pieu à la main. Depuis pratiquement une vingtaine d'années, plus de disciples de Dracula à l'horizon de la Tamise et des Loch. Jusqu'à ce qu'un passionné un peu brouillon du nom de Jake West se jette sur le mythe avec un féroce appétit. A ce titre, West mange à tous les râteliers. Un peu de classique post-gothique, des coquineries à la Jean Rollin avec une prédilection toute particulièrement pour les dames qui se font de tendres câlins entre elles, une pointe de comics à la Vampirella, des fusillades manière John Woo, un zeste de Nikita, un fétichisme porté sur les tuniques de vinyle et les accessoires sado-maso, James Bond pour un générique très graphique à la Maurice Binder, du cinéma de samouraï pour le sabre de son héroïne, un peu de high-tech via l'usage du web, autant de Tarantino pour une discussion entre la vraie vampire et et les faux vampires d'un club gothique... De l'ancien et du neuf au menu de **Razor Blade Smile**. Hétéroclite, le film dépeint les amours tumultueuses de Lilith Silver, devenue vampire en 1850, et de son mentor, Sethane Blake. Un siècle et demi après leur première et saignante rencontre, ils s'affrontent sur fond de secte mondialiste, de contrats et de complot...

Fabriqué à partir de pièces rapportées, piquées dans tous les ateliers, le film ne brille certainement pas par sa rigueur. En dépit d'un budget mesquin, Jake West joue les grands seigneurs. Généreux, il ne mégote pas sur les séquences d'action et, surtout, sur les qualités aérodynamiques de la sculpturale silhouette d'Eileen Daly dont il ne se prive pas un seul instant de cadrer complaisamment les courbes, la généreuse poitrine et la crinière noire de jais. Une authentique attraction qui fait passer les maladresses, les longueurs, l'indigence économique et la présence vaguement comique d'un limier de Scotland Yard. Bricolé et sans complexe dans l'expression de la libido de sa Lilith Silver, Razor Blade Smile ne révolutionne pas le genre, mais n'en constitue pas moins l'un de ses derniers et réjouissants avatars.

Cyrille GIRAUD

Grande-Bretagne, 1998. Réal.- & scén.: Jake West. Dir. Phot.: James Solan. Mus.: Richard Wells. SPFX : Will Correia, Robert Mercer & Cinesite Digital Studios. Prod.: Robert Mercer, Jake West, David West, Marvin Gleicher & Laurence Gunness pour Manga Entertainment/Palm Pictures, Cinesite. Int.: Eileen Daly, Christopher Adamson, David Warbeck, Jonathan Coote, Kevin Howarth, Heidi James... Dist.: Artédis. Dur.: 1 h 31. Sortie le 17 novembre.

Sethane Blake, le maître vampire qui a «initié» Lilith Silver.

interview marketing

à propos de STAR WARS EPISODE 1 - LA MENACE FANTÔME

STEVE SANSWEET

l'homme de l'ombre

Formé à l'école du journalisme, Steve Sansweet est aujourd'hui un des piliers de LucasFilm, étroitement lié à la saga Star Wars. En tant que responsable de la branche marketing de l'empire de George Lucas, il donne son accord sur tout ce qui se fait autour du film et joue le rôle d'ambassadeur auprès des fans du monde entier. Une manière d'allier l'utile à l'agréable !

On vous connaît peu, même si votre poste est important au sein de *LucasFilm*. Pourriez-vous vous présenter ?

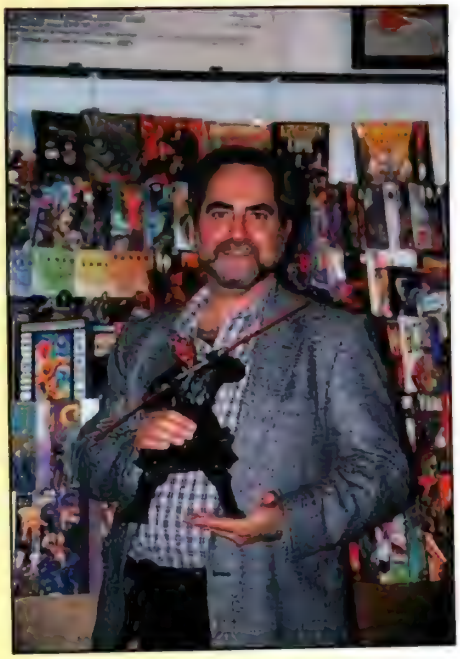
J'ai fait ma carrière dans le journalisme, depuis mon diplôme à l'université jusqu'au *Wall Street Journal*, puis en tant que rédacteur en chef d'un magazine à Los Angeles pendant neuf ans. J'avais déjà lu des livres sur **Star Wars** et j'ai eu mes premiers contacts avec *LucasFilm* en 1990. Quand je travaillais encore au *Wall Street Journal*, j'ai co-écrit «Star Wars : From Concept to Screen» qui expliquait comment, d'une idée, **Star Wars** était devenu un film, puis des produits dérivés. J'ai ensuite co-écrit le «Tomart Price Guide to Worldwide Star Wars Collectible», un pavé qui recense tous les produits dérivés du film avec leur indice de prix. Etant un fan de **Star Wars** depuis toujours, lorsque j'ai appris que George Lucas allait faire de nouveaux épisodes, je me suis dit que si je devais changer de boulot, c'était le moment ou jamais. Je ne trouvais rien de plus excitant et motivant que de participer au film, d'aider à le mettre sur le marché. En février 1996, au moment où Lucas préparait l'**Edition Spéciale** des trois premiers **Star Wars**, j'ai commencé à travailler chez *LucasFilm* comme responsable du marketing, c'est-à-dire que j'étais l'ambassadeur de **Star Wars** auprès des fans. J'ai donc parcouru les Etats-Unis, puis au cours de l'année suivante l'Europe et l'Australie, assistant à des conventions, expliquant ce qu'était l'**Edition Spéciale** et pourquoi George la faisait. Nous avons ouvert un nouveau service marketing dont je fais partie. Mon travail a bien entendu évolué, bien que je sois toujours en contact avec les fans. Aujourd'hui, je m'occupe de toutes les photos de plateau. Je décide de qui pourra les obtenir, je m'occupe également des licences, de la publicité, des magazines. Je suis responsable des légendes qui commentent les milliers de photos qui sont diffusées. Je vérifie tous les documentaires et passages télé, au total 7.000 heures. Je dois connaître tout ce qui est disponible sur le plan visuel. Ensuite, je travaille avec les fans, avec leurs journaux que je lis intégralement. Je fais un peu de tout, mais c'est le boulot idéal.

Comment choisissez-vous les magazines que vous allez privilégier ?

Cela a été très difficile car il y avait beaucoup de magazines étrangers. Nous avons donc décidé de tout centraliser sur les magazines américains. En fait, 80% du «matériel» iconographique et rédactionnel présenté dans les journaux étrangers proviennent de magazines américains dont le contenu avait déjà été approuvé. Car c'est une procédure très longue pour obtenir un aval, que ce soit de George Lucas, du producteur Rick McCallum ou de tout autre personne ayant travaillé sur le film. Les 20% restant proviennent de sources locales, les rédacteurs en chef décidant eux-mêmes de ce qu'ils souhaitent publier.

Cet *Episode 1* a écopé de nombreuses mauvaises critiques de la part de la presse. Comment interprétez-vous ce phénomène ?

Anakin Skywalker (Jake Lloyd) : un Jedi en devenir...



Steve Sansweet : le côté obscur de la Force entre les mains !

George dit, et c'est vrai, qu'aucun des **Star Wars** n'a été épargné. Si on regarde les critiques pour **Le Retour du Jedi**, mon préféré, elles étaient en grande partie négatives. George a toujours dit que les **Star Wars** étaient faits pour les fans, pour le public, et non pour les critiques. Ce sont des films pop-corn. Mais ça ne le gêne pas. Ce ne sont pas des films intellectuels, des films d'auteur. C'est du divertissement ! Pour l'**Episode 1**, en plus de cela, il y a eu un tel battage médiatique, une telle attente... Le premier nouveau **Star Wars** en seize ans ! Quand la bande annonce a été présentée dans les salles, le génie s'est échappé, nous n'avons pu le remettre dans la lampe et la presse s'est donc jetée sur l'**Episode 1**. Chacun a son opinion : certains aiment le film, d'autres ne l'aiment pas. Les critiques ne peuvent pas aimer le film. Cela n'a pas empêché les gens d'aller voir le film et de se faire une opinion. George s'y attendait. Cela ne l'a ni surpris ni mis en colère. George dit clairement que ce film est fait pour les enfants de dix ans, tout comme pour ceux, qui comme moi, ont toujours dix ans ! C'est pour ça que je prospecte pour des gâteaux, du fromage français avec la mention **Star Wars** dessus.

Des gaufres, des céréales aussi... *Star Wars* est partout !

Je ne m'attendais pas à voir ça en venant à Paris, vraiment. Regardez le jeu à gratter, c'est génial ! J'étais tellement enthousiaste que je m'en suis acheté toute une série. Mes amis me demandent: «Tu ne les grattes pas pour voir ce que tu as gagné ?». Et je leur réponds : "»Vous êtes fous. Gratter mes billets de loterie pour les abîmer. Je m'en fiche des 30.000 francs !».

Est-ce difficile de contrôler tout ce qui se fait sur *Star Wars* ?

C'est impossible ! Mais nous avons de très bons partenaires. En soi, *LucasFilm* est une petite entreprise par rapport aux grandes sociétés de production hollywoodiennes. Nous avons une

Dark Maul (Ray Park) : quand même mieux en vrai qu'en figurine...

équipe marketing minimum, douze personnes au total pour le monde entier, secrétaires comprises. Nous dépendons donc de nos partenaires. Au niveau international, nous avons la *Fox*, puis nous avons des partenaires commerciaux comme *Pepsi*, qui est plus présent dans certains pays que dans d'autres. Il y a également les agents qui gèrent les licences pour le merchandising. La plupart des personnes qui s'occupent de **Star Wars** sont de véritables fans. Mais en définitive, on ne peut pas tout contrôler. Vous définissez les paramètres, les objectifs et vous faites tout pour les atteindre. Pour le reste, il suffit d'y croire !

Et par rapport aux différents sites non officiels qui fleurissent chaque jour sur Internet ?

Le développement d'Internet est incroyable. C'est à la fois enthousiasmant et effrayant. Ça me fait rire ou ça me met en colère, mais il faut s'en accommoder. Il existe aujourd'hui presque 2.000 sites sur **Star Wars** dans le monde. On ne peut rien contrôler. Nous avons un très bon site officiel mais il y aura toujours de la place pour les sites de fans. Nous espérons qu'ils ne gâcheront pas le film aux autres. La plupart le savent et vous mettent même en garde contre ceux qui en dévoilent trop. Nous acceptons les sites de fans, les aimons, et nous apprécions ce qu'ils font la saga. Par contre, nous ne voulons pas qu'ils coupent cours à la surprise et à l'excitation. Il est évident que nous ne voulons pas que des sites diffusent l'intégralité du film. Ça, c'est nul !

Comment choisissez-vous d'échelonner la sortie du film dans les différents pays ?

On en a discuté avec la *Fox*. On a fait en fonction des autres films, des vacances d'été pour l'Europe. J'aurais aimé, surtout pour **Star Wars**, trouver un moyen pour que le film sorte à la même date partout dans le monde. Cela aurait été éprouvant d'attendre ce moment, mais après, on aurait pu se détendre. En France, **Le Retour du Jedi** était sorti en octobre et **L'Empire Contre-attaque** en mars, je crois. Certains voulaient que l'**Episode 1** sorte plus tôt, d'autres plus tard. On regarde ce qui se passe ailleurs, car si on ouvre trop de grands marchés en même temps, comment George, Rick ou les acteurs peuvent-ils être présents ? Personnellement, j'aurais préféré avoir une seule date, surtout à cause d'Internet. Mais c'est une question de coût et de temps, car il faut doubler les films. L'**Episode 1** a été doublé en trente langues, c'est peut-être un record. C'est là qu'on se rend compte qu'il y a des problèmes de compréhension. La version française utilisée au Québec, par exemple, ne convient pas à la France et il faut donc faire deux versions françaises. Il y a différents facteurs qui déterminent la date de sortie. ■■■

Obi-Wan Kenobi (Ewan McGregor), futur mentor du jeune Anakin...

Yoda : le vieux sage a résisté au ripolinage de synthèse.

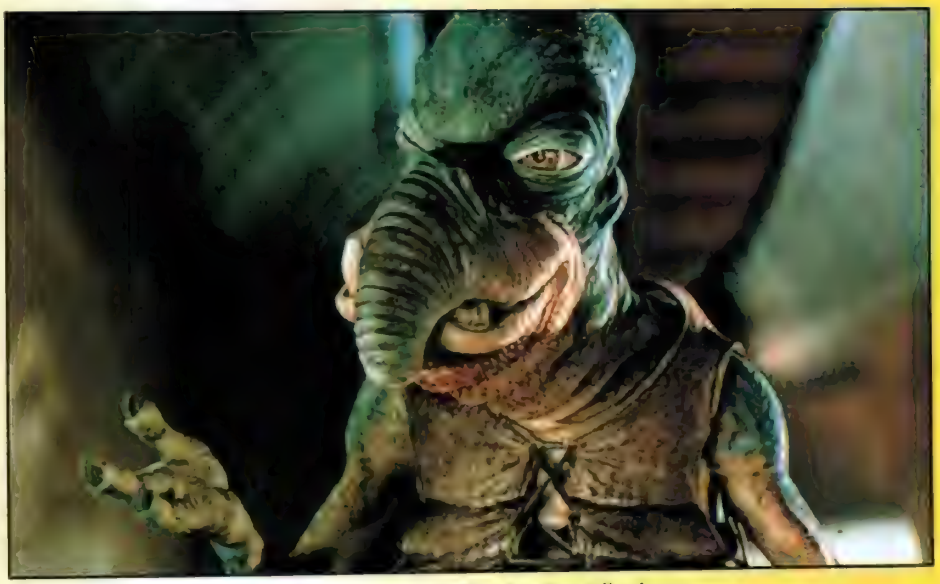
STEVE SANSWEET

■ ■ ■ George Lucas a récemment déclaré qu'il comptait développer le numérique et tourner les prochains *Star Wars* selon ce procédé...

Cela ne sera pas le cas avec l'**Episode 2**, même si George espère faire la plus grande partie de son film en numérique. Mais il y a encore des problèmes techniques qui se posent et on ne sait pas si tout sera prêt. Mais pour l'**Episode 3**, ça sera sûrement possible. On gagnerait tellement de temps en post-production ! Si on fait un film entièrement en numérique, il n'y a plus de problèmes de distribution, tout se fait par satellite. Pour l'instant, on en est à tester le système sur trente serveurs. Ce n'est pas au point mais le cinéma y viendra. Dans vingt ou trente ans, quand tous les cinémas seront équipés, on pourra avoir une seule date de sortie pour toute la planète, mais encore une fois, il faudra finir le film à temps pour pouvoir le doubler. Je ne pense pas que cela se fasse pour l'**Episode 2**, surtout que George est perfectionniste et apporte des modifications jusqu'à la dernière minute. En plus, c'est une toute nouvelle façon de faire des films, surtout au niveau de la lumière : les directeurs de la photographie doivent apprendre la technique pour éclairer en numérique. Mais je pense que le cinéma et le numérique vont connaître une longue collaboration. Cela permettra à de petits réalisateurs de faire leur film chez eux, sur leur ordinateur. Le numérique va démocratiser la réalisation, car ce qui stoppe les gens dans leur créativité, c'est le manque d'argent et de distributeurs.

A trois semaines de la sortie du film *(l'interview a été réalisée le 1er octobre)*, **beaucoup de personnes pensent que *Star Wars* a été fait pour vendre des jouets. Qu'avez-vous à leur répondre ?**

Il m'est difficile de répondre car je suis celui qui achète ces jouets et je les adore. Le plus important, c'est le film. De toute façon, il n'y aurait pas de jouets si les gens n'en voulaient pas. En 1977, George aurait adoré faire des produits dérivés mais les licences n'existaient pas. George ne pense pas à ce qui fera ou non un bon jouet, il fait d'abord son film puis se repose sur les spécialistes de la question... Vous savez, quand il cherchait de l'argent, on lui a proposé 100.000 dollars s'il utilisait un flipper intergalactique dans son nouveau **Star Wars**. Ils sont fous !



Watto, un commerçant ailé qui se livre à l'esclavage.

George a un fils de sept ans qui adore les jouets et il trouve ça amusant. Mais les films, il les fait uniquement parce que les fans les réclament, parce qu'il s'est promis de compléter la saga qui comportait à l'origine six épisodes, des débuts d'Anakin Skywalker jusqu'à sa rédemption finale.

Quel est votre avis sur les cassettes pirates de l'*Episode 1* qui circulent un peu partout ?

Ça nous rend malades pour deux raisons. D'abord, nous avons mis en jeu beaucoup d'argent dans ce film. Mais c'est surtout inquiétant que les gens découvrent l'**Episode 1** de cette façon, recadré, avec une qualité d'image et de son épouvantable, sur un petit écran. Cela fausse d'emblée ce qu'ils peuvent penser du film.

N'importe qui aurait pu voir l'*Episode 1* chez lui avant même la sortie du film en salles...

C'est fou, mais malheureusement c'est très facile à faire de nos jours. Le problème de la propriété intellectuelle et de sa protection est mondial. Avec Internet et la possibilité de compresser et de télécharger avec des modems câble ou même des circuits plus rapides, le monde du cinéma va devoir trouver des solutions avant de ne plus avoir les moyens de faire des films parce que d'autres les volent. C'est vrai dans la musique aussi. Le web est une technologie qui va tout transformer.

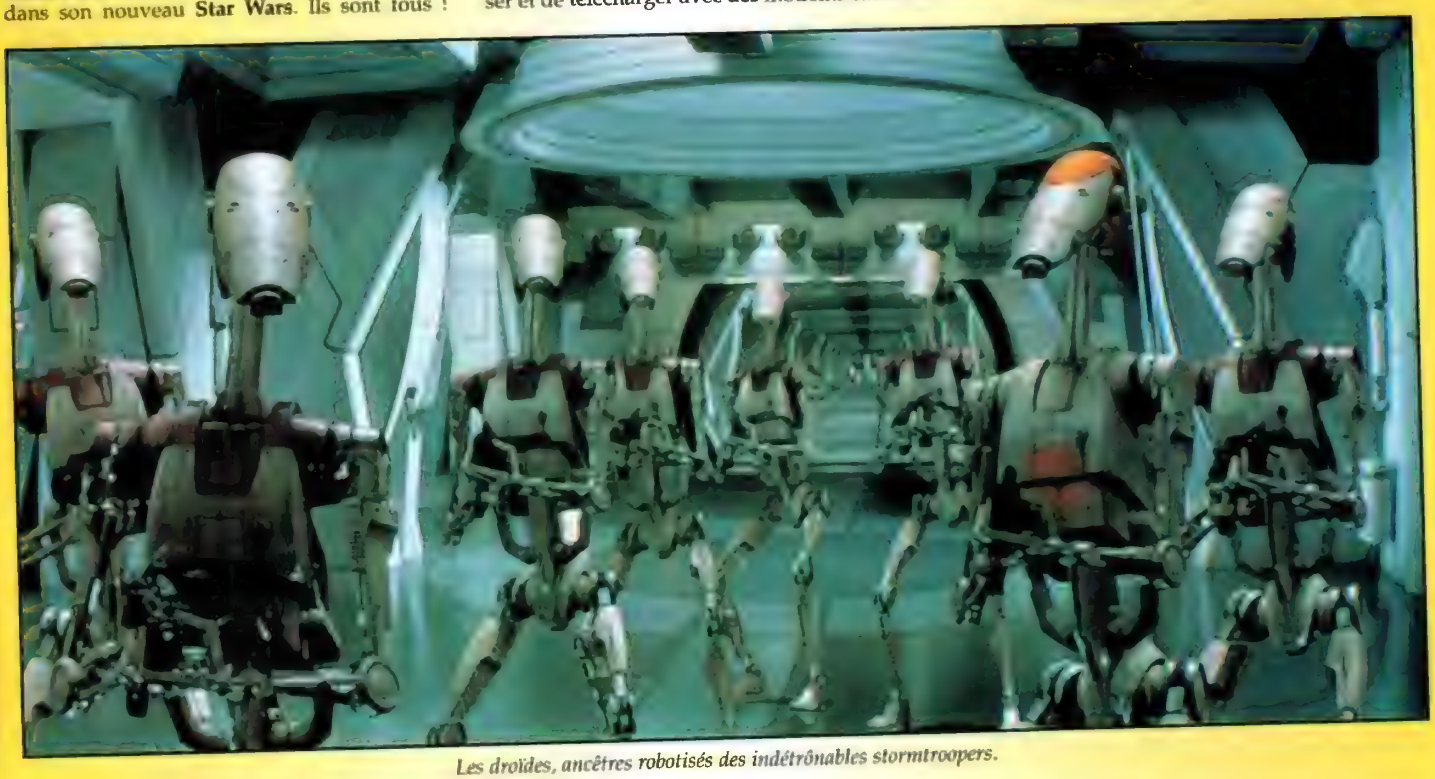
Il n'y a pas de loi à ce sujet ?

Il y en a déjà une, mais ça n'avance à rien parce que les gens peuvent disparaître et recommencer ailleurs ! Ce phénomène prend une telle ampleur que les gouvernements seront dans l'obligation de s'accorder pour faire quelque chose. L'Indonésie va devoir s'attaquer à ses pirates, New York devra se débarrasser des siens, etc...

D'après vous, le succès d'un film dépend-il de son marketing ?

Non, le marketing permet d'ouvrir un film au public, d'atteindre le plus de gens possibles. Par contre, nous avons essayé de faire comprendre que ce **Star Wars** était très différent, beaucoup plus riche, avec de superbes costumes. Mais le marketing ne fait qu'ouvrir le film. Le reste est entre les mains de George.

Propos recueillis par **Damien GRANGER**
(Traduction : **Hélène NUNEZ**)



Les droïdes, ancêtres robotisés des indétrônables stormtroopers.

DVDVISION ET JAMES BOND MAGAZINE PRÉSENTENT

Le Monde ne Suffit Pas 007

EN BONUS : UN DVD VIDEO GRATUIT !

60 mn de reportages et de Bandes-Annonces 100% James Bond !

Le magazine officiel du film

en kiosque dès le 30 novembre 1999

VIDEO ET DEBATS

Par JEAN-PIERRE PUTTERS

Plutôt timide l'actualité vidéo de cet automne (tout du moins au rayon des inédits), ceci après la frénésie de la rentrée et sans doute avant la traditionnelle abondance des débuts d'année. L'effet «Halloween» n'a donc pas eu lieu sur nos petits écrans, et même les chaînes télé l'ont joué façon discrète, ce qui peut surprendre au moment où les enfants commencent à frapper à nos portes pour nous soutirer des bonbons, fidèles en cela à la coutume américaine. En fait, les distributeurs vidéo pensent surtout «Noël» et multiplient les coffrets thématiques et les ressorties dans de nouvelles collections. A cet égard, n'oublions pas - tout saigneur toute horreur - la collection MAD MOVIES qui s'étoffe en ce moment de neuf nouveaux titres : ICE, L'ENFER DE GLACE, ASTÉROÏDE, LE MUSÉE DE CIRE, EPIDÉMIA, NIRVANA, LE COBAYE 2, et surtout les remarquables CRONOS, MIMIC et DELLAMORTE DELLAMORE.

Morty, l'épouvantail de bois qui craint le feu !

LA NUIT D'HALLOWEEN

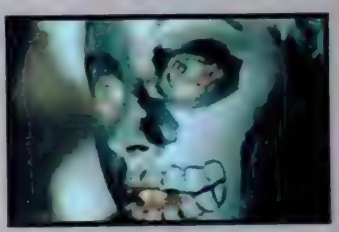
«Pour public averti uniquement» annonce la jaquette, et donc, autant l'avertir tout de suite, le public, que cette **Nuit d'Halloween** représente la suite/remake du **The Fear** tourné en 1994 par Vincent Roberts et sorti chez le même *Imatim* sous le titre de **Terreur** (Voir *Mad* 119, page 53). Quatre ans plus tard, si les protagonistes changent, l'argument demeure. Un groupe de jeunes garçons et filles viennent dans un coin perdu affronter leurs peurs une certaine «nuit d'Halloween» afin de pouvoir s'en libérer. Fidèle au premier récit, chacun des personnages cache en effet une phobie particulière allant de l'aversion pour les rats, le sang, les serpents, le noir, le vide, l'eau, les responsabilités, voire carrément la peur des chevaux, ou bien celle des clowns (dans ce dernier cas cela relève peut-être plus de la prudence élémentaire après des heures d'ennui au cirque, que de la frayeur pure et simple). Hélas, ce qui participait de l'atelier d'instropection mentale à vocation cathartique tourne ici à la fête foraine, quand chacun des sujets se mêle de se travestir pour Halloween en fonction de sa propre névrose. Ainsi, l'apparition de l'hydrophobe affublé d'une panoplie de requin, ou bien celle de la claustrophobe, sommairement emballée dans une caisse en carton, laisse pantois l'observateur sur la méthode d'investigation psychanalytique ici envisagée. Pendant ce temps, un croquemitaine de bois, Morty, représentatif d'anciennes croyances indiennes et symbole de toutes les peurs confondues, s'applique à massacrer la majorité du casting comme s'il se croyait sur un **Vendredi 13**. Malgré les efforts méritoires et visibles des responsables (dont le récidiviste Greg H. Sims, co-signataire du premier script), l'ambiance reste au niveau du comique le plus souvent involontaire. Comme lorsque l'indien astique son totem de bois pendant un quart d'heure avant de réaliser la disparition du talisman (symbole du mal) jusqu'ici suspendu à son cou, ou bien quand l'hydrophobe passe l'essentiel du métrage à droper devant Morty sans songer une seconde à se débarrasser de sa tête de requin. Plus risible qu'humoristique, finalement.

***Halloween Night**. USA. 1998. Réal.: Chris Angel. Int.: Gordon Currie, Stacy Grant, Phillip Rhys, Emmanuelle Vaugier, Myc Agnew, Kelly Benson, Rachel Hayward... Dist.: Imatim Diffusion. Actuellement à la vente.*

SERIAL KILLERS

Lorsque de vrais passionnés de cinéma se décident à manier la caméra, cela donne souvent un résultat surprenant dans la mesure où leur souci premier consiste à ne pas respecter les règles en vigueur. **Serial Killers** pratique ainsi le cumul des genres sans tomber dans aucun de leurs clichés. La situation de départ fait penser à **Une Nuit en Enfer**, **La Maison des Otages** (l'un des tueurs fait même une fixation sur Mickey Rourke), ou mieux encore à **Funny Games** dans sa façon de traiter la violence, de jouer avec elle et de désorienter le spectateur. mais, à mesure qu'avance le récit, le sujet prend une ampleur insoupçonnée pour se conclure dans la folie complète. Kyle et Odessa James, deux tueurs échappés du couloir de la mort, prennent en otage la famille Ryan, après avoir éliminé de manière horrible les responsables de leur arrestation. Dans un premier temps, les Ryan, avec leurs deux petites filles modèles de 12 et 17 ans, renvoient l'image du parfait couple suburbain, croyant aux valeurs de l'*American Way of Life* et prônant les vertus chrétiennes. A peine le loisir de trembler comme des fous devant le sort qui les menace et déjà les rapports évoluent. Non seulement les Ryan ne s'effraient pas outre mesure de l'irruption des tueurs, mais ils apprécient la situation et semblent s'en amuser, car les plus dingues ne sont pas ceux qu'on croit.
Plus de victimes, plus d'innocents, plus de naïfs dans le cinéma de Mike Mendez, réalisateur/co-scénariste et Dave Larsen, producteur, co-scénariste et interprète d'Odessa James. On ironise sur les valeurs familiales, dénigre le cinéma tous publics (la K7 de **Sauvez Willy** se retrouve ainsi piétinée avec une hargne qui fait plaisir), on condamne l'usage de la carte bancaire, un système mis en place pour surendetter l'individu, tandis que tous tombent d'accord pour juger la vie de banlieue ennuyeuse à périr et que dans le rêve américain, les truands s'enrichissent et les honnêtes citoyens finissent de plus en plus fauchés. Chacun à

Bob, le fils maudit...



Jami, la fille précoce...

leur manière, les deux camps disjonctent retranchés dans leur monde parallèle. Pour les Ryan c'est la dope, l'inceste, le cannibalisme et d'autres choses encore plus bizarres si l'on en croit la faune mutante hantant les sous-sols de leur demeure. Et quand les pauvres flics se mêlent de rétablir l'ordre, mal leur en prend car les deux parties soudain réconciliées s'entendent pour leur mettre aussitôt du plomb dans les tripes.
Serial Killers constitue une expérience assez unique de ciné-délire où chaque personnage (y compris, la femme-flic menant l'enquête) va jusqu'au bout de sa folie, jusqu'à la mort la plupart du temps consentie et majestueusement théâtralisée par le metteur en scène. Et, pour une fois, l'argent ne fait rien à l'affaire. Le budget plafonne tout juste à 100.000 dollars, la maison Ryan, le principal décor, appartient au producteur Dave Larsen, le casting comprend d'abord les copains du quartier et même les flics abattus dans une scène reviennent à peine transformés pour se faire dégommer à la séquence suivante. Du psychotronique ta mère à un prix aussi dérisoire, ça ne se refuse pas !

***Killers**. USA. 1996. Réal.: Mike Mendez. Int.: David Gunn, Dave Larsen, C.T. Miller, Damian Hoffer, Wendy Latta, Nanette Bianchi, Renee Cohen, Chad Sommers, Ivan Vertigo, Ellis Moore... Dist.: TF1 Vidéo. Actuellement à la location.*

L'ARCHE DE MONSIEUR SERVADAC

Iliom Vidéo poursuit sa route à la découverte de l'œuvre de Karel Zeman, et après **Aventures Fantastiques** et **Voyage dans la Préhistoire**, il nous propose le plus récent **Na Komete**, encore une fois inspiré d'un roman de Jules Verne. Modéliste et dessinateur, spécialiste de l'animation, Karel Zeman s'attache à reproduire ici le visuel des anciennes cartes postales, leurs décors féériques aux couleurs légèrement passées. Pour ce faire, il tourne l'action en sépia d'une belle tonalité bistre et colorie en profondeur de champ des éléments rapportés, utilisant par ailleurs des filtres de diverses teintes afin d'en tirer une harmonie étonnante et des images poétiques, et même surréalistes pourrait-on dire, car son récit se veut avant tout le rêve d'un homme en fragile équilibre entre la vie et la mort. En l'occurrence, le rêve du lieutenant Servadac, en garnison dans une Afrique du Nord récemment conquise en cette année 1888. Tandis qu'un régiment français repousse la rébellion arabe menée par un émir ambitieux, le passage d'une planète inconnue entraîne une portion de Terre dans l'espace. Les forces en présence s'interrogent alors sur l'utilité d'un tel conflit en cette perspective de fin du Monde et installe un statu-quo pacifique et provisoire dans l'attente de nouveaux événements.

Outre ses réels talents techniques, Zeman apporte au récit une ironie mordante et un goût pour la dérision perceptible dès les premières images où le narrateur, le fusil à la main, explique à l'auditoire sa conception du colonialisme en ces termes : *«Nous apportons ici la civilisation !»*. Transcrivant à sa manière le texte de l'écrivain, le scénariste/metteur en scène caricature ses personnages (les officiers français chauvins, les Britanniques obstinés sur leur rocher de Gibraltar, le marchand d'armes encourageant le bellicisme des factions combattantes, etc.) et s'applique surtout à souligner l'aspect burlesque de la situation. Ainsi, constatant l'inefficacité de leurs armes sur la faune antédiluvienne de la comète, les militaires échangent bien vite canons et fusils contre une batterie de gamelles et de bidons après s'être aperçus que seul le bruit éloignait les mastodontes, et d'imaginer aussitôt toute une machinerie

Le rêve du Lieutenant Servadac et le choc de deux époques...

sophistiquée dans l'art du gling-gling à la grande fraveur des pauvres bêtes. L'animation des créatures (sauriens et serpent géant) alternant l'image par image et les effets mécaniques, paraît d'une fluidité supérieure à ce que pouvait réaliser Ray Harryhausen à l'époque, tout en gardant un sens du gag souvent irrésistible, comme lors de cet exemple de l'évolution des espèces où le poisson sort de l'eau sur ses jambes et arpente la terre ferme pour se transformer au fur et à mesure de sa progression. Du talent, du visuel, de l'humour et de la poésie. Le spectacle à l'état pur.

Na Komete. Tchécoslovaquie. 1970. Réal.: Karel Zeman. Int.: Emil Horvath, Frantisek Filipovsky, Joseph Vetrovec, Magda Vasaryova, Cestmir Randa, Jirina Jiraskova, Vladimir Mensik, Miloslav Holub... Dist.: Iliom Video. A incruster en décembre.

James Remar et Stephanie Niznik, : passion et températures torrides !

INFERNO

Ian Barry se complaît dans le genre catastrophe. Il y a vingt ans, il nous contait déjà une certaine **Réaction en Chaîne** provoquée par un incident nucléaire, et encore tout récemment, son **Robo Warriors** n'engendrait pas davantage un optimisme forcené. A son tour, **Inferno** reprend le concept de départ de **Ice, L'Enfer de Glace** de son collègue Jean de Segonzac (voir *Mad* 120, même rubrique), mais avec des effets strictement inverses. Une éruption solaire, la plus importante jamais observée à ce jour, projette dans l'espace une gigantesque masse de gaz enflammé qui devrait frôler la Terre à brève échéance. Les savants prévoient, entre autres inconvénients, la fonte des glaciers et la montée des eaux, la multiplication des incendies spontanés, la hausse de la température jusqu'à des 60 ou 70 degrés, et surtout une intense vibration électro-magnétique paralysant pour un temps les communications. En clair, il deviendra impossible d'utiliser son portable dans les transports en commun. Qu'est-ce qu'on va devenir ?

Les scénaristes Bruce et Roderick Taylor connaissent leur sujet puisque la même année ils planchent sur **Countdown : the Sky's on Fire**, avec son gros trou dans la couche d'ozone et, le croirez-vous, sur le fameux **Ice, L'Enfer de Glace** cité plus avant. Du coup, ils ne révolutionnent pas le genre et s'attachent surtout à isoler quelques caractères bien sentis, tandis que la population panique comme à l'habitude, fait provision des dernières denrées disponibles dans les supermarchés, ou bien se livre tranquillement au pillage. Sur le terrain, les militaires prennent les commandes en instaurant la loi martiale et chacun révèle en cette situation extrême sa véritable personnalité, jusqu'au final prévisible où le général en chef préconise d'entonner une prière à la mémoire des victimes disparues, tandis qu'une pluie salvatrice se répand sur la cité.

Trois films élaborés en 1998 pour terrifier en 99 les crédules craignant le passage à l'an 2000. Trois catastrophes naturelles où les méchants périssent joyeusement dans la tourmente, et enfin trois conclusions miraculeuses où les survivants rêvent enfin d'un avenir meilleur dans un Monde plus juste. Alors, elle est pas belle, la vie ?

USA. 1998. Réal.: Ian Barry. Int.: James Remar, Stephanie Niznik, Daniel Von Bargen, Anthony Starke, Kathryn Morris... Dist.: CIC Vidéo. Actuellement à la vente.

Une grosse envie d'imiter *Alien*.

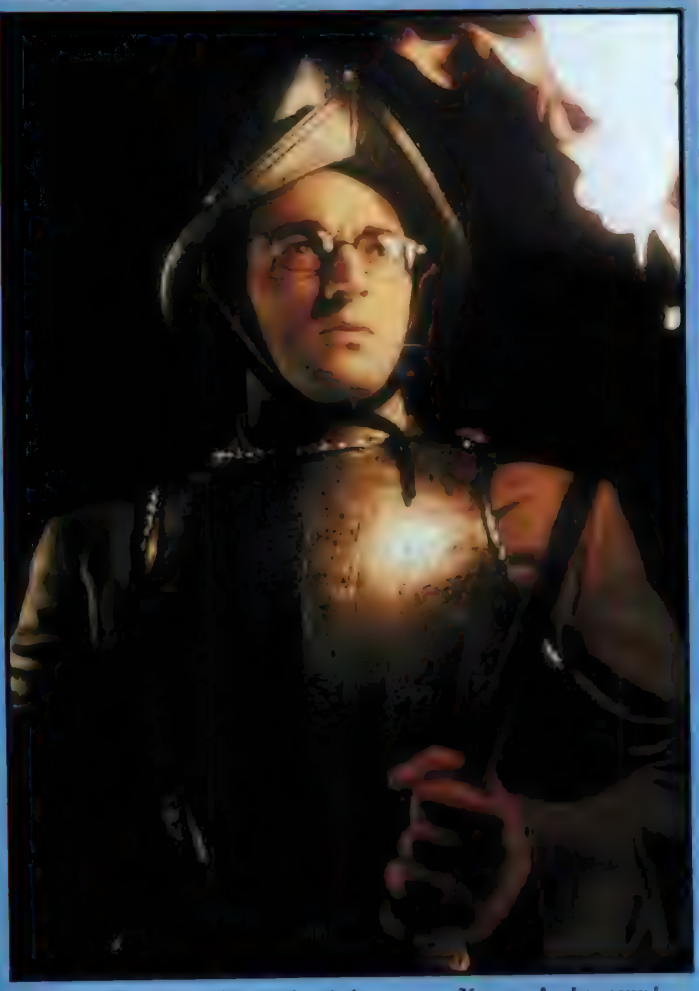
ALIEN CARGO

Le choix d'un pareil titre suppose le danger du renvoi immédiat à l'œuvre de Ridley Scott, mais le scénariste Carla Jean Wagner (**Murder by Moonlight**, à la vidéo : **Lune de Sang**) ne s'en soucie guère au point de reprendre hardiment la même situation de départ. Dans un futur proche, un cargo spatial affecté au transport de marchandises dévie de sa route et se retrouve perdu loin de tous systèmes connus. Jason London (**Carrie 2**) et la belle Missy Crider (**Powder**) sortent d'hibernation dix mois après la date prévue et découvrent le vaisseau décimé, le corps des pilotes momifié et la réserve d'énergie prête à se tarir, avec encore six membres de l'équipage en hibernation, n'ayant plus que huit heures à vivre, faute de pouvoir maintenir leurs fonctions vitales. Tandis que les deux personnages tentent de négocier un secours improbable auprès d'une lointaine station, un agent bio-chimique dérivant dans l'espace investit leur corps et provoque une mutation agissant principalement sur la couleur du sang (ils saignent bleu !) et sur leurs pulsions agressives.

Jeté, comme ça, sur le papier un pareil sujet permet les plus vives inquiétudes, et pourtant **Alien Cargo** se démarque avec un certain talent de toutes ces petites productions déroulant depuis vingt ans à peu près la même intrigue. Le scénario s'attache à montrer dans le futur comment les enjeux commerciaux finissent par l'emporter sur le facteur humain (la firme propriétaire du cargo interdit même l'activité sexuelle censée nuire au commerce !), avant de conclure sur une réponse inattendue des extra-terrestres à la bonne parole yankee lancée jadis à travers l'espace.

Mark Haber cadre serré les coursives et les cales du vaisseau, suit les personnages au plus près pour restituer l'univers claustrophobique du décor où les deux personnages s'affrontent ou bien s'épaulent, possédés de façon épisodique par le virus spatial. L'originalité, il la trouve surtout dans l'explication étonnante de l'origine du fléau et aussi lors d'un final s'écartant pour une fois des traditionnelles conclusions miraculeuses dont le cinéma hollywoodien abuse de nos jours au mépris de toute vraisemblance.

USA. 1999. Réal.: Mark Haber. Int.: Jason London, Missy Crider, Simon Westaway, Elisabeth Alexander... Dist.: CIC Vidéo. Actuellement à la vente.



Le héros à l'attaque d'une crêperie bretonne : «Kenavo, les bouseux !».

LE CRÉATEUR

Lors de sa sortie en salles nous étions passés à côté du second film d'Albert Dupontel, après son **Bernie** tout aussi inclassable. Personnage décalé, cynique, loufoque et névrosé grave, aussi bien dans ses sketches (*) que dans ses films, Dupontel illustre un univers outrancier, où l'humour noir tourne souvent à la tentation morbide. Il incarne ici Darius, récent auteur d'une pièce à succès, à qui l'on demande un nouveau chef-d'œuvre. Or, handicap suprême pour un «créateur», Darius ne peut créer, faute du talent nécessaire. Sa première pièce, il l'a rédigée en état second après une nuit de beuverie où, d'après son psychiatre, il libère son subconscient, atteignant ainsi une sorte d'«écriture automatique» tant chantée par les Surréalistes à leur époque. Mais depuis, plus rien. Pas une scène, pas un paragraphe, le spectre de la feuille blanche dans toute son horreur. Or, voilà qu'en quête d'une inspiration illusoire, il occit par mégarde le chat du voisin, geste qui excite à nouveau son imagination et lui livre le premier acte de sa pièce, déjà titrée *Le Retour*. Pour Darius, la cause est entendue. Dieu a créé la Terre en partant du chaos originel, et c'est sur ce chaos qu'à son tour il doit bâtir son œuvre. Même si la mort des chats ne produit plus son effet, qu'importe, il passe aussitôt à la vitesse supérieure et s'en prend désormais aux humains, chaque nouveau décès livrant de façon systématique un nouvel acte à sa pièce. Dupontel suit sa logique apparemment absurde, mais rebondit pourtant en nous livrant une solution au mystère auquel ne croit même pas son personnage principal, qui va s'enfoncer encore davantage dans sa folie pour retrouver ce fragile état de grâce. Tout comme le vrai Dieu (Terry Jones en vedette invitée) noircissant des pages et des pages à recréer, apparemment sans succès, une nouvelle planète mieux réussie que la nôtre.

Pour souligner davantage le caractère obsessionnel de son étrange sujet, il tente des angles impossibles, des plongées et contre-plongées inattendues, filme en noir et blanc avec les yeux des chats, tourne autour des personnages façon Lelouch, expérimente des plans subjectifs à travers l'écran de l'ordinateur, joue les Terminator/kamikaze dans cette séquence de l'attaque meurtrière d'une crêperie bretonne, tout cela comme s'il voulait disloquer du même coup la structure narrative et la forme cinématographique. Un vrai parano ce Dupontel, faites quelque chose !

(*) Tel celui de *Rambo*, où, pendant dix minutes, il ne quitte pas son sexe de la main, ce qui relève autant de la prudence que de la provocation.

France. 1999. Réal : Albert Dupontel. Int : Albert Dupontel, Claude Perron, Philippe Uchan, Michel Vuillermoz, Terry Jones, Nicolas Marié, Patrick Ligardes, Michel Fau... Dist.: PFC Vidéo. Actuellement à la vente

PREMUTOS

Olaf Ittenbach partage avec son compatriote Jorg Buttgereit le même goût pour l'excessif et la provocation iconoclaste. Comme l'auteur du **Roi des Morts** et de la série des **Nekromantik**, ce réalisateur allemand, cantonné au cinéma underground par obligation et persécuté dans son pays par la censure, pense qu'il faut choquer pour se faire remarquer, prône le mauvais goût avec un plaisir gourmand et fait l'objet d'un culte attentif auprès d'aficionados prêts à défendre sa liberté d'expression. Sa carrière démarre en 1990 avec **Black Past**, un gore tourné direct en vidéo et dont la jaquette allemande donne déjà une bonne idée de la démarche artistique. Allez, on se la passe vite fait rien que pour le fun... Après un non moins sanglant **The Burning Moon** accueilli dans quelques festivals et prestement saisi par la censure, il enchaîne en 1998 sur ce **Premutos** dont il espère faire le film le plus gore de l'histoire du cinéma. Noble projet !

Premutos est le nom d'un ange déchu, collègue de Lucifer, donc, chassé des Cieux sans doute pour compression de personnel et rêvant désormais de répandre la terreur sur le Monde pour y installer son pouvoir maléfique. De loin en loin, Premutos intervient au sein de guerres sanglantes, recherchant dans les corps mutilés des humains matière à se réincarner. Puis, nous passons à l'époque contemporaine où le jeune Matthias (Olaf Ittenbach en personne) retrouve le livre secret de la légende du démon, ce qui va déclencher la terreur dans son entourage et notamment la résurrection d'une armada de zombies particulièrement féroces.

Ittenbach brasse large et traverse le temps, n'hésitant pas à nous rejouer la scène de la crucifixion au début de l'ère chrétienne, ce qui dénote un certain aplomb dans la mesure où il aborde peu après le douloureux problème de l'onanisme des prêtres, un thème hélas trop négligé par un cinéma actuel pourtant en quête de sujets originaux. À travers 139 morts plus violentes les unes que les autres, constituant déjà une sorte de record, Ittenbach revisite les grandes séquences du cinéma gore et l'amateur retrouvera un peu au hasard des réminiscences de **L'Au-delà**, **Massacre à la Tronçonneuse**, **Hellraiser**, **Zombie** ou encore **La Nuit des Morts-Vivants**, histoire sans doute de mieux tester notre culture cinématographique. Mais son discours ne se résume pas à ces clins d'œil successifs car, à travers la peinture de ses personnages, passe aussi la contestation cynique d'un individu mal dans son époque. Crétinoïdes brailleurs, bourgeoise ridicule, ivrognes beaufs ou sportifs décervelés servent en effet de pâture privilégiée aux morts-vivants de Premutos, résolu à changer l'ordre du Monde et à supprimer tous ces minables. Derrière cet ange exterminateur se cache bien sûr le metteur en scène qui n'hésite pas à conclure par un happy-end idyllique moquant à l'envi les productions hollywoodienne pour mieux nous asséner son dernier gag macabre. Un cinéma rafraîchissant en ces temps consensuels, dont le nouvel éditeur *Uncut Movies* (**Psycho Sisters**, **The Dead Next Door**) semble désormais se faire l'apôtre régulier.

Allemagne. 1998. Réal.: Olaf Ittenbach. Int.: André Stryi, Christopher Stacey, Ella Welmann, Anke Fabré, Olaf Ittenbach, Fidelis Atuma... Dist.: Uncut Movies. Actuellement à la vente

Un goût pour l'excessif et la provocation, assorti du désir d'en faire «le film le plus sanglant de l'histoire du cinéma».

BEST OF Z : LA COMPIL DE L'ENFER

L'idée de réunir sur un même support un choix de courts métrages réalisés par des amateurs français offre peut-être une solution aux passionnés du genre désireux de se faire connaître. Le procédé n'est pas nouveau (**Histoires Insolites, Adrénaline**...), sauf qu'ici le maître d'œuvre, Richard J. Thomson, puise aux balbutiements du genre fantastique, à sa caricature extrême, d'où ce titre de **Best of Z, la Compil de l'Enfer**. L'affaire est grave, jugez plutôt : la police retrouve un couple à l'agonie devant un téléviseur en marche. Deux jours plus tard, à l'hôpital Jean Rollin (!), le jeune homme survivant tente d'expliquer au psychiatre à quel point la vision de films Z peut gravement nuire à la santé, et de lui en montrer aussitôt quelques exemples à travers six sketches d'inégale valeur et de durée variable.

Invasion of Green Big Heads from Unknown (de Richard J. Thomson) parodie les films d'envahisseurs avec cette famille beauf prestement zombifiée par deux aliens à têtes de poubelles garnies, empêtrés dans leur costume en papier aluminium. Outre un humour caustique, l'auteur (?) joue surtout sur les poncifs du genre : poursuites au ralenti, voiture qui ne démarre pas, zooms avant/arrière, etc.

La Perruque (de Wilfried Jude) se fout gentiment du monde, puisque c'est le rôle-titre qui estourbit la moitié du casting à la grande hilarité des protagonistes. A signaler que le thème de la perruque volante remonte à 1965 dans une aventure de Santo, le catcheur mexicain : **Profanadores de Tumbas**.

Le Taxi de l'Enfer : les trois comparses de Dracul, le vampire.

Le Taxi de l'Enfer, première incursion de Richard J. Thomson dans la série Z, dure une trentaine de minutes et montre la lutte entre Dracul, le vampire, et son alter ego positif, Crulda. Le jeu des acteurs terrifie quelque part et atteint des sommets de surréalisme encore assez appréciés des fins gourmets

Le Loup-Garou des Marais de l'Enfer (de Peter Mickael Blaze, sûrement un pseudo, comme blase !) repose sur un simple gag et dure à peine une minute, tandis que **Surinator in Islamabad Fury** (de Julien Cablé) constitue le degré zéro de ce qu'il est permis de faire au cinéma. Julien réalise depuis son plus jeune âge et possède déjà une dizaine de titres à son actif, sans pour autant progresser, mais sans doute le fait-il exprès. Une espèce de Jason décime de stupides teenagers au mépris de toute technique cinématographique, jusqu'au mot fin soulageant le spectateur. Hélas, le monstre s'empare du carton filmé en gros plan, le déchire puis rugit, très excité *«Non, ça ne fait que commencer !»*. Et, en effet, le film reprend alors à la consternation générale.

Zombies Attacks (de Philippe Saint Clair) conclut ce recueil et ne le cède en rien à ses prédécesseurs pour ce qui est de la surenchère en matière de ringardise. L'auteur, manquant du staff élémentaire, se film souvent lui-même agressé par divers monstres représentés par des marionnettes cadrées au flou pour masquer la supercherie. Là encore, l'absurdité domine et l'humour intervient au dixième degré. Le fil conducteur, étonnant de professionnalisme comparé au reste, emballe finalement la chose avant la bande annonce du prochain must attendu l'année prochaine : **Time Demon 2, Dans les Griffes du Samouraï**. Encore un beau big bogue pour l'an 2000 !

France. 1993-1998. Réal.: Richard J Thomson, Wilfried Jude, Peter Mickael Blaze, Julien Cablé, Philippe Saint Clair. Dist.: AJC Communications (44, avenue d'Argenteuil, 92600 Asnières-sur-Seine)

DISPONIBLE À LA VENTE

- **Psycho** (*Universal Pictures Vidéo*) - **Rencontre avec Joe Black** (*Universal Pictures Vidéo*) - **Astérix & Obélix contre César** (*Pathé Vidéo*) - **Perdus dans l'Espace** (*TF1 Vidéo*) - **Le Prince d'Egypte** (*CIC Vidéo*) - **Babe 2, Le Cochon dans la Ville** (*Universal Pictures Vidéo*) - **Au-Delà de Nos Rêves** (*Universal Pictures Vidéo*) - **Pleasantville** (*TF1 Vidéo*) - **1001 Pattes** (*Wall Disney Home Vidéo*) - **Kull le Conquérant** (*Universal Pictures Vidéo*) - **Pi** (*TF1 Vidéo*) - **Le Monde des Borrowers** (*Universal Pictures Vidéo*) - Coffret de 5 K7 de l'intégrale de la 5ème saison d'*X-Files* (499 F) (*PFC Vidéo*) - **Urban Legend** (*Gaumont Columbia TriStar*)

DISPONIBLE À LA LOCATION

- **Babel** (*PFC Vidéo*) - **Prémonitions** (*CIC Vidéo*) - **The Truman Show** (*CIC Vidéo*)

MOVIES 2000

LA LIBRAIRIE DU CINÉMA

49, rue de La Rochefoucauld
75009 PARIS (Métro St-Georges)
Tél.: 01 42 81 02 65

Ouvert du mardi au samedi de 14h30 à 19h.

Rayon de 2.000 K7 VIDÉO à prix réduits, neuf et occasion.

photos de films - portraits d'acteurs couleurs et N&B - affiches françaises, américaines et italiennes - jeux de photos couleurs - revues et fanzines de cinéma fantastique - laserdics d'occasion - plus les anciens n° de MAD MOVIES et IMPACT.

- Catalogue Vidéo = 6,70 F en timbres - Catalogue 1.000 photos glacées Noir et Blanc (18x24 cm (5 F pièce) = 11,50 F en timbres - Catalogue 9.000 photos couleurs, 10x15 cm (10 F pièce) = 16 F en timbres / Les 3 catalogues = 16 F en timbres

FANTASTIC GUIDE

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

Je savais que je pouvais le faire ! En dépit des nombreux rieurs me demandant toujours *«et sur* ***Zardoz****, alors, tu disais quoi ?»*, je sentais monter la force en moi, les mains sur le clavier, les yeux sur la lettre «B», Saint-Graal provisoire mais indispensable étape à ce travail de titan. Maintenant quand on vous parlera «Fantastique», vous pourrez citer les quelque 600 films déjà chroniqués. Rassurez-vous, l'interlocuteur aura pris la fuite avant de réaliser que vous calez misérablement à la lettre «B». Merci *Mad Movies* !

Comme à l'habitude, rappelons le mode d'emploi de ce guide. D'une part les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). A l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des Festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans *Mad Movies*.

Jean-Pierre PUTTERS

LES AVENTURES DE BUCKAROO BANZAI DANS LA HUITIÈME DIMENSION

Buckaroo Banzai. 1984. Réal.: W.D. Richter. Scén.: Earl Mac Rauch. Int.: Peter Weller, Robert Hito, Christopher Lloyd, Ellen Barkin, Jeff Goldblum, John Lithgow, Lewis Smith, Pepe Serna, Billy Vera, Ronald Lacey, Clancy Brown, Rosalind Cash Prod.: Neil Canton, Sherwood Productions, Twentieth Century Fox. Distr.: UGC. USA

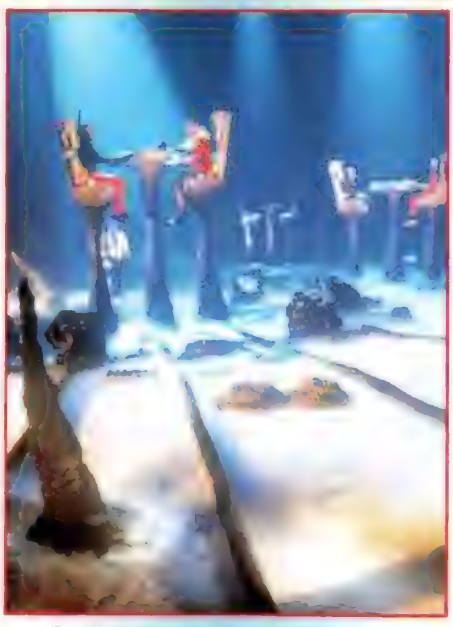
Cette aventure dans la huitième dimension emprunte les voies de l'irrationnel et du joyeux délire sur une écriture typiquement comic-strip et des personnages allumés grave, avec une mention toute particulière pour ce fou de John Lithgow. Chirurgien, chanteur de rock, maîtrisant aussi bien les arts martiaux que la physique moléculaire, Buckaroo Banzai parvient à traverser la matière solide (composée surtout d'espace vide grâce aux électrons, comme chacun sait) et atteint ainsi un univers parallèle où des renégats de la planète 10 rêvent de se libérer afin de rétablir un régime dictatorial sur leur monde lointain. Assisté des Hong Kong Cavaliers, menacé par le gouvernement Lectroïd, qui parle de provoquer la guerre totale sur Terre si nous ne leur livrons pas les dissidents, Buckaroo Banzai va devoir affronter le professeur Lizardo, criminel fou furieux, et bien sûr, éliminer les rebelles avant sa prochaine aventure déjà annoncée au générique de fin.
Ce premier essai du scénariste W. D. Richter (**L'Invasion des Profanateurs**, **Dracula**, de Badham, **Le Bazaar de l'Epouvante** et, même, le prochain «**Jack Burton**») instaure un ton nouveau, caustique et délirant, sans pour autant verser dans la franche parodie malgré des péripéties excessives et une certaine dislocation de la structure narrative. Sur le plan formel, on retrouve la même audace avec les images étonnantes de la traversée de la matière ou bien l'esthétisme très art déco de l'intérieur du vaisseau spatial tenant davantage du monstre marin que de l'engin intersidéral. Sans doute trop anticonformiste, l'œuvre n'a pas rencontré son public et reste appréciée des seuls amateurs de bizarreries. (*M34P53, M39P8*).

LES AVENTURES DE JACK BURTON DANS LES GRIFFES DU MANDARIN

Big Trouble in Little China. 1986. Réal.: John Carpenter. Scén.: Gary Goldman, W. D. Richter, David Z. Weinstein. Int.: Kurt Russell, Kim Cattrall, Kate Burton, Victor Wong, Dennis Dun, Carter Wong, James Hong, James Pax, Al Leong, Suzee Pai. Prod.: Larry J. Franco. Distr.: Twentieth Century Fox. USA.

Un échec financier cuisant pour John Carpenter dont les objectifs restent obscurs aux yeux du public. Jack Burton joue les Buckaroo Banzai rudimentaires, les Snake Plissken rigolards, l'anti-héros plus témoin qu'acteur dans cette aventure fantastique privilégiant avant tout l'action sans atteindre à la maîtrise technique ni à la beauté formelle du cinéma de Hong-Kong ici pris pour modèle. Tout comme dans **Buckaroo Banzai**, le récit se veut davantage une bande dessinée où tout repère rationnel devient impossible. De là une certaine attention flottante à l'égard d'une intrigue finalement gratuite et un manque d'identification aux personnages mis en scène. Des personnages qui se moquent d'eux-mêmes («*Avec ça, vous allez vous prendre pour l'inspecteur Harry*» dit un Chinois au héros en lui tendant un énorme flingue) ou bien commettent des gaffes énormes, comme Jack Burton quand il s'assomme lui-même en tirant au plafond. A l'instar des **Aventures d'un Homme Invisible**, le public se pose des questions : est-ce trop, ou bien pas assez ?
Buddy movie, film d'aventures, d'action, de fantastique, faisant référence à plein d'autres choses, avec des monstres et de la comédie, **Jack Burton** joue l'abondance, mais déconcerte plus qu'il ne séduit. (*M34P53, M39P8*).

Les Aventures de Jack Burton... entre le rire et la peur, un vrai show effroi...



Les Aventures de Buckaroo Banzai... L'étrange design du vaisseau extraterrestre.

LES AVENTURES DE NILS HOLGERSSON

Nils Holgersson Underbara Resa. 1961. Réal.: Kenne Fant Scén.: Tage Aurell et Kathrine Aurell, d'après Selma Lagerlöf Int.: Max Von Sidow, Annika Tretow, Sven Lunberg, Gosta Ekman Jr. Prod.: Svenk Film Industri. Suède.

Cette production suédoise plusieurs fois diffusée sur nos chaînes télévisées montre le fantastique voyage du jeune Nils, réduit à l'état de gnome en raison de ses espiègleries souvent méchantes, et qui va découvrir son pays juché sur une oie sauvage. Après diverses pérégrinations, et une fois assagi, il retrouve son village, sa taille et ses parents. Le conte de fées dans toute sa splendeur où les multiples aventures féériques représentent en fait l'initiation de l'enfant avant son passage au monde adulte.

Les Aventures de Nils Holgersson et son moyen de locomotion, une oie sauvage.

LES AVENTURES DE PINOCCHIO

1972. Réal.: Luigi Comencini. Scén.: Suso Cecchi D'amico et Luigi Comencini, d'après Carlo Collodi Int.: Andrea Balestri, Nino Manfredi, Victorio de Sica, Gina Lollobrigida, Domenico Santorio, Ugo d'Alessio, Franco Franchi, Ciccio Ingrassia. Prod.: R.A.I., ORTF Bavaria et San Paolo Film, Cinepat. Distr.: Nef Diffusion. Italie

D'une durée originelle de plus de cinq heures, cette œuvre tournée pour la télévision passe à 135 minutes lors de son exploitation en salles. De fait, la fidélité au texte de Collodi varie d'une version à l'autre, sachant que la plus complète montre tous les épisodes du livre et s'attache à ses nombreux caractères, sans négliger pour autant les prétentions philosophiques de l'ouvrage. Car cette fable morale met l'accent sur la rébellion de l'enfant face aux règles de bonne conduite, le regard porté sur les adultes, comment il doit sacrifier sa fantaisie et parfois sa liberté pour prendre sa place dans la société rigoriste du dix-neuvième siècle. Comencini enfonce le clou quand il nous montre Pinocchio accéder à l'état de petit garçon de chair par sa sagesse et redevenir une marionnette de bois quand le personnage de la fée le punit de ses fautes.

A signaler la présence de Franco Franchi et Ciccio Ingrassia (dans les rôles du chat et du renard), un tandem comique typiquement italien, connu chez nous sous l'appellation des «Deux Corniauds» et fils spirituels des fameux «Deux Nigauds», Abbott et Costello. Comme eux ils tournèrent de nombreuses comédies fantastiques, dont une signée Mario Bava, **Dr Goldfoot and the Girl Bombs**, et deux autres Lucio Fulci, **Come Rubammo la Bomba Atomica** et **002 Operation Luna**.

Les Aventures de Pinocchio. Nino Manfredi (Gepetto) et Andrea Balestri (Pinocchio).

LES AVENTURES DE TOM POUCE

Tom Thumb 1956 Réal.: George Pal Scén.: Ladislas Fodor, d'après les frères Grimm Int.: Russ Tamblyn, Jessie Matthews, Alan Young, Terry-Thomas, Peter Bull, Bernard Miles, Peter Sellers, Ian Wallace, June Thorburn Prod.: Dora Wright, MGM USA

Le producteur et spécialiste de l'animation George Pal sacrifie à sa passion des effets spéciaux déjà récompensée par plusieurs Oscars. Il en remportera un nouveau en imaginant l'univers d'un nouveau personnage, grand comme le pouce comme son nom l'indique. Ce héros issu de la tradition populaire et immortalisé par le conte des frères Grimm incarne l'intégrité, la bravoure et l'astuce dans un monde rempli de dangers et de personnages malfaisants. Il s'applique ici à innocenter ses parents accusés à tort d'un larcin auquel il a lui-même participé, poussé il est vrai par deux affreux abusant de son ignorance. Bien qu'un peu vieilli, le film est un enchantement perpétuel, alignant les prouesses techniques, avec notamment l'animation de nombreux jouets, l'utilisation des fausses perspectives et les décors surdimentionnés. Russ Tamblyn campe un Tom Pouce dynamique à souhait, multipliant les numéros de danse acrobatique, tandis que Terry-Thomas et Peter Sellers, les deux malandrins de l'histoire, en font des tonnes avec une délectation communicative. Le spectacle familial par excellence avec moralisme satisfait, refrains gentillets et magies multicolores.

Les Aventures de Tom Pouce. Russ Tamblyn et le chapeau géant, à moins qu'il ne s'agisse du contraire...

LES AVENTURES DU BARON DE MUNCHAUSEN

The Adventures of Baron Munchausen 1988 Réal.: Terry Gilliam Scén.: Charles Mc Keown et Terry Gilliam Int.: John Neville, Bill Paterson, Uma Thurman, Ray Cooper, Sarah Polley, Valentina Cortese, Jonathan Pryce, Eric Idle, Oliver Reed, Robin Williams, Charles Mc Keown, Sting, Alison Steadman. Prod.: Thomas Schuhly/Prominent Features/Laura Film Distr.: Columbia Tri-Star GB/USA

Déjà illustrés par Méliès dans **Les Hallucinations du Baron de Münchhausen**, en 1911, les exploits de cet aventurier fantaisiste connurent pas mal d'adaptations successives, et notamment par Emile Cohl (1913), Richard Fegelnauer (1920), Josef Von Baky (1943, voir plus loin), Karel Zeman (1961) et le dessinateur Jean Image, en 1977 et 1981. Sur le budget

confortable de 50 millions de dollars, Terry Gilliam s'empare du thème avec sa frénésie coutumière pour un débordement visuel empruntant à la comédie italienne ses excès burlesques et ses couleurs bigarrées. Son Munchausen, il le traite en Matamore, en Don Quichotte un tantinet ridicule, décalé, accroché à ses rêves et donc en rapport avec ses décors de théâtre et son monstre marin de carton-pâte. Les grands chapitres du récit se succèdent en effet comme les tableaux d'une opérette avec le palais du sultan, le voyage dans la Lune, les forges de Vulcain, le ventre du monstre et le retour final dans la ville assiégée. Le tout sous le regard caustique et toujours distanciateur d'un Terry Gilliam amoureux de la belle image. (*M58P16*).

LES AVENTURES DU JEUNE INDIANA JONES

The Young Indiana Jones Chronicles. 1992/1993. Série TV. Réal.: Mike Newell, Carl Schultz, René Manzor, Simon Wincer, Vic Armstrong, Terry Jones, Joe Johnston, Bille August, Peter McDonald, Nicholas Roeg, Mike Newell, Dick Maas, etc... Int.: Corey Carrier, Sean Patrick Flanery, George Hall, Margaret Tyzack, Ruth de Souza, Ronny Coutteure, Lloyd Owen. Prod.: George Lucas, Rick McCallum, Lucasfilm. USA

Série télé en 24 épisodes de 45 minutes, auxquels s'ajoutent le pilote de 90 minutes et trois téléfilms de même durée : ***Le Mystère du Blues***, ***Le Scandale de 1920*** et ***Le Train-Fantôme***. En imaginant cette saga, couvrant une bonne partie du siècle, puisque nous retrouvons Indy à dix, seize, cinquante et quatre-vingt-treize ans, George Lucas prend des risques car il ne veut pas seulement distraire, mais éduquer. Reprenant l'idée de montrer son héros jeune (joué par River Phoenix dans **Indiana Jones et la Dernière Croisade**), il imagine l'enfance de l'aventurier et montre comment ses rencontres, ses choix, ses voyages formèrent le futur archéologue de la trilogie. Indiana Jones, désormais presque centenaire (*), raconte à des interlocuteurs différents des épisodes de sa vie, toujours ancrés dans la réalité historique. Il rencontre ainsi des écrivains : Hemingway, Kafka, des peintres : Degas, Picasso, des hommes politiques : Roosevelt, Lénine, De Gaulle, Pancho Villa, des compositeurs, Puccini, Gershwin, et encore plein d'autres personnalités telles qu'Al Capone, Freud, Sidney Béchet, Joffre, Pétain, Albert Schweitzer ou encore Lawrence d'Arabie. Il ne s'agit jamais d'épisodes au rabais pour exploiter le mythe, mais de véritables histoires, sensibles, intelligentes, le plus souvent tournées sur les lieux mêmes de l'action, qui représentent un ensemble cohérent où le jeune héros, plus friand de savoir que de simple aventure, milite souvent pour les droits de l'homme, de l'enfance, l'anti-racisme, le vote des femmes, le pacifisme et encore plein d'autres causes tout aussi nobles. Cette volonté de ne pas se cantonner à l'action pure, et aussi le fait de mettre en scène à la fois des personnages et des événements étrangers provoquèrent hélas la désaffection du public américain et la négligence des chaînes télévisées, y compris chez nous où *TF1* la délaissa finalement pour *Canal Jimmy*. A la vidéo, *Paramount* édita six K7 regroupant une douzaine d'épisodes. (*M77P28, M89P26*).

(*) sauf dans l'épisode ***Le Mystère du Blues*** où Harrison Ford reprend le rôle d'Indy alors âgé de 50 ans.

Les Aventures du Jeune Indiana Jones. *Indy à l'âge de dix ans : Carey Carrier.*

Les Aventures du Baron de Munchausen. *John Neville et Uma Thurman s'envoient en l'air...*

AVENTURES FANTASTIQUES

*ou L'Invention Diabolique. **Vynalek Zkazy**. 1958. Réal.: Karel Zeman. Scén.: Karel Zeman et Frantisek Hrubin, d'après Jules Verne. Int.: Arnost Navratil, Miloslav Holub, Jana Zatlukalova, Lubor Tokos, Frantisek Slegr. Prod.: Ceskoslovensky Films, Studio Gottwaldow. Distr.: Marceau. Tchécoslovaquie*

Karel Zeman, grand admirateur de Jules Verne, s'inspire de *Face au Drapeau*, et aussi de *Vingt Mille Lieues sous les Mers* et *Robur le Conquérant*, pour retracer cette aventure où le Comte Artigas annonce déjà le Dr. No de la décennie à venir. Artigas enlève le professeur Rock, génial inventeur d'une énergie basée sur la

Aventures Fantastiques. *Un langage cinématographique entre le collage et l'animation traditionnelle.*

désintégration de la matière. Mais, si le vieux savant vise l'utilisation bienfaitrice d'une telle découverte, son ravisseur, du fond de son repaire dissimulé dans le cratère d'une île volcanique, songe au pouvoir illimité de cette énergie et à ses applications militaires. Karel Zeman invente là un langage cinématographique participant à la fois du collage, de l'animation, du théâtre de marionnettes et du cinéma traditionnel pour faire vivre les gravures de la célèbre collection Hetzel, premier éditeur des textes de Jules Verne. Personnages réels et créatures dessinées s'y rencontrent ainsi dans des décors peints finement hachurés à la manière des ouvrages de l'époque. Hélas, si le récit évoque tout le charme de la SF à la papa et si la hardiesse de ce choix artistique atteint des sommets de surréalisme, le but moralisateur de l'œuvre n'échappe guère à la puérilité. Notamment quand Zeman digresse sur la bonne et la mauvaise utilisation de la science, ou bien quand il nous montre son savant se détruire en même temps que ses travaux, jugeant l'homme encore trop fragile pour recueillir un tel savoir.

LES AVENTURES FANTASTIQUES DU BARON DE MÜNCHHAUSEN

Münchhausen. 1943. Réal.: Josef Von Baky. Scén.: Berthold Burger (Erich Kastner). Int.: Hans Albers, Brigitte Horney, Ilse Werner, Wilhelm Bendow, Hans Brausewetter, Leo Slezak, Gustave Waldau, Marina Von Ditmar. Prod.: UFA. Allemagne

Fresque haute en couleurs, et même ripolinée pourrait-on dire, si le temps n'en avait pas depuis atténué les teintes, cette version allemande tournée en pleine Seconde Guerre Mondiale se donne les moyens de ses ambitions. Figuration impressionnante, décors prestigieux, nombreux trucages, le film de Von Baky, jusque là l'auteur de quelques comédies aujourd'hui oubliées, doit hélas son prestige au désir des dirigeants du Troisième Reich, Goebbels en tête, alors ministre de la propagande, d'offrir pour l'anniversaire de l'U.F.A. (productrice de **Metropolis**, **Le Golem**, **Faust**, **Mabuse** le **Joueur** et bien d'autres) un spectacle propre à stupéfier le Monde. Au-delà du budget imparti et de sa richesse purement formelle passe toute la symbolique du fier aryen conquérant l'univers avec toutes les armes à sa disposition : richesse, séduction, noblesse, force et astuce, auxquelles viennent s'ajouter l'anneau de Cagliostro capable de rendre invisible et le pouvoir de conserver une éternelle jeunesse. Heureusement, la féerie l'emporte et la métaphore de la femme lunaire, la tête dans une fleur, mais le corps occupé à la maison aux tâches ménagères, ne manque pas de saveur, ni de voir tous ces bébés sélénites poussant sur les arbres et tomber par terre à leur maturité. Machiste et guerrier, mais aussi précieux et brillant, l'œuvre sacrifie également à la poésie quand vers la fin, après tant d'aventures et tant de rencontres (la Pompadour, Catherine de Russie, Cagliostro, Casanova...), Münchhausen renonce à sa jeunesse pour vieillir auprès de la seule femme aimée.

LES AVENTURIERS DE L'ARCHE PERDUE

Raiders of the Lost Ark. 1981. Réal.: Steven Spielberg. Scén.: Lawrence Kasdan, d'après une histoire de George Lucas et Philip Kaufman. Int.: Harrison Ford, Karen Allen, Wolf Kahler, Paul Freeman, John Rhys-Davies, Ronald Lacey, Denholm Elliott, Anthony Higgins, Alfred Molina, Vic Tablian, Don Fellows. Prod.: Frank Marshall, Lucasfilm. Distr.: Paramount, USA

Les Aventuriers de l'Arche Perdue. *L'art de réconcilier les modernes et les classiques.*

Ou l'art de réconcilier les anciens et les modernes en retrouvant le secret des grands films d'aventures adaptés aux nouvelles formes contemporaines. George Lucas et Steven Spielberg installent une action non-stop dès les premières minutes et parviennent à conserver le rythme jusqu'aux ultimes images. A la bravoure de ce nouvel héros, à sa chance quasiment surhumaine, répond le mysticisme d'une quête impossible. Retrouver l'Arche d'Alliance «ouvrant une ligne directe avec Dieu» et dont le dialogue nous dit qu'«une armée la détenant deviendrait invincible». Des méchants subtilement décrits, un héros possédant «la force», une noble cause à nulle autre pareille, l'art de mêler le premier et le second degré, des séquences gore bien senties et des péripéties incroyables, telle est la recette d'un grand succès populaire devant lequel même la critique devait s'incliner (*M47P14*).

Les Aventures Fantastiques du Baron de Münchhausen. *Hans Albers et la force de frappe.*

Les Aventuriers de la 4ème Dimension. Quand on tripote le temps, il pleut des dinosaures !

LES AVENTURIERS DE LA 4ème DIMENSION

My Science Project. 1985. Réal. et scén.: Jonathan Betuel. Int.: John Stockwell, Dennis Hopper, Danielle Van Zernech, Fisher Stevens, Barry Corbin, Raphael Sharge, Ann Wedgeworth, Pamela Springtreen, Candace Silvers. Prod.: Jonathan Taplin, Silver Screen Partners II/Touchstone Films Distr.: Walt Disney. USA.

L'histoire relève du genre «adolescents insupportables placés devant des dangers extraordinaires qu'ils parviennent à surmonter grâce à beaucoup de chance, un peu de débrouillardise et surtout l'imagination d'un scénariste scandaleusement complice». **Monster Squad, Une Créature de Rêve, Wargames**, la liste pourrait s'étendre à l'infini, encore que Jonathan Betuel (réalisateur du futur **T-Rex** et scénariste de **Starfighter**, on allait l'oublier celui-là !) mise à l'évidence sur le succès du récent et premier **Retour vers le Futur**. C'est en tombant sur une machine extraterrestre libérant une jolie sphère violette et une quantité d'étincelles photogéniques que quatre ados bouleversent le continuum spatio-temporel et permettent l'intrusion de créatures ou de personnages tantôt venus du futur, tantôt issus du passé. Heureusement, quand *Walt Disney* produit il serait ballot de s'inquiéter outre mesure et, en effet, chacun rejoint son époque, les cancres s'assagissent, les amoureux roucoulent, tandis que la fin du Monde commence à se demander si on ne se fout pas un peu de sa fiole... (*M38P38, M41P28*).

Les Aventuriers du Cobra d'Or. David Warbeck, Almanta Siuska, Alan Collins et... un cobra d'or.

LES AVENTURIERS DU COBRA D'OR

I Cacciatori del Cobra d'Oro. Réal.: Anthony Dawson (Antonio Margheriti). Scén.: Tito Carpi. Int.: David Warbeck, John Steiner, Almanta Siuska, Alan Collins (Luciano Pigozzi), Protacio Dee, Rene Abadesa Prod.: Gianfranco Couyoumdjan, Gico Cinemetografica. Distr.: Commodore Films. Italie

Champion de vitesse toute catégorie quand il s'agit de sacrifier aux modes, Anthony Dawson aborde les genres les plus variés. Après l'épouvante, l'héroïc-fantasy, l'érotisme, le péplum, l'espionnage, le western italien, le giallo, il s'applique à reproduire le populaire **Les Aventuriers de l'Arche Perdue** avec des moyens plus limités. La caisse maudite renferme cette fois un cobra d'or, idole d'indigènes primitifs d'une île des Philippines et dotée dit-on de pouvoirs surnaturels. A sa recherche, deux aventuriers, David Warbeck et John Steiner, s'enfoncent dans la jungle en compagnie d'un vieux professeur matois (Alan Collins) et d'une jeune femme à la recherche de sa sœur jumelle disparue quelques années plus tôt. L'ensemble est bien sympathique mais les péripéries restent pauvrettes, l'aventure bourrée de stéréotypes, la figuration endémique, les caractères schématisés et le dialogue approximatif («*Nous n'avons plus le temps de vivre un grand amour*» annonce ainsi le héros à sa compagne alors que, cerné par la lave incandescente, la situation du couple paraît en effet légèrement compromise). Malgré une volonté évidente de reprendre des scènes caractéristiques du Spielberg et un slogan assez prometteur («*Le risque à l'état pur*» !), ce **Cobra d'Or** ne fascina guère les foules, au point de quitter l'affiche au terme d'une première (et dernière...) semaine d'exclusivité catastrophique. (*M35P30*).

L'AVION DE L'APOCALYPSE

Incubo sulla città contaminata. Vid.: L'Avion de l'Apocalypse, ou L'Invasion des Zombies. 1980. Réal.: Umberto Lenzi. Scén.: Antonio Corti, Piero Regnoli, Luis Maria Delgado. Int.: Hugo Stiglitz, Mel Ferrer, Laura Trotter, Maria Rosario Omaggio, Francisco Rabal, Eduardo Fajardo, Manolo Zarzo, Alejandro de Enciso, Sonia Viviani. Prod.: Diego Alchimede, Luis Mendez. Dialchi Film, Lotus Film International. Italie

Un incident survient dans une centrale nucléaire et notre journaliste de héros compte bien interviewer à ce propos un responsable scientifique arrivant par le premier avion. Mais, dès l'atterrissage, le savant réduit à l'état de zombie se précipite sur l'assistance, suivi par une horde de morts-vivants contaminés en quête de sang frais. Ainsi démarre cette imitation des classiques de Romero et Fulci, où la mise en scène d'Umberto Lenzi se borne à aligner les scènes d'agressions toujours d'une parfaite gratuité. Les monstres

L'Avion de l'Apocalypse. Ou quand les zombies envahissent la ville.

investissent l'aéroport, puis un plateau de télévision, semant la panique auprès de nymphettes dévêtues, attaquent un hôpital allant jusqu'à achever les grabataires (du vice à l'état pur...), puis enfin un parc d'attraction. Pendant ce temps, un quarteron de militaires, Mel Ferrer en tête, toujours stoïque, décide de ne rien faire pour ne pas affoler la population, conseillant quand même à leurs hommes de bien viser la tête, ce qu'ils s'empressent de ne jamais faire. Malgré la gravité de la situation l'humour domine (le curé massacré à coups de chandelier) et le dialogue badine à mort : «*Quelle espèce de mâle chauvin et pinailleur tu fais*» reproche ainsi la starlette à son amant colonel s'excusant de ne pouvoir la rejoindre car il a du travail ! Pas de doute on croit rêver, et d'ailleurs on rêve puisque le héros se réveille dans son lit au terme de l'aventure. Lui aussi a du travail car il doit se rendre à l'aéroport de toute urgence afin d'interviewer un savant au sujet d'une fuite survenue sur une usine atomique... (*M53P50, M102P90*).

LE AVVENTURE DI ULISSE

L'Odissea. 1968. Réal.: Franco Rossi, Mario Bava, Piero Schwazappa, Lamberto Bava. Scén.: GianPiero Bona, Vittorio Boncelli, Fabio Carpi, Luciano Codignola, Mario Prosperi, Franco Rossi, Renzo Rosso. Int.: Bekim Fiermiu, Renaud Verley, Constantin Nepo, Irène Papas, Marina Berti, Scilla Gabel, Samson Burke, Juliette Mayniel, Enzo Fiermonte, Karl Otto Alberty, Mimmo Palmara. Prod.: Dino de Laurentiis, Cinematografica SPA. Italie

Ce titre de **Le Avventure di Ulisse** correspond en fait à une version réduite diffusée en salles d'une histoire de l'Odyssée conçue pour la télévision et comprenant à l'origine huit épisodes de cinquante-cinq minutes. Le récit conte le périple mouvementé d'Ulysse, roi d'Ithaque, de retour après la guerre de Troie, et comment après vingt ans d'aventures fantastiques il récupère son trône convoité par de vils courtisans. Franco Rossi tourna l'essentiel du métrage, mais à ses côtés Piero Schwazappa réalisa l'épisode du Cheval de Troie et les Bava père et fils se chargèrent de celui de Polyphème, le cyclope géant joué par Samson Burke (Hercule dans **The Three Stooges Meet Hercule**, Maciste dans **Toto contro Maciste** et Ursus dans... **La Vengeance d'Ursus**).

Les Aventuriers du Cobra d'Or. Une autre sœur (mais toujours la belle Almanta Siuska).

AWAKENING

ou Possessed by a Ghost, ou Abracadabra. 1994. Réal.: Cha Chuen-Yee. Int.: Simon Yam, Anthony Wong, Anita Lee, Carman Lee. Hong-Kong.

Le tandem Simon Yam/Anthony Wong (**Young and Dangerous 2, Full Contact**, de Ringo Lam, etc.) se reforme ici dans cette œuvre surréaliste oscillant entre rêve et réalité sous la direction de Cha Chuen-Yee surtout connu pour ses deux **Once Upon a Time in Triad Society**. Anthony Wong pratique le «Feng Shui», ou l'art d'accorder les êtres avec le cosmos pour leur prodiguer bonheur et prospérité. Ce faisant, il abuse surtout les crédules et séduit souvent les femmes mariées, dont autrefois celle de Simon Yam, décédée depuis lors. La lutte entre les deux hommes aux étranges pouvoirs se conclut en enfer où le meilleur des princes des ténèbres aurait bien du mal à démêler le mal du bien !

AXE

ou California Axe Massacre, ou The Axe Murders, ou Lisa, Lisa 1977. Réal. et scén. Frederick R. Friedel. Int.: Leslie Lee, Jack Canon, Ray Green, Frederick R. Friedel, Douglas Powers, Frank Jones, Carol Miller Prod.: J. G. Patterson Jr., Fredericks Prods/Boxoffice International USA

Un manifeste sur l'auto-défense alors à la mode au cours de ces années soixante-dix (**La Dernière Maison sur la Gauche, La Colline a des Yeux, Day of the Woman, Un Justicier dans la Ville**, etc...). La pauvre Lisa est violée sous les yeux de son grand-père impotent, tandis qu'à la télévision un chroniqueur sportif ironise sur un match, mais ses propos pourraient aussi bien se rapporter au drame vécu devant le poste. La victime se vengera bien vite à coups de hache. Déjà coupé outre-manche lors de son exploitation en salles, cet **Axe** figurera plus tard sur la liste des «videonasties» interdits en Grande-Bretagne.

AYODHYAPATI

1956. Réal.. Sheikh Fattelal. Scén.: Pushpa Pics Story Dept. Int.: Raaj Kumar, Anant Kumar, Balraj Mehta, Ratnamala, Kanchanmala, Rajan Haksar, Gadahar Sharma, Dar Kashmiri. Prod.. Pushpa Pics. Indes.

S'inscrivant dans la longue et populaire tradition du film mythologique indien, **Ayodhyapati** s'inspire des premiers épisodes du «Ramayana» et glorifie un héros nommé Kaikeyi sauvant la vie du roi Dasharata lors d'une bataille céleste entre les les dieux et les démons. Le réalisateur, de son vrai nom Yashin Mistri (1897 - 1964) était surtout connu comme directeur artistique des Studios Prabhat et pour ses décors spectaculaires dans de nombreux films indiens.

AZIMAT

(The Seal of Salomon). 1956. Réal. et scén.: Rolf Bayer. Int.: Pancho Magalona, Tita Doran, Saloma, Salleh Kamil, Ahmad Mahmut, Daeng Idris. Prod.: Run Run Shaw, Malay Film Prods. Singapour

Ayant acheté une peau magique dans une boutique de curiosités, le héros voit tous ses vœux se réaliser. Cependant, à chacun de ses souhaits, la peau se rétrécit et une personne de son entourage disparaît. On reconnaît là le thème de la nouvelle de Balzac, *La Peau de Chagrin*, plusieurs fois adaptée à l'écran. Bien que fort méconnu, le cinéma malais a produit un nombre considérable de films fantastiques, souvent sous l'égide des fameux Shaw Brothers. En effet, bien avant de connaître la gloire à Hong Kong, les deux frères fondaient la *Malay Film Productions* qui, lancée dans les années trente, ne ferma ses studios à Singapour qu'en 1967. Leurs films connurent un grand succès, comme la série des **Pontianak** (voir au titre **Anak Pontianak**), une sorte de sorcière/vampire, dont quatre épisodes furent signés par le réalisateur indien Balkrishna Narayan Rao, lui-même auteur de quelque vingt films fantastiques malais.

B

BABA YAGA

1969. Réal. et scén.: Corrado Farina, d'après les comics de Guido Crepax. Int.: Isabelle de Funès, Carroll Baker, Daniela Balzaretti, George Eatsman (Luigi Montefiori), Mario M. Gieorgetti, Ely Galleani Prod.: Luglio Cinematografica/Productions Simone Allouche Italie

Valentina, le personnage incarné par Isabelle de Funès, trouve son origine dans la bande dessinée italienne des années soixante où une certaine libéralisation des mœurs pratiquait le forcing avec la censure de l'époque. Débarquaient alors de nouvelles héroïnes, telles Jungla ou Isabella, sensuelles et dominatrices, plus tard apparues chez nous aux *Editions Elvifrance*. Valentina, imaginée par Guido Crepax dans le célèbre magazine *Linus*, est une photographe de mode et de publicité, ignorant toute morale et gravitant dans une sphère bourgeoise pratiquant le libre échangisme et les plaisirs sado-masochistes. Au grand écran, Valentina s'assagit quelque peu, au point d'inspirer plus tard et sans trop de risques une série TV, toujours italienne. Corrado Farina (déjà l'auteur d'un **Hanno Cambiato Faccia**, où un Nosferatu moderne se nourrissait, non plus du sang de ses victimes, mais de leur esprit) l'oppose ici à Baba Yaga (Carroll Baker), une sorcière moderne qui lui fait don d'une poupée vivante, nommée Annette, laquelle va tenter de prendre possession de son esprit et diriger ses actes.

BABAING KIDLAT

1964. Réal : Tony Cayado. Int. : Liza Moreno, Dolphy, Apeng Daldal, Tony Cayado, Ril Bustamante. Prod : Lea Prods. Philippines.

Une jeune fille dont les parents ont été tués par la foudre à sa naissance se découvre en grandissant des pouvoirs étranges, dont celui de voler (dans les airs !), qu'elle utilise au service du mal. Tony Cayado (**Kalabog en Bosyo**, 1959, **Hiram na Kamay/The Clutching Hand**, 1962) signe là le remake approximatif du **Anak ng Kidlat** de Mario Barri. Une jeune femme se retrouvait enceinte après un coup de foudre (au sens littéral du terme) et sa progéniture maîtrisait de ce fait la lumière et l'électricité. Regrettons au passage que le cinéma philippin, qui abordait autrefois les thèmes les plus frappadingues, s'inspire surtout aujourd'hui des seuls gros succès américains.

BABE - LE COCHON DEVENU BERGER

Babe, The Gallant Pig. 1994. Réal. : Chris Noonan. Scén. : Chris Noonan, George Miller, d'après le livre de Dick King-Smith. Int. : James Cromwell, Magda Szubanski, Mary Stein, Roscoe Lee Browne (voix du narrateur), Mickey Rooney, E. G. Daly (voix de Babe), Steven Wright. Prod. : George Miller, Universal Pictures. Distr. : UIP Australie/USA.

Babe doit d'abord sa magie au refus de ne pas verser dans l'anthropocentrisme satisfait des auteurs qui font agir ou, pire encore, parler des animaux. Ce procédé typiquement disneyen se pratique même ici à l'envers quand l'humain trouve dans le comportement animal matière à réfléchir sur sa propre vie en société. George Miller, l'homme des **Mad Max**, n'hésite pas à citer *The Sheep-pig*, le livre de Dick King Smith dont s'inspire le scénario, comme un véritable ouvrage de philosophie, comparable à *La Ferme des Animaux* démontant le mécanisme des régimes totalitaires collectivistes. Car, à l'exemple du très beau livre d'Orwell, **Babe** se veut une fable dénonçant pour sa part les préjugés et les idées reçues qui cantonnent l'individu dans une voie précise dont il ne peut guère s'évader. A ce titre, **Babe** symbolise un peu le rêve américain, où chaque citoyen peut dépasser sa condition et réaliser ses propres désirs. Ainsi, Ferdinand, le canard, se prend pour un coq et ignore les moqueries des animaux de la ferme, tandis que Babe, le cochon engraissé pour les fêtes de Noël, veut devenir chien de berger et finit par en convaincre, d'abord son maître, ensuite le troupeau de moutons, puis le pays tout entier. A la naïveté de Babe, à son désir d'apprendre et de comprendre, répond le caractère du fermier Hoggett, lui aussi le plus souvent perdu dans ses rêves et d'une simplicité désarmante.
Un véritable enchantement, fragmenté en chapitres comme un beau livre de conte où, dans le regard du chien ou dans celui du cochon, passe souvent plus d'intelligence qu'à travers l'œil du supporter moyen. Est-ce vraiment possible ? (*M99P50*).

***Babe** et ses regards qui en disent long...*

BABE - LE COCHON DANS LA VILLE

Babe : Pig in the City. 1998. Réal. : George Miller. Scén. : George Miller, Judy Morris, Mark Lamprell. Int. : James Cromwell, Mickey Rooney, Magda Szubanski, Mary Stein. Voix : E. G. Daly, Glenne Headly, Steven Wright. Prod. : George Miller, Doug Mitchell, Bill Miller. Universal Pictures. Distr. : UIP. USA.

On s'attendait à **Mad Max 2**, **Predator 2**, **Terminator 2**, **La Mutante 2**, **Scream 2**, mais un un peu moins à ce **Babe 2** qui nous arrive «franco de porc» quatre ans après sa première apparition. George Miller, ordonnateur inspiré de l'original, s'empare cette fois de la caméra et imagine de confronter son petit monde à la fureur de la grande ville où, dixit Oliver Wendell Douglas dans les délirants ***Arpents Verts*** *«la cité est un vaste panier de crabes où il faut savoir jouer des pinces»*. Du coup, le concept novateur du premier opus s'efface au profit du modèle classique de l'ignorant lâché dans l'univers de celui qui sait, et justement regarde le film. D'où un sentiment de supériorité du spectateur et la série de gags procédant du décalage habituel entre les deux regards portés sur la métropole. Après une morale du genre «aux innocents les mains pleines», les choses tournent généralement au profit des naïfs et, en effet, Babe pourra s'en retourner à sa ferme, et donc à sa vraie place. Si le sujet manque de profondeur, passant du parcours initiatique au voyage organisé touristique, en revanche Neal Scanlan et *Rhythm & Hues*, déjà couronnés d'un Oscar pour le premier **Babe**, reproduisent leur performance d'«animal-tronique», le véritable héros de cette séquelle inattendue. (*M118P9*).

L'auteur et son interprète.

BABEL

1998. Réal. : Gérard Pullicino. Scén. : Gérard Pullicino, Serge Richez, Vincent Lambert. Int. : Michell David Rothpan, Tcheky Karyo, Maria de Medeiros, Bronen Booth, Michel Jonasz, Garry Robins, Mark Camacho, Nagu, Shoen Larkin. Prod. : Ima Films/Allegro Films. France.

***Babel**. Tcheky Karyo et Maria de Medeiros, toujours les bons contre les méchants.*

Le choix d'un tel titre renvoie directement à l'histoire de la Tour de Babel relatée dans la Bible au livre de la Genèse, quand le créateur, fâché (ou bien inquiet ?) par l'orgueil de l'homme tentant d'atteindre les cieux, confond leur langage afin de mieux les diviser. Imaginé en 1998, le récit se déroule dans un futur proche au moment de la dernière éclipse du vingtième siècle. Le Monde pourrait en effet tomber aux mains de l'ambitieux Nemrod (Tcheky Karyo) s'il parvenait à s'emparer d'un certain parchemin jusqu'ici gardé par les Babels, trois créatures représentant une civilisation millénaire protectrice de l'humanité. Un jeune garçon et son institutrice (Maria de Medeiros) vont les aider dans ce nouveau combat. Sous les dehors d'une aventure assez simpliste où passent des réminiscences d'autres productions (**L'Histoire sans Fin**, **Dark Crystal**...), l'auteur dénonce au passage l'uniformisation de la pensée due à une concentration du discours médiatique. Jusqu'à ce qu'un autre Dieu confonde ce nouveau langage, on suppose...

BABES IN THE WOODS

1917. Réal. : C. M. Franklin et S. A. Franklin. Scén. : Bernard McConville, d'après Hansel et Gretel de Jacob et Wilhelm Grimm. Int. : Francis Carpenter, Virginia Lee Corbin, Violet Radcliffe, Robert Lawler, Scotty McKee, Teddy Billings, Carmen de Rue, Rosita Marstini. Prod. : Fox. USA.

Une version muette du conte des Frères Grimm, *Hansel et Gretel*, deux enfants trop gourmands séquestrés par une sorcière dans sa maison en pain d'épices, et qui apprennent la sagesse au fil de leurs aventures. On connaît une quinzaine d'adaptations de ce récit, dont une érotique et une autre pornographique. Quant aux Franklin, ils réalisent la même année un **Jack et le Haricot Magique** au casting quasiment similaire.

BABES IN TOYLAND

1961. Réal. : Jack Donohue. Scén. : Joe Rinaldi, Ward Kimball, Lowell S. Hawley. Int. : Annette Funicello, Ray Bolger, Tommy Sands, Ed Wynn, Tommy Kirk, Kevin Corcoran, Henry Calvin, Gene Sheldon. Prod. : Walt Disney. USA.

Cette production *Walt Disney* nominée aux Oscars pour ses costumes et sa musique reprend le thème imaginé autrefois par Hal Roach, Frank Butler et Nick Grinde. Laurel et Hardy y servaient de faire-valoir auprès de la jeune Charlotte Henry, récente «Alice au Pays des Merveilles» dans la version de Norman McLeod. Basée sur une comédie musicale de Victor Herbert et Glenn McDonough, le récit se déroule au pays des jouets, menacé par Barnaby et sa bande de croquemitaires. Le spectacle touche au fantastique grâce à l'utilisation de nombreuses magies, dont l'animation d'une armée de soldats de bois, un rayon rétrécissant les personnages et une fontaine enchantée. Annette Funicello, coqueluche de chez *Disney* (elle apparaît même dans le ***Zorro*** télévisé) et enfant prodige, enchaîna un peu plus tard sur les «beach movies» pour finir par vanter les vertus du beurre de cacahuettes dans les spots publicitaires (pin-up butter ?).

BABES IN TOYLAND

Vid. : Lisa au Pays des Jouets. 1986. TV. Réal : Clive Donner. Scén. : Paul Zindel d'après l'opéra de Herbert McDonough et Victor Herbert. Int. : Drew Barrymore, Richard Mulligan, Keanu Reeves, Pat Morita, Eileen Brennan, Jill Schoelen. Prod : NBC TV/Orion TV. USA.

Drew Barrymore, après ses rôles d'enfant dans **E.T.**, **Cat's Eye** et **Firestarter**, incarne à son tour la petite Lisa au pays des jouets où elle croise le débutant Keanu Reeves. Pat Morita y est le maître des jouets, tandis que Richard Mulligan personnifie le maléfique Barnaby cherchant toujours à s'emparer de Toyland.

THE BABY

1973. Réal. : Ted Post. Int. : David Manzy, Anjanette Comer, Suzanne Zenor, Ruth Roman, Michael Pataki, Marianna Hill. Prod : Scotia International. USA.

Le «Baby» en question accuse en fait une vingtaine d'années, et pourtant il dort dans un berceau, porte encore des couches et ne parle quasiment pas. Sa mère abusive (Ruth Roman) le maintient dans cet état de vie végétale et assouvit du même coup une haine irrépressible à l'égard de la gent masculine. L'irruption dans cet univers glauque d'une aide sociale (Anjanette Comer) cherchant à récupérer l'enfant va précipiter les événements et faire découvrir une horrible vérité.

BABY BLOOD

1989. Réal : Alain Robak. Scén : Alain Robak, Serge Cukier. Int : Jean-François Gallotte, Yann Piquer, Alain Chabat, Jean-Yves Lafesse, Jean-Claude Romer, Emmanuelle Escourrou, Anne Singer, Christian Sinninger, François Frappier, Pierre Garnier, Dominique Treillou. Prod. : Ariel Zeitoun, Joelle Malberg, Irène Sohn, Partner' Productions, Exo 7 Productions. Distr. : Neuf de Cœur. France.

En dehors d'un alibi le plus souvent poétique ou bien d'un choix volontaire de briser le quotidien qu'on pourrait qualifier de purement surréaliste (**Le Charme Discret de la Bourgeoisie**, **Au Rendez-Vous de la Mort Joyeuse**...), le cinéma français se méfie du fantastique et le néglige en tout cas en tant que cinéma de genre. Ainsi, la démarche d'Alain Robak de jouer à fond la carte du gore ne manque guère d'audace et, globalement, il s'en tire plutôt bien. Une jeune femme déboussolée se fait féconder par une forme de vie primitive dont le seul souci est de naître et de proliférer. A la différence d'**Alien** et des classiques possessions humaines par des organismes étrangers, il s'agit cette fois d'une complicité, d'une association d'intérêts communs, même si des rapports d'amour et de haine viennent compliquer la dérive des deux êtres, rapports fort bien décrits par l'auteur tombé quasi amoureux de ses personnages marginaux. La quête de sang garantissant la bonne marche du processus, il s'agit dès lors d'une survie dans un monde extérieur ligué contre eux. Alain Robak mêle le gore, la poésie, la peur, le cynisme et aussi une bonne dose d'humour (jusqu'au générique où la voix du monstre sortant des entrailles revient à Roger Placenta !), sans décider vraiment lequel doit l'emporter sur l'autre, laissant le spectateur effectuer ses choix et apprécier le récit au degré qu'il lui plaira. Infiniment sympathique, avec les apparitions d'initiés tels que Benoît Lestang, Jean-Yves Lafesse, Yann Piquer, Alain Chabat, Jean-Claude Romer, et même le chien Baxter de son copain Jérôme Boivin, ce **Baby Blood** reste une expérience unique dans notre cinéma français. (*M60P58*, *M63P48*).

***Baby Blood**. Quand Emmanuelle Escourrou cauchemarde sur sa future «délivrance».*

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

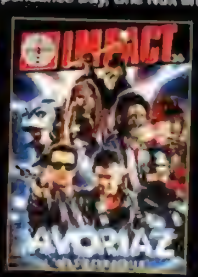
MAD MOVIES

27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I, Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Défi
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Etrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independance Day, Une Nuit en Enfer

102 Sp. 100 pages : Crash, Barbwire, Planète Hurlante
103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway
106 Star Wars, Star Trek Premier Contact, Le Maître des Illusions
107 Le 5è Elément, Alien Resurrection, Anaconda, Shining TV
108 Men in Black, Scream, Batman & Robin, rétro Godzilla
109 Le Monde Perdu, Contact, Volte/Face, Mimic, Vampires
110 Alien la Résurrection, X-Files le Film, Spawn, La Mutante 2
111 Starship Troopers, Postman, MK2, Fantastic'Arts 98
112 Vampires, Sphere, Gattaca, Le Loup-garou de Paris
113 Dark City, Un Cri dans l'Océan, Wishmaster, Blade
114 Scream 2, Armageddon, X-Files, Millennium, La Mutante 2
115 Godzilla, X-Files le film, Truman Show, Rétro gore, Ugly
116 Blade, Halloween : 20 ans après, Buffy, Dossier séries TV
117 Star Wars Episode 1, Psycho, 1001 Pattes, Gérardmer 1999
118 Dossier Slasher, La Fiancée de Chucky, Cube, Matrix
119 Matrix, Wild Wild West, Star Wars, The Faculty, Mon Ami Joe
120 La Momie, Wild Wild West, Le 13ème Guerrier, Blair Witch
121 La Menace Fantôme, Jin-Roh, Perfect Blue, Mononoke
122 Sixième Sens, La Fin des Temps, Tarzan, Dossier «trouille»

IMPACT

1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchausen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchausen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instinct, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Implosable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : BD/ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Ile aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir A Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon
66 X-Files (Chris Carter), les FX de Mars Attacks !, Star Wars
67 Batman & Robin, Spider-Man, Superman, Roméo & Juliette
68 Le Monde Perdu, Dobermann, Speed 2, Le Saint, Double Team
69 X-Files saison 4, Volte/Face, Titanic, Volcano, Les Ailes de l'Enfer
70 Copland, L.A. Confidential, Hana-Bi, Le Pacificateur, Alien 4
71 Titanic, Demain ne Meurt Jamais, Starship Troopers, U-Turn
72 Jackie Brown, Pluie d'Enfer, Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal
73 Un Tueur pour Cible, Carrière Di Caprio, U.S. Marshals
74 L'Arme Fatale 4, Sexcrimes, Cannes 98, Jackie Chan
75 Chapeau Melon... (ciné et TV), Godzilla, Duchovny, Ryan...
76 Le Masque de Zorro, Snake Eyes, Carrière Nicolas Cage
77 Soldier, Rush Hour, Ennemi d'Etat, Oz, Carrière Shane Black
78 Star Wars, Un Plan Simple, 8mm, Dossier «Oh les filles !»
79 Stanley Kubrick, Payback, Le 13ème Guerrier, spécial previews
80 Matrix, Le Corrupteur, Cannes 99, Oz, poster Index n°1 à 79
81 Dossier Buffy, spécial séries télé, Le 13ème Guerrier
82 Austin Powers 2, previews an 2000, Fight Club, FantasEX



Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 26, 28, 31, 35 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 9, 10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

OM _____ PRÉNOM _____

DRESSE _____

_____

_____

ésire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 27 29 30 32 33 34 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122

IMPACT 1 2 3 4 6 7 8 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

jeu vidéo

SOUL REAVER

Chef-d'œuvre à l'ambition démesurée, SOUL REAVER laisse entrevoir ce que sera une partie de l'industrie ludique de demain. Quand la console fera office de deuxième télé. Et quand les développeurs seront amenés à créer des jeux... pour les parents !

Modèle d'écriture, de découpage et d'intelligence, la cinématique ouvrant Soul Reaver évoque dans sa démarche autant **Mad Max**, **RoboCop** que **Piège de Cristal**, références cinématographiques incontournables du mythe livré clés en mains, en deux temps trois mouvements, rendant instantanément familier un personnage qu'on ne connaît ni d'Eve ni d'Adam. Ici, au Royaume de Nosgoth, le Seigneur des vampires Kain fait régner la terreur depuis bientôt 1.000 ans, massacrant les humains et faisant ériger des monuments à sa propre gloire. Entouré de ses six Lieutenants, vampires eux aussi, Kain gouverne par le vide, et sa puissance accrue au fil des siècles fait de lui l'égal d'un Dieu. La hiérarchie de Nosgoth est menacée lorsque, pour la première fois dans l'histoire du Royaume, l'un des Lieutenants «mute» avant Kain : le vampire inférieur se présente devant son maître, s'accroupit, et déploie lentement une paire d'ailes lui ayant poussé dans le dos. Furieux de cet affront, Kain brise lui-même les ailes du malheureux avant que ses sbires ne le précipitent du haut d'une falaise dans le Lac des Morts. Blessé dans son corps comme dans son âme, le vampire se réveille dans la sphère spectrale, condamné à y errer sans but aux côtes de charognards, pendant que Kain continue à jouir des plaisirs de la sphère matérielle. Une voix, celle de l'Ancien, se fait alors entendre. Celui qui régnait sur Nosgoth avant que Kain ne l'en déloge, propose au non-mort d'être l'instrument de sa vengeance. En lui conférant le pouvoir d'arpenter à nouveau la sphère matérielle pour renverser Kain, l'Ancien guidera le damné vers la rédemption. Vous êtes perdu, meurtri, affamé. Vous êtes un monstre pathétique. Vous vous appelez Raziel. Vous pouvez commencer à jouer.

Si **Soul Reaver** impose d'emblée son anti-héros et son double univers, sans que l'on doute une seule seconde de leur réalité, c'est parce que l'auteur, Amy Hennig, travaille la dramaturgie autant dans un sens symbolique que mythologique. 1/ Dans leur relation maître/élève, Kain interdit à Raziel de prendre son envol (symboliquement et littéralement). 2/ D'un point de vue mythologique, Icare est évidemment à la base de la création de Raziel, les deux personnages étant sanctionnés de leur audace : s'approcher du soleil/devancer Kain. Alors que tant de mythes, tant de super-héros sont passés à la moulinette du jeu vidéo (avec des résultats souvent désastreux), il est tout à fait surprenant de «prendre en mains» Raziel, cet obscur vampire déjà héros d'un jeu aussi obscur, et de ressentir tout le poids d'une longue histoire, d'un lourd destin. A noter que ce sentiment d'appartenance entière au jeu ne passe pas ici, comme dans les RPG, par un scénario élastique et des dialogues abondants, mais par le seul environnement dramaturgique, visuel et musical. La cohérence de **Soul Reaver** est ainsi telle que les développeurs de *Crystal Dynamics*

Raziel empalé l'un des nombreux vampires peuplant Nosgoth.

Inquiétant, majestueux, mythique Raziel tel qu'en lui-même.

ont intégré le brouillard inhérent à la Playstation *(1)* à leur projet artistique, transformant une contrainte en nécessité. On n'échangerait donc pour rien au monde ces immenses monuments émergeant du «fog» contre une vision claire, précise et lointaine des décors : question d'atmosphère. Au cours de l'aventure, il est donc fréquent de rester scotché devant une architecture écrasante de beauté, l'état contemplatif atteignant son apogée lors de la visite de la Citadelle. La vivent retranchés les derniers humains de Nosgoth. Parce qu'il ne connaissent rien de vos intentions vampiresques, les villageois vous craignent comme la peste et se protègent le visage d'une éventuelle attaque de votre part. Un bon passage pour tester votre morale de joueur : Buter ces crétins polygonaux sans défense ? Ou essayer de faire en sorte que ces humains n'aient plus peur de vous ? Shoot'em up ou émotion ?

Kain, seigneur de Nosgoth et demi-Dieu dictateur...

Distribué par *Eidos*, la firme à l'origine de **Tomb Raider**/Lara Croft, **Soul Reaver** se déroule à l'image de cette séquence dans la Citadelle, sur un mode «plus premier degré, tu meurs», refusant tout trait d'humour, tout clin d'œil, alors que même un **Resident Evil** ne parvenait à s'en passer pour mettre le joueur dans sa poche. Bien que longue, l'aventure a été entièrement pensée pour la console. D'abord, les bonus sont facultatifs dans la progression : seule l'envie vous fera explorer le moindre recoin du titre, au contraire d'un **Shadowman** par exemple construit sur l'insupportable principe du «un pas en avant, trois en arrière». Ensuite, l'argument de vente de **Soul Reaver** (les extraordinaires morphings à la **Dark City**) est bien plus qu'un fabuleux gadget : lorsque vous mourez dans la sphère matérielle, pas question de repartir à zéro au début du niveau ou du tableau. Vous vous retrouvez exactement au même endroit, et sans temps de chargement, dans la sphère spectrale. Sachant qu'il faut être vraiment maladroit pour ne pas revenir très rapidement dans la sphère matérielle, l'action ne souffre pour ainsi dire d'aucun ralentissement, d'autant que la maniabilité est exceptionnelle. Dernière idée magnifique : avant l'affrontement final avec Kain, les auteurs ont imaginé une phase de jeu passif. Dans cette interminable course ponctuée de flashes-back et de flashes-forward, on décèlera, au pire, du climax comme on aime, au mieux, du génie pur.

Vincent GUIGNEBERT

(1) **Soul Reaver** est également disponible sur PC.

MORTAL LE FILM !

LE TROISIEME VOLET D'UNE SERIE A SUCCES

EN VENTE EN VIDEO

ETROPOLITAN
LM & VIDEO
NEW LINE

TFI
VIDEO

MAD'GAZINE

par Rafik DJOUMI

DISQUES

BATTLESTAR GALACTICA
Stu Phillips
(*Fnac Import Service*)

Profitant d'un bref et étrange revival de ce space-opera post-bab, Stu Phillips sort du terrier où l'univers impitoyable de la musique de film l'avait jeté pour réenregistrer, avec le Royal Scottish, ce qui demeure l'une des plus ambitieuses partitions jamais écrites pour la télé. Difficile de ne pas passer pour un vieux croûton quand on avoue, avec regret, que, décidément, les space-operas contemporains ne sont pas portés par des orchestrations aussi vives et aériennes que celle-ci. Il faudra un jour étudier de près en quoi le perfectionnement des effets sonores a peu à peu tué la grâce musicale. En attendant, rien de tel qu'un bon coup de nostalgie.

THE SIXTH SENS
James Newton Howard
(*Varese/EMI*)

Le film de Shyamalan ne jouant pas forcément la carte **Die Hard**, qu'on ne s'attende pas à ce que sa musique nous inonde de cuivres fougueux. Ici, Newton Howard préfère recourir à un piano minimaliste porté par un orchestre qui joue à plein les accords mineurs. Langoureux, nostalgique voire romantique. On aime ou on baille. Et il faudra attendre le dernier morceau (dont le titre révèle honteusement la fin du film !) pour voir débarquer quelques accents gothiques à la Christopher Young suivis de deux mesures complètes de «My Heart Will Go On» (?!??).

THE IRON GIANT
Michael Kamen
(*Varese/EMI*)

En se référant à son maître de toujours, Bernard Herrmann, Kamen savait qu'il n'allait pas illustrer son premier cartoon par de l'excessive finesse. Orchestre «hénaurme» parcouru de scherzos et de piccolos exagérément aigus, rien n'est laissé à l'arrière-plan. S'il emprunte parfois timidement au score d'Herrmann pour **Le Jour où la Terre s'Arrêta**, **Iron Giant** renvoie plus clairement aux partitions de Kamen pour Terry Gilliam dans son héroïsme volontiers caricatural. On regretta l'absence de thèmes clairement identifiables, mais l'intervention inattendue

d'accords jazzy au beau milieu de l'action relance régulièrement l'attention de l'auditeur.

LAKE PLACID
John Ottman
(*Varese/EMI*)

En attendant de réaliser son premier film (**Urban Legend 2** si tout va bien), le monteur/compositeur John Ottman s'offre quelques vacances et arrondit ses fins de mois. Si elle reste plaisante, sa partition pour cette version Steve Miner du **Crocodile de la Mort** emprunte sans vergogne à son précédent score pour **Fantasy Island**, la fraîcheur et la pêche en moins. On attend pourtant encore beaucoup de ce gars-là.

MIKLOS ROSZA AT MGM
Coffret Double CD
(*Rhino/FNAC Import*)

Ces treize suites symphoniques montées à partir d'enregistrements originaux vont, soit créer des vocations, soit décourager les aspirants-compositeurs. On aura rarement vu dans l'histoire un style aussi aisément identifiable et pourtant capable de se renouveler à chaque mesure. C'est ce qu'on appelle sans doute du génie. **Ivanhoe**, **Les Chevaliers de la Table Ronde**, **Le Roi des Rois**, **Les Contrebandiers de Moonfleet**, **Madame Bovary**, **La Vallée des Rois**... Si beaucoup de ces partitions existent en édition totalement non officielles, la sélection qui en est proposée ici est particulièrement bien pensée et constitue une excellente entrée en matière à l'œuvre monumentale du géant hongrois. A vos porte-monnaies.

CONTRACT ON CHERRY STREET
Jerry Goldsmith
(*Prometheus/FNAC Import*)
édition limitée

Qu'on ne s'y méprenne pas. Il a beau s'agir d'une musique de télefilm, «The Godfather of Symphony» lui-même l'a composée, l'année de **Capricorn One** et **Coma**, c'est-à-dire sa période sèche et nerveuse. Des gammes obsédantes au piano, des violons stressés que ponctuent des hoquets de cuivres bouchés, une montée de tension qui préfigure par moments le futur premier **Rambo**. On vous recommande vivement de vous balader dans la rue avec ce score dans le discman. La moindre camionnette que vous croiserez renfermera une bande de tueurs prêts à se jeter sur vous. Panard ! Panard total !

ARTBOOK

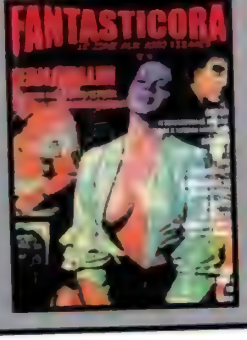
BATMAN LA SÉRIE TV
Dreamland

Ceux qui ont eu la bonne idée de voir **Mask of the Phantasm** ou **The Batman/Superman Movie**, savent déjà que Bruce Timm, Eric Radomski, Dan Riba, Paul Dini, Toshihiko Masuda et Glen Murakami ont créé avec la série animée ***Batman*** de quoi enterrer une quarantaine de fois le pitre Joel Schumacher. Si les dessins animés télévisés ont atteint ces derniers temps un niveau d'exigence étonnant (cf. *Spawn*), c'est bien à cette bande d'artistes de la *Warner* qu'on le doit. Ce magnifique Artbook édité par *Dreamland* rend hommage à leur trait à la fois limpide et complexe, et leur sens élaboré des couleurs. 168 pages papier glacé et couverture à rabat. Illustrations en pagaille et texte à la fois riche, informatif et jamais envahissant. Un sacré bel objet. 185 F.

FANZINE

FANTASTICORAMA

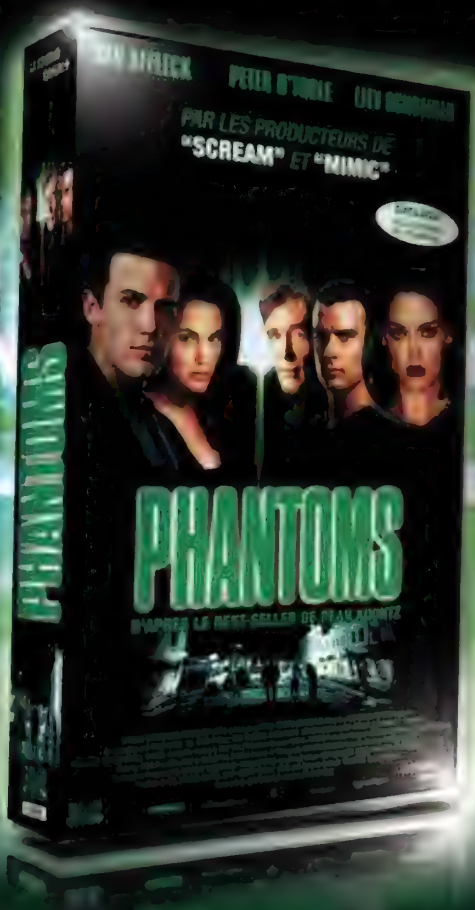
A l'orée d'un renouveau du BIS français, le Zine aux 1000 Visages ne se limite plus à la rétrospective. Certes, ce numéro 4 propose un entretien fleuve avec le preux Jean Rollin, mais il enchaîne aussitôt avec Antoine Pellissier (**Maleficia**), Richard J. Thomson (**Time Demon**) ou Jess Cougoar. Avec quelques retours en arrière sur Jim VanBebber, Larry Cohen, Eddie Parker, le fantastique soviétique et une longue critique de **Cinq Jours de Révolution**, essai généralement méconnu d'Argento dans la comédie. Avec ses 80 pages N&B et sa couv couleur, format A4 agrafé, *Fantasticorama*, vous l'avez compris, a largement de quoi vous occuper une bonne après-midi. Adressez 47 F port compris à Jérôme Pottier, 272 le clos Dhervilly, 60400 Genvry.



700 MORTS, 5 SURVIVANTS...

IL EST PEUT-ÊTRE DÉJÀ TROP TARD...

PHANTOMS



Caché sous la Terre depuis des siècles, il est capable d'anéantir toute vie humaine, de prendre n'importe quelle forme pour arriver à ses fins.

Action, effets spéciaux, angoisse. Phantoms renoue avec la tradition des grands films de science fiction. A voir absolument !

STUDIO CANAL+ EN VENTE EN VIDEO ET EN DVD VIDEO SKYROCK

Courrier des LECTEURS

Jean Latreille, Francheville

Ah, le cruel JPP ! Ah le fourbe ! Il voudrait tout faire pour que les accros de fantastique (qui sont forcement un peu obsessionnels sur les bords, comme tous les obsédés du monde) soient obligés d'acheter son canard jusqu'à la nuit des temps, il ne s'y prendrait pas mieux avec son *Fantastic Guide*. Alors, comme il faut s'entraîner, voici 15 euros bon poids pour l'abonnement. A propos d'obsédé, je craque un peu sur ***Buffy*** en ce moment et je crois que je ne suis pas le seul, si j'en crois mes élèves : les garçons deviennent tous zombies en la regardant et les filles se mettent aux sports de combat (hein Marie, hein Laeticia ?), c'est vous dire si les lycées sont de moins en moins sûrs ! Donc, si vous aviez l'hyper bonne idée de nous faire la liste, même rapide, des épisodes existants, ce serait trop de bonheur...
Enfin, certains lecteurs se rappellent peut-être m'avoir envoyé après le n° 100 de *Mad* une liste de 40 films dont j'ai tiré un best of de 100. Je ne sais si la poste a bouffé l'enveloppe ou si la place vous a manqué, mais les résultats que j'en ai tirés n'ont jamais profité à personne. Alors, comme en plus d'être obsessionnel je suis têtu, je vous propose de remettre ça, mais seulement avec une liste de dix films pour donner leur chance aux petits jeunes qui n'ont pas encore loué tous les titres fantastiques dans leur vidéo-club. On en tirera toujours une liste de 50 ou de 100, ou pourquoi pas de 30 pour vos 30 ans, ou de 130 pour le n°... 130 par exemple (je ne sais pas si c'est l'effet Giuliano ou quoi, mais je commence à m'énerver sur les chiffres, moi). Ceux qui avaient répondu il y a trois ans peuvent m'envoyer un timbre à 4,5 F et je leur ferai parvenir l'analyse que j'en ai tiree, qui, sans me vanter, était plutôt pas mauvaise, puisque j'en concluais que James Cameron était le réalisateur préféré des lecteurs, et depuis, il n'a pas trop mal réussi question cinoche. Petit détail, je n'habite plus rue des Macchabées (vous savez ce que c'est, les problèmes de voisinage, tout ça), mais au 87, Grande rue, 69340 Francheville. Dernière précision : on choisit bien les films sortis depuis 1972 (les débuts de *MM*) et on s'arrête à ceux chroniqués dans ce numéro. Voilà, si l'idée passe auprès de nos journalistes préférés, je vais avoir à faire bosser sérieusement mes élèves de première ES (traitement statistique, analyses des données, la routine quoi)
J'en souris d'avance, vu que l'année dernière j'ai mis près d'un an à les persuader que les Légendes Urbaines (un bon bouquin de sociologie existe sur le sujet, chez *Payot*) ne sont pas vraies sous prétexte que tout le monde y croit. Alors si je peux me venger cette année.

*Oui, on avait bien reçu ton étude, mais rappelle-toi, c'était diablement long. Si tu pouvais faire plus court cette fois... Et pour l'Episode Guide de **Buffy**, tu pourras le trouver dans notre n°81 d'Impact, oui celui-là même que Laetitia cache en ce moment sous son cahier de sciences économiques... J.P.P.*

Laure Soucemarianadin, Lyon

J'étais hier à la *Fnac* à me promener au rayon des films en VO quand soudain je tombe sur le prix de la K7 de **Gattaca** : 192 F ! Ie me demande ce qui justifie un tel prix (*le goût du profit, sûrement !*). Oui, bon, le film est extra, mais il n'y a donc personne pour penser aux cinephiles fauchés. Et sinon, j'attends la prochaine saison du **Caméléon** qui saurait répondre aux questions laissées en suspens à la fin du dernier épisode.

Laurent Tissier, Bourges

Qu'y a-t-il de plus beau qu'un couteau planté dans une tête ? (une hache, peut-être...) Pourquoi, nous, fans de gore, et d'horreur, sommes toujours traités comme quantité négligeable ?
Il y a quelques mois, avec un ami, nous décidâmes de présenter notre projet de long métrage, **Tueur de Masse**, à la *Direction départementale de la Jeunesse et Sport*. Ces personnes ne souhaitaient pas lire notre scénario, jusqu'à ce que le *Fond Départemental d'Initiative Jeune* nous attribue 5000 F. C'est à ce moment là qu'ils épluchent notre scénar' et décident de nous retirer nos 5000 F tout en refusant notre candidature au *Défi Jeune* !
Ensuite, il y a eu les *Tremplin Nescafé* qui, eux, lors de l'inscription, ne précisent pas que le thème doit être à but social ou humanitaire. Tout cela a bien entendu entraîné des problèmes au sein de l'équipe (rupture de contrat, démission, manque de sérieux...). En un mot, lorsqu'on veut tourner un film gore dans le Cher (18) autant pisser dans un violon. Qu'en penses-tu J.P.P ? Ci-joint une photo prise lors d'une de nos soirées, merci de la publier ainsi que mes coordonnées : Laurent Tissier, 14, rue Hardouin Mansard, 18000 Bourges.

*Je ne me rends pas bien compte, pissant moi-même fort peu dans les violons, mais peut-être faudrait-il prévoir un double scénario pour chaque projet. Le style **La Porteuse de Pain n°2** pour récupérer la thune et, ensuite, tu tournes tranquille ton **Massacre à la clé à Molettes**. De toute façon ils n'iront jamais le voir... Ne me remercie pas, une simple participation aux bénéfices suffira. J.P.P.*

Pierre-Yves Taczynski, Nice

Profitant d'un temps libre (études universitaires), je réagis à C. Thyemar, qui parle ainsi de **Matrix**, je cite : «*Une chose informe, débile, naze, un pauvre spectacle pour attardés en mal de sensations (...). cyber-merde*», etc Etonné je suis, car je viens d'apprendre que je suis un attardé ! Bon, les goûts ne se discutent pas, mais quand même ; les frères Wachowski viennent d'édifier la base très prometteuse de ce qui pourrait être la trilogie de la cyberculture. Ils ont assimilé dans ce projet les grands thèmes de la cyberculture (conflit homme/machine, rêve/réalité, etc.) sans être de pompeux pompeurs (ce que certains reprochent à Robert Rodriguez pour **The Faculty**). La réalisation n'a rien de «tape-à-l'œil ridicule», elle innove dans les effets spéciaux (ben oui, le XXIème siècle c'est dans 14 mois, mon gars), elle adopte un rythme approprié aux situations (sans tomber dans les extrêmes, n'est-ce pas Michael «strobo» Bay), bref, elle participe à la crédibilité du monde de la Matrice et fait du film une œuvre, pour l'instant, unique Quant à l'argument « *Les Américains ont adoré ? Tant mieux pour eux*», il est tout simplement risible et peu constructif. Seraient-ils les seuls à avoir mauvais goût ? Vu les résultats d'**Astérix**, je ne crois pas. Pour conclure : un scénario pas con servi par une réalisation synchrone avec son temps (adieu George «je pose ma caméra et je me casse» Lucas). Si c'est ça le cinéma de demain, eh ben tant pis pour toi car j'attendais cela depuis longtemps
Et enfin, j'aimerais féliciter l'ensemble de vos collaborateurs pour votre travail qui fait honneur à la profession de journaliste. Ie ne trouve rien d'autre à vous dire, sinon merci

Ludovic Siou, Wetzlar, Allemagne

J'aimerais émettre quelques petites remarques sur *Mad*. Très souvent, vous critiquez, à juste titre, *Télérama* pour son élitisme, mais je note que vous ne faites pas mieux dans le genre en vous extasiant devant des films chiants et en en dénigrant d'autres plus grand public, comme **Titanic**, que J.P.P., tel un bon intellectuel parisien, se vante de ne pas avoir vu (*alors là, tu as tout faux : je ne suis ni bon, ni intellectuel, je n'habite plus Paris et j'ai vu une heure entière de **Titanic**, qu'est-ce que tu dis de ça ?*). En fait, il m'arrive de me référer à la notation des rédacteurs de *Mad* pour savoir quels films j'irai voir : plus les notes sont bonnes et moins je me déplace.
Mon autre reproche est tout autre. Si la liberté d'expression est un droit, il faudrait voir à ne pas en abuser. Patrick Giuliano peut remercier *Mad* de la publicité gratuite qui lui a été faite. Il serait temps maintenant de le laisser là où il doit être : aux oubliettes. La numérologie n'est pas une science, c'est un moyen de faire prendre des vessies pour des lanternes en aboutissant inévitablement à la conclusion que l'on cherchait, ce qui est l'inverse d'un raisonnement scientifique. S'il veut poursuivre ses élucubrations, qu'il le fasse dans un congrès de voyance, mais plus dans *Mad*. C'est un journal... sérieux !

Bon, puisque tu le dis ! Tu as pu néanmoins noter que nous prenions ses avis avec une extrême distance, sans manquer de publier un avis différent dans le courrier suivant. A ce sujet, Patrick nous demande même un droit de réponse après la réaction de Jean-Marc Sanières dans le dernier numéro, nous rassurant notamment sur l'état de sa santé mentale. Dont acte, mais dans la mesure où cette missive nous remettait une large couche numérologique, nous n'allons peut-être pas abuser des bonnes choses... surtout si tu n'es pas d'accord... J.P.P.

Damien Marchal, Yvoir, Belgique

J'ai constaté avec stupeur que, dans le *Courrier des Lecteurs* de votre dernier numéro, aucun fidèle ne mentionnait la tragédie survenue le 19 juin dernier. Paco Rabane peut bien s'éclipser avec sa fin du Monde, en ce qui me concerne, la véritable fin du Monde a bien failli se produire ce jour-là, ou plutôt le lendemain, quand la nouvelle de l'accident de Stephen King, renversé par un camion, est tombée. J'ai d'abord cru à un canular : un petit malin venait de découvrir **Maximum Overdrive** et s'en était servi pour inventer de toutes pièces un fait divers bidon. Mais, très vite, j'ai dû me rendre à l'évidence : les rumeurs étaient fondées et notre cher Steve était à deux doigts d'aller terminer le cycle de *La Tour Sombre* au Simetierre (*attention, tu fais des fautes d'orthographe...*). J'étais bouleversé. Cette nuit-là j'en ai eu des insomnies : passé minuit quatre, je veillais toujours ! Le lendemain et les jours suivants, j'étais tellement inquiet pour le maître que je ne pensais même plus à ma propre santé. Je ne mangeais plus et j'attrapai rapidement la peau sur les os ! Ce n'est que récemment que j'ai retrouvé quelque intérêt à la vie en apprenant qu'il était hors de danger. Je lui souhaite vivement de se rétablir... S'il a une infirmière comme Annie Wilkes, ça ira vite !

Je peux aussi vous annoncer que vous avez deux lecteurs de plus en Suède, à qui j'ai fait découvrir *Mad* lors d'un séjour dans mon village jumelé au leur. Voici d'ailleurs une photo d'eux en ma compagnie, ce serait sympa de la passer dans vos colonnes. J'espère enfin que J.P.P. a trouvé mes chocolats belges à son goût et que... (*arrête, malheureux, on n'a plus la place !*).

PETITES ANNONCES

Valérie Meter, Yutz

Au secours !!! Est-ce vrai ? Je veux dire : vraiment vrai ? Glups (gorge serrée) ! George Lucas pense vraiment à Léo Machin Caprio pour le rôle principal de l'Episode 2 ? Ce minet de ruelle épais comme un clou avec son faciès de nana ? Que quelqu'un fasse quelque chose, empêchez-le !
Si c'est vrai, je propose l'ouverture d'une souscription publique pour offrir à Lucas une seconde paire de lunettes et la vidéo des trois premiers épisodes, histoire de comparer. Il pourrait en profiter pour quitter des yeux un instant son porte-monnaie et regarder sa caméra. La Force l'a abandonné, **Star Wars** c'est fini !

Alexandre Poncet, Dijon

Avouez qu'il y a de quoi s'inquiéter de l'avenir du cinéma fantastique. Nous vivons dans un monde où il est proscrit de se prendre au sérieux pour ne pas choquer les spectateurs néophytes. Prenez **La Momie**, par exemple (*attends, pour l'instant j'ai les mains occupées, là...*), archétype du ratage honteux malgré tant de promesses. Nous voulions un film d'horreur, pas une goutte de sang rebelle n'agresse la trop propre caméra, même lorsqu'un des héros se fait charcuter l'épaule au couteau ! Nous voulions des surprises, tous les bons effets spéciaux, exceptés les revenants de l'épilogue, étaient déjà dans la bande annonce. Nous voulions un monstre, la Momie virtuelle ne fait que traverser l'histoire. D'après Sommers, sans l'injonction d'une substantielle dose d'humour, le film aurait été trop oppressant. N'est-ce point là le propos d'un yes-man, qui n'a jamais vu **Faux Semblants, Seven, L'Exorciste, Shining** ou la trilogie des Morts-vivants ?

Domingo Lopez, Bagnols S/Cèze

Salut à toi, ô grand *Mad*.
Cela fait quinze ans que j'ai le nez dans tes pages et je n'ai qu'un regret : une grande partie des films chroniqués n'apparaît pas sur les écrans, du moins en province, et n'a que rarement la chance d'échouer dans nos chers vidéo-clubs. Tu nous fais baver sur quelques films mais on doit se contenter des photos. Pourquoi ne fais-tu pas comme ces vidéo-magazines du style *M6 Fantastique*, mais en mieux ? En effet, acheter ce mag tient parfois du masochisme. De plus, tu ne parais que tous les deux mois et l'attente se fait longue (c'est dû à un manque qualitatif ou quantitatif de films ou bien aux 35 heures ?). Au-delà de ces remarques, vous tous à la rédaction vous faites de l'excellent boulot. Votre mag' est devenu une référence, ce qui, ma foi, est la marque des plus grands.
En plus du cirage de pompes, je vous envoie quelques clichés de l'Alien que j'ai fait en argile et ensuite galvanisé. Le résultat n'est pas trop mal pour un premier essai, pas vrai ? Domingo Lopez, Mas de Bourdilhan, 30200 Bagnols s/Cèze.

Greedo Solan, Bruxelles

J'ai lu avec grand intérêt votre première critique «à chaud» de l'**Episode 1** parue dans votre numéro 119 et j'avoue avoir été déçu par votre manque d'objectivité. Pour un peu on croirait lire le papier de *Ciné-Télé-Revue* (qui, pour mémoire, se permet d'affirmer que **La Menace Fantôme** s'inspire de **Abyss** et... du **Cinquième Elément** !).
J'ai également vu le film en première projection aux States et je puis vous dire «ne croyez pas la presse». Non, les fans ne se déguisent pas, il ne mangent pas de pop-corn durant le film pas plus qu'ils ne chahutent. En faits, les séances ressemblent aux nôtres et les gens y sont très respectueux. Les acteurs sont bien les personnages principaux du film contrairement à ce que vous prétendez. Il suffit même de quelques minutes pour ne plus voir Jar Jar Binks comme une créature digitale. Ce qui me gêne le plus dans votre critique, c'est que le journaliste se dise fan et veuille un peu (beaucoup) parler au nom de tous les autres fans. Plus prosaïquement, il n'est pas fan de **Star Wars**, mais d'une certaine idée qu'il se fait de la trilogie.
La vraie nouveauté n'est pas la course du Pod Racers, mais le double combat au sabre-laser, la vie familiale d'Anakin, le Sénat et le mode de fonctionnement de la République ainsi que la cité sous-marine et la relation maître/élève. Par ailleurs, le scénario est beaucoup plus subtil qu'on veut nous le faire croire, mais il faut posséder une certaine culture pour le comprendre (Jack Nance, vous connaissez ?). Je pense que *Mad Movies* est de mauvaise foi, surtout quand il encense à côté le plus mauvais film de l'année avec **Wild Wild West**. La *Warner* vous a-t-elle payés pour prétendre notamment que Will Smith, en fait très mauvais acteur et très mauvais chanteur, s'intègre parfaitement à l'univers des ***Mystères de l'Ouest*** ? Il faut le croire !
Je vois déjà J.P.P. rajouter plein de commentaires à ma lettre avec sa morale à la Christophe Dechavanne et son soit-disant esprit laïque plus intégriste que les intégristes. L'attitude honnête serait de dire *«j'ai pas aimé, si vous aimez tant mieux pour vous»*. Allez, je continuerai quand même à vous lire.

Tout à fait d'accord avec toi sur ce dernier point, j'ai même souvent coutume de ne pas mentionner si j'aime ou non un film en le chroniquant, car cela n'intéresse pas forcément le monde. En revanche, il importe de l'analyser et tenter d'expliquer par le texte la démarche de l'auteur. Que vient faire là-dedans une hypothétique «mauvaise foi» de notre part, j'hésite à comprendre, tout comme je connais mal la «pseudo-morale» de Christophe Dechavanne (il en a bien une, tu es sûr ?). Quant à la laïcité, elle me semble en effet, et par défaut, essentielle à une libre pensée, mais chacun a le droit de prétendre le contraire. En résumé, les avis diffèrent et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Nous voilà bien loin d'un quelconque intégrisme ! J.P.P.

Vds 200 films VHS 45 F pièce, ainsi que nbreuses séries : ***American Gothic, Stargate SG1, X-Files, Les Prédateurs***... Liste contre 1 timbre à Franck Mysson, 16 rue des Prés, 25640 Roulans.

Ch. tout doc sur les USA et le Canada (livres, mags, photos, cartes postales...) + docs sur Schwarzie et la muscu. Patricia Strickfaden, 28 rue de Metz, 54150 Briey.

Un nouveau magasin de comics, jouets, produits dérivés sur le cinéma et la télé s'ouvre à Versailles. Venez y faire un tour, on y trouve même *Mad Movies (une boutique sérieuse, donc !)*. Mirages, 15 rue Montbauron, Versailles. Tél.: 01 39 51 32 39.

Vds plus de 300 fanzines et revues de cinéma : *M.M., E.F., Starfix, Rhésus 0, Midnight Marquee*... Liste contre deux timbres à Alain Bothorel, 79 rue Emile Zola, 78200 Mantes la Jolie.

Ach., même chers, *Fangoria* n°155, *Génération Séries* 21 et 22, *Draculina* 27, 28, 30, 31 et 32, *Watchdog* 2, 8, 10, 16, 18, 19, 20, 23 et 24 à 27, *Filmfax* 61 et 65, *Cult Movies* 28 et *Horizons du Fantastique* 1 à 5 + les huit premiers catalogues du festival d'Avoriaz. Tél.: 01 64 88 02 93, fin après-midi ou le soir.

Rech. VHS des **Prédateurs** et de **Tueurs Nés director's cut**. Possibilité d'échange contre masque de **Scream 2**. Julien Montenot, 47 rue Saumaise, 21000 Dijon.

Vds VHS de **Gorgo** et **Frankenstein s'est Echappé** *(oui, j'ai vu ça à* Perdu de Vue, *mais on va le retrouver, t'inquiète pas...)*. Rech. «Les Nouvelles Aventures du Chat Botté» d'Alexandre Rohou. Jean-Luc au 01 43 06 84 08 après 20 h.

Ch. VHS de **Blanches Colombes et Vilains Messieurs** + la série des **Ilsa**. Tél.: 05 65 78 56 40 après 21 h.

Vds 40 VHS SF/fantastique/policier. Liste contre 1 timbre à Emmanuel Brouillet, 546 avenue Jean Jaurès, 91200 Athis Mons.

Vds 250 VHS SF/fantastique/horreur. Films rares et anciens, 65 F pièce. Liste contre 1 timbre à Cédric Sandarnaud, 4 Parvis de la Bièvre, 92160 Anthony.

Rech. poème «Annabel Lee» d'Edgar Poe, *SFX* 11 et 12, *Impact* 10, *E.F.* 118 + VHS de **Siesta** et **Théâtre de Sang**. Delphine Dumas, 4 villa Ravel, 91470 Limours.

Vds laserdisc de **Freddy 3**. Rech. VHS de **Rabid Grannies**, films de Richard Kern, **Le Requiem de Wallenberg**, **Totem**, **Die Die my Darling** + BO de **Eyes Wide Shut** et DVD zone 1 de **Child's Play**. Sébastien Pihen, 1 impasse Jean Moulin, 92390 Villeneuve la Garenne.

Fan éditeur français à Londres pour quelques mois propose ses services de rédacteur à zines ciblés ciné US. Nathalie Reiner, 13 Leinster Gardens, Room 415, Bayswater, London W2 3BII, England.

Rech. tout doc sur Jennifer Love Hewitt. Carol Volpati, 14 hameau de la Garenne, 95670 Marly-la-Ville.

Rech. VHS d'**Inferno** éditée chez *CBS/ Fox Vidéo*. Nicolas au 06 13 95 51 75.

Vds nbreux jouets **Star Wars**. Michael Wincq au 069 78 02 28 (Belgique).

Vds projecteur, caméra et table de montage Super 8, ainsi que revues, livres et affiches de cinéma. Liste contre enveloppe timbrée. Bruno Malitte, le Roi des Oiseaux, 58170 Luzy.

Rech. VHS du **Jour des Morts-Vivants**, **L'Equipée du Cannonball**, **Les Insectes de Feu**, **Munster Go Home**, **Le Festin Chinois**. Joël Lebresne, Le Haut-Bel, 50760 Montfarville.

Rech. téléfilm diffusé sur *C+* **Voyage vers un Monde Perdu**, VHS de **Frankenstein General Hospital**, **3 Nuits d'Angoisse**, **Meridian**, **Invisible** et **Mandroid**. Vds revues *Marvel France* (X-Men, X-Men Extra, X-Men Saga, Wolverine). Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves-Richemont.

Vds BD «La Guerre des Etoile», éditions *Lug* 1977 version intégrale. Faire offre à Pascal Gillon, rue des 14 Verges 97, 4430 Ans, Belgique.

Vds poupées Freddy et Pinhead (avec autel) : 560 F pièce. Vds trading cards spéciales ***Simpsons***, *Marvel*, *X-Men*... Antoine Abellon, 6 rue Vaugelas, 74000 Annecy.

Vds VHS de **Nekromantik**, **Vibroboy**, **Hardcore 2**, etc... Liste contre 1 timbre. Rech. **Cannibal Ferox**. Richard Damas, 3 bis rue Antoine Poizat, 42450 Sury le Comtal.

Vds ou éch. plus de 600 VHS. Liste contre 2 timbres à Eddie Messageon, 19 rue de l'Esperanto, 18000 Bourges.

Rech. VHS de **Rouge Sang**, **Vampire Vixens from Venus**, **Tromeo and Juliet**, les films de Bénazéraf et les gore movies de Joe D'Amato. Martial Baranger, 4 allée Sainte Sophie, 35700 Rennes.

Vds films de Jess King, VHS de **Puppet Master 6** (VO). Donne n° de *Dead Corpse* (1 à 5). Rech. jaquettes de **Vendredi 13 2**, **4**, **6**, **7** + films *Troma*. Sébastien au 06 81 70 31 97.

Rech. films de Kenneth Anger. Stéphane au 06 13 71 97 52.

Le fanzine de metal et d'horreur *No Noise, No Good (oui, alors lit, ça se discute)* ch. groupes metal pour chroniquer leur démo + interview, ainsi que collaboratrices(trices) pour la partie horreur. David Lerouesnier au 06 83 25 11 60.

Vds collection complète de mags ***X-Files*** + objets. Prix à débattre. Tél.: 06 13 95 43 43.

Sin'Art est une association à but non lucratif qui se propose de promouvoir le film amateur et indépendant, ainsi que le fandom, à travers un bulletin trimestriel et un catalogue de vente par correspondance. Rens. sur simple demande à Association Sin'Art, c/o Angélique Boloré, 8 rue Jean Petit, 25000 Besançon.

Vds environ 140 comics (VO, *Marvel France, Semic, Lug*). Entre 5 et 20 F pièce, ou 1.000 F le lot complet. Julien au 06 82 94 61 27.

Vds trading cards ***X-Files***, ***Star Trek***, **Star Wars**, **Planète des Singes**, Vampirella, Pitt, Joe Jusko, etc... Rech. collectionneurs pour éch. cartes spéciales. Envoyez vos listes à Nathalie Lepouder, 39 square Michel Chasles, 77350 Le Mée sur Seine.

Vds VHS de **Soldat Cyborg** *(là t'auras du mal, coco...)*, **Les Enfants des Ténèbres**, **Dracula Rising**, **Glutors**, **The Mole People**, etc. Près de 1000 titres dispos. Liste contre six francs en timbres à Yann Israel, 2 rue du 8 mai 45, 60530 Neuilly en Thelle.

Vds VHS VO, VF ou VOSTF. Liste sur demande à S. Moscala, 62 rue des Faucheroux, 03100 Montluçon.

Vds anciens n° de *Première*, *Starfix*, *M.M.* + affiches de films fantastiques, programmes du festival d'Avoriaz et de concerts. Georges au 01 30 57 04 65.

Vds affiches de films, photos d'exploitation, revues de cinéma. Plus de 1.000 titres disponibles. Liste contre 2 timbres à Olivier Strecker, 8 place Raimu, 13270 Fos sur Mer.

Vds plus de 700 VHS, 70 F pièce : **Souviens-toi... l'Eté Dernier 2**, **Faculty**, **Dobermann**, **Urban Legend**... Nicolas au 06 68 14 02 64.

Rech. épisodes **Triangle** et **Les Amants Maudits** de ***X-Files*** 6ème saison + BO de **Near Dark**, **Candyman** et **La Forteresse Noire**. Johannes au 06 81 55 14 28.

Vds nombreux numéros de revues de cinéma des années 80 et 90 (*Starfix, Première, Mad Movies, Studio*, etc...). Liste sur demande à Philippe Rège, 6 avenue Pasteur, 63400 Chamalières.

Rech. BD adultes *Elvifrance*, comics divers, revue anglaise *The House of Hammer*, *M.M.* 10 à 35. Olivier Galanti, 1 rue Jules Dru, 69270 Couzon au Mont d'Or.

Vds *M.M.* 61 à 78. Alexandre au 04 93 28 89 40.

Rech. tout doc (guides, cards...) sur ***Buffy, Dawson***, James Marsters, Michelle Williams et Stephen Dorff. Christelle Muscat, 42 rue Saint-Jacques, 13006 Marseille.

Rech. **Pinocchio** de Luigi Comencini (film ou série de 6 épisodes). Vds livre sur Dvodato et livre sur les actrices du Bis italien (150 F pièce). Francis Perrin, 30 av. du Pré de Foire, 73600 Moutiers.

Vds trading cards en set complet : ***Star Trek Classics in Motion*** (350 F), ***Buffy Season 3*** (200F), ***Xena Series 3*** (150 F), ***Star Wars Episode 1*** (120 F), ***Planet of the Apes Archives*** (120 F). A venir : ***Babylon 5***, ***Twilight Zone***, ***Charmed*** *(et on va glisser un «etc», mon petit, parce qu'on n'a pas la place de passer toute ta page, hein !)*. Liste sur demande à David Agresti, 9, allée Vivaldi, 26000 Valence. tél.: 04 75 43 64 05.

Vds environ 300 VHS (25 F pièce). Demander Franck, au 05 55 35 89 30.

Je fabrique des masques et des prothèses en latex moyennant une rémunération raisonnable. Ecrire à Antoine Cervero, 12 square des Sorbiers, 94160 St Mandé.

Rech. épisodes de ***X-Files*** saison 1 et 5 + comics US ***X-Files***. Vds CCG X-Files. Sylvie Ramat, 24 avenue du Général de Gaulle, 91830 Le Coudray-Montceaux.

Rech. VHS des **Sleepaway Camp**, **Oz, un Monde Extraordinaire**, **Tygra**, **Les Envahisseurs sont parmi nous** + BO de **L'Invasion Vient de Mars**. Yohan Parrot, 1 impasse des Jardins, 30110 La Grand-Combe.

Vds docs sur le ciné fantastique : affiches, photos d'exploitation, synopsis, mags, zines... Liste contre 2 timbres à Michaël Reinert, 34 rue du Père Brottier, 95110 Sannois.

X-phile vd collection. Prix très sympas. Céline au 01 60 43 86 88 après 19 h.

Rech. tout doc sur Bruce Lee : livres, revues, posters, documents rares... Claude Christian Jean, 5 rue Marie-Anne de Bovet, 57000 Metz.

Vds 90 F pièce BO en CD de **Suspiria**, **Inferno**, **Profondo Rosso**, **Zombie/Ténèbres** (2CD) et «Argento Vivo Vol. 1». Marc au 04 72 74 07 59.

Vds VHS : **Les Aventures de Jack Burton**, **Volte/Face**, **Mimic**, **Austin Powers**, **Copycat**, **Les Griffes de la Nuit**... Gilles Vilatte, 106 rue du Théâtre, 75015 Paris.

Vds BO en CD de **Cool World**, **Ghostbusters 2**, **Blackout**, **Piège à Grande Vitesse** (65 F pièce), **Rapid Fire**, **Sommersby**, **Showgirls**, BO Schwarzie (75 F pièce). Geoffroy Robin, 16 rue Baden Powell, 77220 Tournan.

Ch. tout doc sur Antonio Banderas et Ray Liotta. Joëlle Jacquemin, rue Maiville 67 et 69, 4101 Jemappe (Seraing), Belgique.

Rech. cartes **Highlander** : CCG toutes extensions et docs sur le jeu de rôles du même nom. Possibilité d'éch. of course. Julien Leconte, 55 rue Brûle-Maison, 59000 Lille.

Vds **Buffy, le Film**, diffusé sur *RTL 9*. 100 F (port compris). Tél.: 02 38 64 17 08 *(et on demande qui, les alcooliques anonymes ou bien Casper le fantôme ?)*.

Aristide Plon, Carouge, Suisse

Quand on a vu un certain nombre de films, du fait de l'âge et grâce à un constant intérêt pour le genre depuis les origines, il n'est point évident de nous refiler n'importe quoi avec un consentement béat de notre part, bien que quelques effets de style et deux ou trois trouvailles par-ci par-là provoquent souvent notre légitime indulgence. Malgré cela, deux déceptions : **Wild Wild West** et **Le Projet Blair Witch**. Rien que les bandes annonces pour le premier, où l'on nous montre toutes les phases de l'action, et ce qui est censé être le secret du Dr. Loveless, sa machine infernale géante, est assez exapérant. Je vous passe l'intrigue téléphonée tirée d'un des épisodes les plus prévisibles de la série (où sont nos villes-fantômes peuplées de mannequins ? Nos chemins de fer qui ne mènent nulle part ? Nos cirques étranges ? Nos cités cachées sous le désert ?). En fait, constatons l'évidence suivante. Les «Mystères» se sont envolés et il nous reste un «Ouest» tout penaud sur les bras, bien encombrant et infiniment prévisible. Certes, l'humour et l'excellente prestation de Kenneth Branagh, ainsi que de beaux costumes, sauvent les meubles, si j'ose dire. Mais ces désormais coutumiers éléments du cinéma américain, avec ces empoignades à la Van Damme et ces morts en pagaille n'ont rien à faire dans un tel film. Là où **Chapeau Melon et Bottes de Cuir** réussissait à capter l'essence même de la série, mettant en lumière l'étrangeté dans un style des plus subtilement anglais, **Wild Wild West** développe une intrigue parasitée dans la platitude au détriment du suspense, du rêve et du bizarre.
Quant au **Projet Blair Witch**, effectivement, comme vous le dites dans votre article, nos peurs enfantines sont réactivées en telle ou telle occasion, mais la corde est vite usée, d'autant qu'on aurait pu à la fin nous accorder la grâce de voir, même d'entrevoir, le spectre ou la sorcière morte-vivante, cause de la mésaventure des personnages. Dans la salle où j'étais, on s'est regardé entre spectateurs. L'effarement se lisait sur les visages... «*Quoi, c'est tout ?*»... Contrairement aux habituels mensonges des affiches de films qui font des comparaisons malheureuses avec **Shining**, on est loin de celui-ci (souvenez-vous du «top-model» dans la salle de bains...), car **Le Projet Blair Witch** joue la carte de la suggestion 100 %. Or c'est grandement présumer de notre intelligence que nous montrer seulement du vent.
Un grand merci pour la qualité de vos articles.

Eric Duchard, Florange

On ne peut plus entrer chez un libraire sans tomber sur un mur rouge et noir : la gueule de Dark Maul reproduite à l'infini, jusque sur les programmes télé. Qu'est-ce que vous lui trouvez à ce mec ? D'abord il est moche, ensuite il est con, enfin il est mort. Si on lit les couvertures, on trouve «super, affreux, dégueulasse». Ben moi, à moins d'avoir dormi, je ne vois pas en quoi. Vous dites ? Il a servi le mal ? Si j'avais un employé pareil je le foutrais dehors ! Voilà ce que j'ai vu : il a suivi une piste, écouté aux portes (je le soupçonne même d'avoir roupillé derrière), il s'est battu en duel : une fois il a gagné, deux fois il a perdu. Si c'est ça, on peut en dire autant d'Obi-Wan : une fois il s'est battu contre Dark Maul, il a gagné. Puis, il s'est battu contre Dark Vader, il a perdu. Lui, c'est un héros, l'autre c'est un salaud. Moi, je veux qu'on m'explique.

Ecoute, tu fais du mauvais esprit, là. Puisqu'on te dit que c'est le méchant, laisse tomber. Nous, quand on a vu sa tronche, à Dark Maul, on s'est tous dit «putain ! mais ça fera la cover facile...». *Le problème, c'est que je soupçonne tous les autres d'avoir pensé la même chose. J.P.P.*

Lionel Zehren, Metz

Je suis né en 1977, date mythique pour une bonne poignée de spectateurs. Le premier film que j'ai vu était **Le Retour du Jedi**. Depuis, j'ai dû voir chaque film de la Trilogie une trentaine de fois, sans compter l'Edition Spéciale. C'est dire si elle a marqué ma vie de cinéphile, et tout simplement de bipède. Que penser de ce nouvel opus ? Ce n'est assurément pas un grand film, même si d'un point de vue qualitatif, je trouve qu'il reprend la saga au niveau où **L'Empire Contre-Attaque** l'avait laissée. **Le Retour** ayant pour principal intérêt la beauté du combat final entre Dark Vader et Luke. L'intrigue est intéressante dans la mesure où l'on voit se mettre en place toutes les pièces d'un puzzle qu'on connaît déjà par cœur. Elle nous permet de reprendre contact avec de vieux amis qui ont - paradoxe - rajeuni avec le temps, tandis que nous vieillissions en les attendant. Lucas nous livre en deux heures pleins de petits secrets sur l'origine de ses personnages, exercice ludique s'il en est, mais malgré tout gratuit, excepté pour une majorité de fans qui l'ont semble-t-il boudé.
Alors, à quoi bon ? Force est de constater que l'intérêt de **Star Wars** n'a jamais résidé dans la complexité de ses intrigues, même pour **L'Empire** dont la supériorité réside dans le soin apporté à la psychologie des personnages (réduits généralement à de purs stéréotypes). **L'Episode 1** semble bien confirmer cette optique, même si dans ce cas l'histoire gagne un peu en profondeur ce que les personnages gagnent en épaisseur (Cf. Dark Maul). Que reste-t-il alors à ce film ? Tout le reste peut-être. Si l'on considère que l'un des buts d'un film fantastique est de faire voir par le biais des images un monde imaginaire, il apparaît que **La Menace Fantôme** remplit parfaitement sa mission. Pendant plus de deux heures, le spectateur se trouve complètement immergé dans l'inconscient fantasmagorique d'un déjanté qui l'a perfectionné pendant plus de vingt ans. Conséquence : le dit spectateur s'en prend plein la gueule ! Les visions de Naboo et Coruscant sont tout bonnement hallucinantes, les trouvailles pour la pré-visite de Tatooine rendent l'ensemble captivant et absolument pas rébarbatif (on se sent en territoire connu tout en étant déboussolé). Alors, bien sûr, s'il faut pour cela avoir recours aux images «démoniaques» de synthèse, et si pour que monsieur Lucas puisse payer ses factures on doive se farcir du **Star Wars** jusque sur les paquets de céréales, je suis prêt à le supporter (*quel héroïsme !*). En définitive, **La Menace Fantôme** n'est pas un grand film, au sens narratif du terme. Ce n'est peut-être même pas du cinéma. C'est simplement un prodigieux livre d'images qui fait rêver, un prospectus 3D pour un voyage qu'on ne pourra pas s'offrir sous d'autres formes. Lucas a rouvert une porte sur son imaginaire afin que nous le confrontions à nouveau au nôtre. Maintenant que les bases de ce monde sont posées, qu'il cède la place à un homme capable de transformer sa matière grise prolifique en pépites cinématographiques, que le film puisse vraiment démarrer.

LE TITRE MYSTERIEUX

Je devais passer en première de couv', et puis, au dernier moment, l'éditeur (quel bel homme, dites donc !) me dit comme ça qu'ils m'ont préféré Bruce Willis dans Le Sixième Sens... Du coup il me restait le choix entre la rubrique météo *et* Le Titre Mystérieux. *Elle est bonne, avouez-le... Soit-disant qu'il suffit de me reconnaître pour gagner le prochain numéro de* Mad Movies.
Eh oui, il n'y a que les gens connus qui sont reconnus, c'est bien connu, et, justement, notre précédent titre n'a inspiré que trois lecteurs, Fabien Lanier, Sylvine Desfontaines et Christian Krouch, unanimes comme des bêtes à reconnaître dans notre diable argenté le film de l'acteur/réalisateur Jacinto Molina/Paul Naschy, **El Aullido del Diablo**.

Vds comics US et français (*Titans, Strange, Nova...*) ainsi que divers produits **Star Wars**. Liste sur demande à Anthony Meunier, 4 rue des Meules, 71100 Chalon sur Saône.

Vds jouets **Star Wars** 78-85 (dont POTF...). denis, au 03 20 09 30 44, ou bien envoyer enveloppe timbrée à Denis Glin, 89 avenue Bretagne, 59000 Lille.

Rech. collection complète de 17 VHS «Jackie Chan» (*Delta Vidéo*) + **La Rage du Tigre** et **Hapkido**. Firoud Dib, Cité Marcel Cachin, Bât R, N041, 93230 Romainville.

Vds environ 300 VHS (25 F pièce). Demander Franck, au 05 55 35 89 30.

Ach. à prix raisonnables épisode des *Mystères de l'Ouest The Night of the Deadly Bed* diffusé sur *Cinétoile* les 30 et 31 octobre 99. Contacter Philippe au 06 80 46 60 00, après 18 h 30. Merci.

Vds trading cards **Star Wars** : set complet, spéciales, promos, autres... Liste contre 1 timbre à Thierry Lemarchand, 22 rue Sibuet, 75012 Paris.

Vds *Horizons du Fantastique* 1 à 20, M.M. 1 à 100, *E.F.* 1969 à 1999, *Starfix, SFX, Vidéo 7*, affiches rares, VHS... Frédéric Métais, Les Bruyères, 38620 Velanne.

Vds K7 vidéo V.O./V.F./V.O.S.T. + docs sur Sylvester Stallone. S. Moscala, 62 rue des Faucheroux, 03100 Montluçon.

Rech. VHS de **Mission Top Secret (Matchless)** et **Retraite Mortelle (Pulp)**. Jean-Louis Zacciariotto, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

Rech. K7 des *Thunderbirds (Sentinelles de l'Air)*, première édition, n°6 et 20 + numéros de *Starlog* et le catalogue 1996 du Festival de Gerardmer. Ecrire à *Mad Movies*.

Vds films de Stuart Canterbury et film de Chris Austin (110 F pièce) + CD-Rom «X» pour Windows 95 et Mac (60 F). Vanessa Bizé, 3 résidence du Parc, 93120 La Courneuve.

Rech. personnes voulant se débarrasser (donc m'offrir) les BO de **Freddy 1 à 7** et des **Dents de la Mer 2 à 4**, les VHS de **Massacre à la Tronçonneuse 1 à 3**. Je rech. aussi des docs sur Robert Englund et les **Freddy**. J'accepte également (*arrête, tu es trop bon !*) les affiches de tous les films cités (mais gratuitement). Thibault Fitamant, 242 rue de Vaugirard, 75015 Paris.

Rech. BO en coffret CD japonais d'**Evil Dead 1** et **2** (chez *SLCS*) + toute VHS française de ces deux films. Laurent au 03 29 56 25 38.

Vds plus de 200 LD PAL (80 F pièce) : **Star Wars, Titanic, Indiana Jones, James Bond**, Walt Disney, **Alien, Abyss**, coffret **Batman**... Vds lecteur Pioneer CLD S310F, TBE, 700 F. Bertrand Malvaux, 22 rue Crébillon, 44000 Nantes.

Vds VHS 50 F pièce : **Vendredi 13, Jurassic Park, Twister, Stargate**... + CD Michael Jackson, AC/DC, Cranberries, Nirvana...Liste contre 1 timbre à Gaël Moreau, 2 rue de Mausson, 53220 Pontmain.

Vds 2 VHS (5 heures de programmes) sur les techniques d'effets spéciaux par un grand maquilleur d'Hollywood : 230 F port compris. Olivier Moulon, 42 Bd du Temple, 75011 Paris.

Rech. docs sur Christina Ricci et **Entretien avec un Vampire**. Ch. aussi correspondant(e)s gothic si possible dans le Sud. Sophie Bizet, 12 rue de Tivoli, 09200 Civors.

Rech. version intégrale de **L'Enfer des Zombies**. Julien au 01 48 80 63 61.

Vds VHS originale d'**Anthropophagous**. Philippe Bonasia, Le Petit Pré, 73460 Grésy/Isère.

Vds *Facteur X* (*Paranormal*, etc.) n°1, 2, 4, 5, 6, 7, 9, 17, 19, 20, 30, pas cher ! + 1 Géo sur le Bouddhisme (ben quoi, on sait jamais...). Christelle Mounier, 5 impasse des Néfliers, 31400 Toulouse.

Ch. BO de **The Crow 2** et **Dark City**, VHS d'**Entretien avec un Vampire** (VF) et **The Crow** (VO), posters **The Crow** + épisodes *X-Files*. Guillaume Brandebourg, 16 rue de la Fontaine, 54700 Blénod les Pont à Mousson.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- le dernier épisode de deux séries formidables, ***Star Trek the Next Generation*** et ***The Kindred***. Je les avais programmés et ces gueux de *Canal Jimmy* et 13ème Rue ont modifié leur grille (*ben oui, on a tous nos petits ennuis, qu'est-ce que tu croz...*). Eric Rodriguez, 5,Bd. Périer, 13008 Marseille.

- assistance technique au niveau montage pour un long métrage tourné en DV. Julien, au 01 40 86 52 50, ou 06 09 76 35 61.

- personnes sur Brest qui réaliseraient des courts métrages, ou autres, pour participer à leurs activités. Thierry Ast, 23 rue Duquesne, 29200 Brest.

- correspondantes 20-28 ans habitant Grenoble ou sa région, aimant les films et séries SF/fantastique/horreur. Arnaud Dupont, 7 rue des Lilas, 38240 Meylan.

- documentation et renseignements sur les films fantastiques italiens + livre paru chez *Veyrier* sur les affiches de films fantastiques. Roger Rozlam, 39 A. Alexandre Dumas, 13008 Marseille.

- complicité biterroise pour créer une synergie ? un forum ? un film ? un CD ? un site internet ? (*un club de pétanque ?*) En bref, parler de ce qu'on aime d'une manière ou d'une autre. Sébastien Vidal, 34500 Béziers.

- personnes équipées Internet, capables de rédiger textes sympas, et bien au fait de l'actualité cinéma, tournages, échos, etc... pour collaboration à site. De préférence sur région parisienne. 01 48 74 70 83, en matinée.

- correspondant(e)s 16-20 ans fans de SF et de cinéma fantastique. Claire David, 16 rue des Murettes, 27430 André.

- épisodes de ***Spin City*** VOST. Spy, au 01 53 41 68 25.

- fans de ***Poltergeist : the Legacy*** et de ***Buffy*** pour échanges d'articles et d'épisodes sur ces deux séries. Vendeurs s'abstenir. Abygail Gambotti, 17 avenue François Bottau, 06100 Nice.

- correspondant(e)s fans de films d'horreur, de tout ce qui touche à **Scream**, et ayant le courage de mettre 3,80 F pour envoyer une lettre à un ado perdu dans cette petite ville qu'est Yaoundé (et dont les cinémas passent les films avec six mois de retard). Jérémy Sadin, BP 1616, SCAC, Yaoundé, Cameroun.

- une cave assez grande pour tourner un court métrage sur deux jours maximum. Un prêt gracieux serait le mieux (*on s'en doute, mais pour ce prix-là tu promets de ne pas ouvrir les bouteilles, surtout !*). Contactez-moi au 01 39 81 33 06, ou au 06 68 81 18 43.

METAL GEAR SOLID MISSIONS SPECIALES® a été développé par KONAMI COMPUTER ENTERTAINMENT JAPAN. KONAMI CO., LTD.

METAL GEAR SOLID MISSIONS SPECIALES et KONAMI® sont des marques déposées de KONAMI CO., LTD. © 1999 Konami Co., Ltd. Tous Droits Réservés.
et "PlayStation", marques déposées, sont la propriété de Sony Computer Entertainment Inc.

LE GUIDE OFFICIEL DE VOTRE SÉRIE PRÉFÉRÉE ENFIN DISPONIBLE

- DES INTERVIEWS EXCLUSIVES
- DES PHOTOS COULEURS INÉDITES DU TOURNAGE
- LE CATALOGUE COMPLET DES PERSONNAGES
- LE GUIDE DES ÉPISODES (1ÈRE ET 2ÈME SAISONS)

GRAND FORMAT
PRIX : 119 FF

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE DÈS LE 10 NOVEMBRE

RETROUVEZ LES ROMANS "BUFFY CONTRE LES VAMPIRES" AUX ÉDITIONS FLEUVE NOIR

FLE VE NOI